INTERVIEW CARRIÈRE : RAY HARRYHAUSEN, LE MONSTRE SACRÉ

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINEMA

SIGNES
AUX FRONTIÈRES DU MYSTÈRE

S1MONE
LA STAR ÉTAIT PRESQUE RÉELLE

WINDTALKERS
PAR LE SANG VERSÉ

FAUSTO 5.0
LE DIABLE À VISAGE HUMAIN

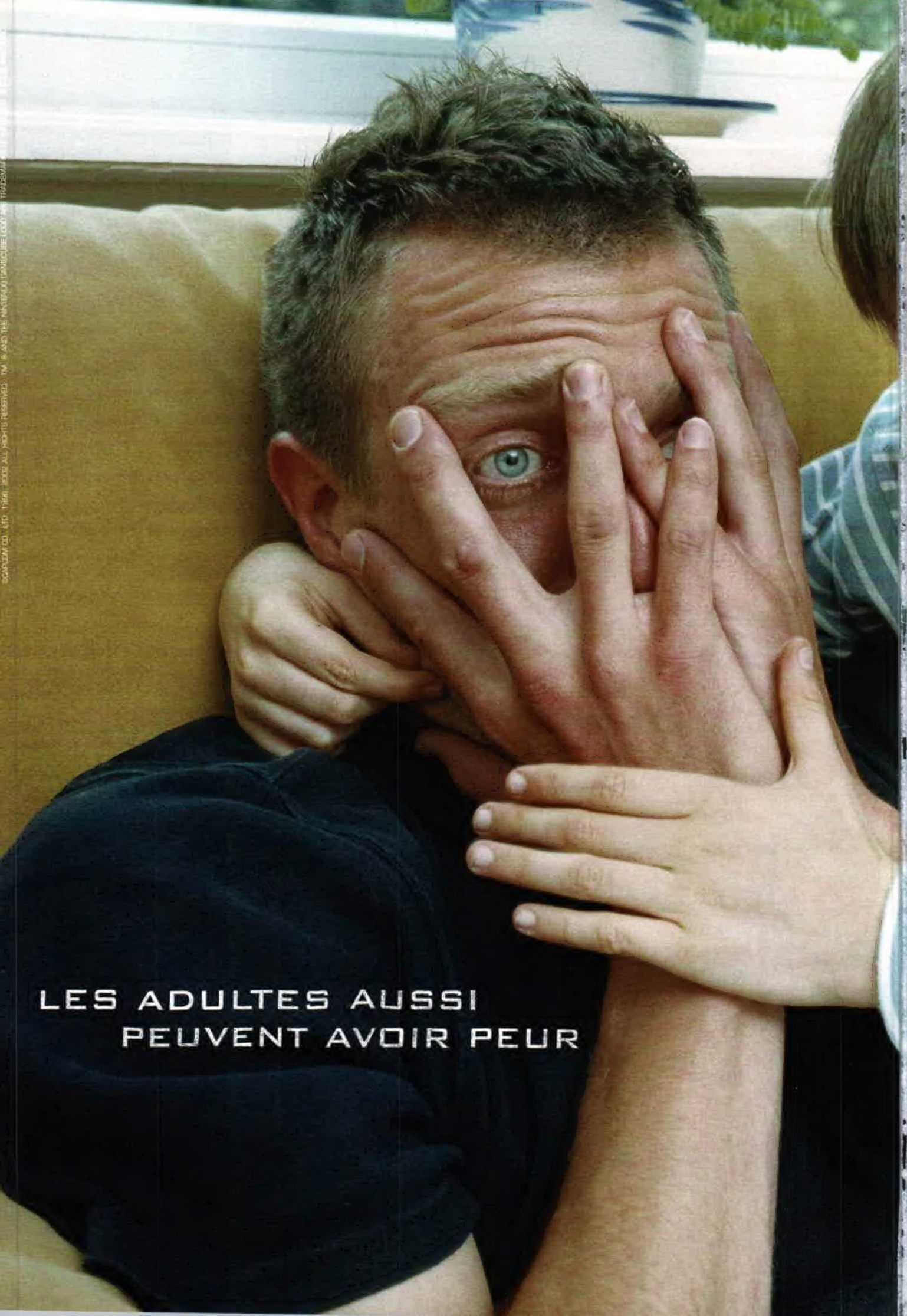
BLOOD FEAST 2
LE PAPE DU GORE EST DE RETOUR !

CORTO MALTESE
LE BLUES DE L'AVENTURIER

STEVEN SPIELBERG RÉVOLUTIONNE LA SCIENCE-FICTION

MINORITY REPORT

LE FUTUR DERRIÈRE SOI


LES ADULTES AUSSI
PEUVENT AVOIR PEUR

NINTENDO GAMECUBE
CAPCOM
capcom-europe.com
Public Adulte DÉCONSEILLÉ aux moins de 16
Resident Evil
EXCLUSIVEMENT SUR NINTENDO GAMECUBE

FARNIENTE

Mardi 2 juillet - 19 h 43 : bouclage du n° 144 de Mad Movies. Les dernières pages sont envoyées chez l'imprimeur et l'équipe, sur les rotules, pousse un «ouf!» de soulagement à l'unisson, se voyant déjà allongée sur une plage ensoleillée, les doigts de pied en éventail. D'ailleurs, Stéphane Moïssakis est déjà en vacances dans sa tête et vient rendre ses derniers textes au 17 rue Rodier à la cool, vêtu d'un marcel et d'un bermuda à fleurs. Il faut dire que Stéphane a décidé de passer ses vacances à Paris, dans son nouvel appartement, dont il n'a pas encore eu vraiment le temps de profiter. En guise de «bonnes vacances», il lance un *«ok les gars, vous m'oubliez pendant 15 jours, je n'existe plus»*. Arnaud Bordas, lui, il n'a pas du tout envie de passer ses vacances dans son appartement, alors le vendredi 5 juillet à 13h pétantes, il prend l'avion pour retrouver son Perpignan natal, boire plein de pastis et barbotter dans la mer. Pas de bol, il a plu pendant 15 jours ! Du coup, il est resté chez lui, à jouer aux cartes, s'est enfilé encore plus de pastis et s'est rempli la panse comme jamais. Et, lui qui ressemble pourtant comme deux gouttes d'eau à Hugh Grant (toutes les filles le disent), le voilà qui nous revient, tout dégoûté, avec une tronche à la Galabru. Le choc ! Pour sa part, Rafik a décidé de bien commencer ses vacances en se passant la corde au cou. C'est en effet le samedi 6 juillet à 10 h qu'il a dit «oui» à Catherine Narwa dans la Mairie du Xème arrondissement avant de s'envoler pour le Québec. Déformation professionnelle oblige, pendant que Cathy découvrait la région, Rafik s'en allait visiter les salles de cinéma du coin, et traîner dans les supermarchés au rayon K7 vidéo pour se fendre la poire devant les jaquettes de **Clenche! (Speed)** et d'**Air Bagnard (Les Ailes de l'enfer)**. Le tourisme selon Raf, quoi... Cédric Delelée, notre William Wallace à nous, était parti en vacances avant tout le monde, en juin. Du coup, pendant qu'on se la coulait douce, lui rédigeait déjà ses articles pour ce numéro tout en fantasmant le scénario de **King Conan** pour la 4385ème fois. Julien Sévéon, qui devait partir aux Philipines, a annulé son voyage au dernier moment pour des raisons qu'il n'a pas souhaité évoquer. Déçu, il s'est enfermé chez lui à double-tour pour se faire l'intégrale Cirio H. Santiago tout en feuilletant des prospectus sur le pays. Alexandre Bustillo, de son côté, n'est pas parti bien loin puisqu'il a passé 10 jours dans le Loir-et-Cher. En même temps, pas besoin d'aller à l'autre bout du monde pour regarder 7 slashers par jour ! Et depuis qu'il est rentré, il parle comme Jason et personne ne comprend plus rien à ce qu'il dit. Ceci dit, tant qu'il écrit encore ses papiers en bon français... Bertrand Rougier a profité de ses congés pour écrire plein de textes en avance sur un tas de mangas bien déviants comme il les aime. Bertrand est un acharné du travail, comme Toullec, et nous, franchement, on comprend pas. Tous les jours, il m'appelait pour me dire, avec son style inimitable: *«Dam, je viens de voir un truc, je pense que ça va te plaire»*. Et moi de répondre : *«Bertrand, t'es cool, mais là je suis dans le sud, au bord d'une piscine, en charmante compagnie. Je peux te rappeler plus tard ?»*. Comme je ne m'exécutais pas, il a fait sonner mon téléphone toutes les heures, et ce pendant 2 semaines ! Si je l'avais écouté, ce numéro 145 aurait été un Spécial Anime Nation. Didier Allouch, quant à lui, n'est pas venu nous rendre visite cette année. Non pas qu'il ne soit pas en vacances, mais il est resté dans sa superbe villa d'Hollywood pour accueillir la petite Justine (voir photo), qui est née le mercredi 31 juillet très tôt dans la matinée. Didier est donc papa et encore plus heureux qu'avant. Il faut dire qu'elle est mignonne Justine, à tel point que j'ai déjà rangé ses clichés dans mon dossier «pin-up», aux côtés de Julie Strain et Darian Caine. Didier en est tout fier ! Bref, de bien chouettes vacances avant de réattaquer cette rentrée cinématographique très chargée. Bonne lecture et à dans 30 jours !

Damien Granger

MAD MOVIES

ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint :** Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédaction :** Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions :** Fathi Beddiar, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Julien Sévéon, Marc Toullec, Erich Vogel **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I.Ferreira - S. Legrand/Atipik **Photogravure :** Start Plus. **Impression :** Léonce Deprez - Z.I. de Ruitz 62 620 Barlin. **Commission paritaire :** N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**

Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Valeria Ciezar, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Monica Donati, Elysées Editions Communication, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, François Guerrar, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Fanny Louie, Bruno Maccarone, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Céline Petit, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Hélène Sitbon, Spectrum Films, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Akinhola Wazi, Tony Zabel, Emmanuelle Zinggeler.

Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris :** B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl. IMPRIMÉ EN FRANCE/PRINTED IN FRANCE

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE :

ARKANIUM N°8

SOMMAIRE 145

Signes

s1m0ne

Corto Maltese

Ray Harryhausen

28 SIGNES

On attend le nouveau film de M. Night Shyamalan comme d'autres attendraient le Messie. Sauf que nous, on a une date ! Le 16 octobre prochain, tout vous sera révélé à l'écran, mais ça n'empêche pas notre bon vieux Cyrille Giraud de baliser le terrain sous forme de preview...

32 BLOOD FEAST 2

Bon pied, bon œil, notre pater gorus à tous, Hershell Gordon Lewis, revient donner suite à son chef d'œuvre précurseur avec ce **Blood Feast 2** que l'on pressent bien évidemment saignant comme on aime ! Cyrille Giraud, amateur de viande fraîche (mais de Tino Rossi aussi, soit dit en passant), s'en va nous ravir d'une preview pas piquée des hannetons...

36 MINORITY REPORT

Encore une ôde rafiko-djoumienne pour le père Spielberg. Cela dit, elle est bien méritée tant **Minority Report** se rapproche d'un certain idéal du cinéma de science-fiction (pour ne pas dire du cinéma tout court). Analyse à la Rafik oblige, les références mythologiques vont pleuvoir, et c'est bien comme ça qu'on l'aime notre bougre !

44 WINDTALKERS

On le disait mort et enterré artistiquement parlant après la soi-disant déroute de **Mission : Impossible 2** mais que dalle ! **Windtalkers** est un grand film et Stéphane n'y va pas avec le dos de la cuillère pour vous le faire rentrer dans le crâne. Pendant ce temps-là, Rafik s'en va interviewer le maître : MONSIEUR John Woo !

50 S1MONE

Quatre ans après **Bienvenue à Gattaca**, Andrew Niccol revient avec **S1m0ne**, un autre film d'anticipation vibrant traité cette fois-ci sur le mode de la comédie douce-amère. Al Pacino y joue un réalisateur déchu qui retrouve une santé commerciale en faisant tourner la première actrice virtuelle. On profite du mince espace qui sépare réalité et fiction pour inclure cet excellent film dans notre sommaire, d'autant plus que notre Bertrand Rougier national nous a concocté une interview du réalisateur aux petits oignons...

54 FAUSTO 5.0

Le Grand Prix de Gerardmer 2002 n'est pas aussi définitif qu'un chef d'œuvre comme **L'Échine du Diable** mais quand même, on y retrouve un principe assez fort qui mérite d'être relayé. Après avoir potassé son bescherelle espagnol, Stéphane s'en va interviewer l'un des trois réalisateurs du film avant de se rendre compte que celui-ci parle parfaitement le français !

58 CORTO MALTESE ET LA COUR SECRÈTE DES ARCANES

Le héros du défunt Hugo Pratt prend vie à l'écran sous la forme d'un ambitieux dessin animé. Et il suffit à Bertrand d'entendre le terme «animé» pour se jeter sur la personne responsable (en l'occurrence le réalisateur Pascal Morelli) et nous revenir avec une interview passionnante. Sacré Tranbert va !

62 CARRIÈRE RAY HARRYHAUSEN

Il fallait bien un jour rendre justice au père fondateur de l'animation pré-synthétique. C'est désormais chose faite puisque notre bon Julien Dupuy, de retour de son périple à Katmandou où il était parti communier avec la nature, jette son dévolu sur Ray Harryhausen en passant sa monstrueuse carrière au crible !

87 MAD'GAZINE

En ces temps post-printaniers, Stéphane se voyait déjà en train de chroniquer des DVD de cul. Yannick aurait voulu s'épancher sur les émissions coquines de M6. Bertrand nous aurait sorti un manga cochon hard-crade tandis que Rafik aurait traité des jeux vidéos type Virtual Sex et qu'Arnaud se voyait déjà en train de chroniquer les essais du Marquis de Sade ! Le chef Granger, le slibard rempli de glaçons, a remis de l'ordre dans tout ce merdier : on fait un mag' de cinoche bordel !

96 FILM DÉCRYPTÉ : LA MAIN DU DIABLE

Arnaud Bordas, dit Dasbor, dit Nono, dit Bronson, dit La Moustache (sauf qu'il s'est rasé), dit Patte folle, s'en est allé revoir le chef d'œuvre de Maurice Tourneur afin d'en décrypter les plus beaux atours. Et à force de fricoter avec le démon, on se retrouve avec un papier hystériquement élogieux et furieusement communicatif !

RUBRIQUES

4 Édito / 8 Courrier des Lecteurs / 10 Notules Lunaires
14 Notules Asiatiques / 18 Le Seigneur des anneaux
20 Dans les griffes du cinéphage / 26 Avis chiffrés
27 Abonnement / 86 Anciens numéros / 88 Mad in France
91 Fantastic Guide / 98 Petites annonces

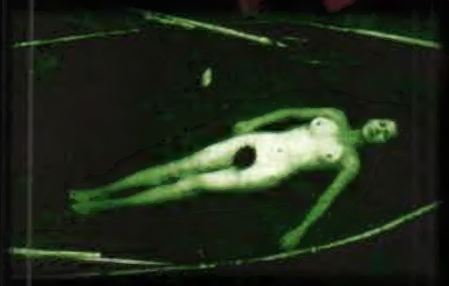
L'ÉTRANGE FESTIVAL

DIX ANS D'ÉTRANGE

DU 28 AOÛT AU 10 SEPTEMBRE 2002

forumdesimages

dans le nouveau Forum des Halles,
Place Carrée, niveau Porte St Eustache



HOMMAGE À KIM KI-DUK

Découvert avec L'ÎLE, **Kim Ki-Duk** est résolument la figure de proue du nouveau cinéma de Corée du Sud. Moins expérimental que Jang Sun-Woo, le cinéma de **Kim Ki-Duk** allie surréalisme et cruauté au coeur d'un infaillible dispositif plastique.

HOMMAGE À JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

Toujours là où on ne l'attend pas, avec une assurance désarmante, **Jean-Louis Trintignant** interprète chacun de ses rôles sans jamais dépasser la condition de son personnage.
Son œuvre de cinéaste, faite de deux films seulement, est à l'unisson. Maîtrisée mais jamais emphatique. Ambiguë mais jamais immorale. Pour lui rendre hommage, présentation d'UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE et LE MAÎTRE-NAGEUR, ses deux films en tant que réalisateur, mais aussi les oeuvres les plus folles de sa carrière italienne dont SI DOUCES... SI PERVERSES de **Umberto Lenzi**.

HOMMAGE À HERSCHELL GORDON LEWIS

Si John Waters est l'ayatollah du bon « mauvais goût », **Herschell Gordon Lewis** est le calife du gore, ce genre à qui il a pratiquement donné naissance avec BLOOD FEAST et 2000 MANIACS. Tout sauf politiquement correctes, ses œuvres, qui ont fait hurler d'horreur les drive-in de tous les États-Unis, sont aujourd'hui les témoins d'une Amérique, celles des années soixante, où tous les débordements étaient alors possibles.

HOMMAGE À MASARU KONUMA

Avec Noboru Tanaka et Tatsumi Kumashiro, **Masaru Konuma** est l'une des trois figures emblématiques de l'Âge d'or du roman-porno, genre initié par la société japonaise Nikkatsu au début des années 70. Ce qui le différencie de ses acolytes ? Un humour féroce et un amour pour l'art du S&M dont UNE FEMME À SACRIFIER est le plus fascinant joyau.

DIXIÈME ANNIVERSAIRE : INÉDITS ET CARTES BLANCHES

Parmi les trente cinéastes auxquels L'Étrange Festival a rendu hommage depuis 1993, dix d'entre eux viendront présenter une de leurs œuvres inédites à L'Étrange Festival et se verront offrir une carte blanche.

NUIT CANAL+

Les Programmes Courts offriront un florilège de courts métrages pêchés aux quatre coins du monde et **Jean-Pierre Dionnet** sortira de sa hotte trois longs métrages déjantés dont le surréaliste UZUMAKI, du japonais **Higuchinsky**.
(Samedi 31 août)

NUIT BOLLYWOOD

Une sélection des productions les plus folles du cinéma indien.
(Vendredi 06 septembre)

NUIT FREAKSHOW

La notion de normalité mise à rude épreuve avec cette Nuit «Freakshow». Au programme: DESPERATE LIVING de **John Waters**, JE NE SUIS PAS UN MONSTRE de **Harry Rasky**, KENNY de **Claude Gagnon** ainsi qu'une performance live du collectif de **Steve Joyner**, CORE, adepte de tableaux vivants à la poésie très violente, et des suspensions époustouflantes dans la lignée de Fakir Musafar.
(Samedi 07 septembre)

www.etrangefestival.com

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

COMMENT NOUS ÉCRIRE ? Par courrier : Mad Movies, Courrier

TOUT LE MONDE S'ACCORDE À LE DIRE, SPIDER-MAN EST UN BON FILM, MAIS CERTAINS FANS RESTENT NÉANMOINS SUR LEUR FAIM, COMME EN TÉMOIGNE LA PREMIÈRE LETTRE QUI OUVRE CE COURRIER.

SINON, ON N'A PAS BEAUCOUP VU NOTRE FACTEUR EN CE MOIS D'AOÛT. VOUS SEMBLEZ ÊTRE TOUS PARTIS LÂCHEMENT EN VACANCES (PENDANT QUE NOUS ON TRIME !) SANS PAPIER NI STYLO, MÊME SI QUELQUES UNS D'ENTRE VOUS ONT PRIS LE TEMPS ET LA PEINE DE NOUS ÉCRIRE POUR SE PLAINDRE DE LA «DISPARITION» D'IMPACT. UNE BONNE OCCASION POUR S'EXPLIQUER SUR CE SUJET.

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

GROSSE DÉCEPTION

Je voudrais revenir sur votre historique de Spider-Man intitulé «Toiles dessinées» et paru dans Mad Movies 143, où vous faites deux erreurs en quelques lignes. Premièrement : non, la première rencontre entre Peter Parker et Mary-Jane Watson n'est pas le fruit du hasard mais celui de la volonté de Tante May de faire se rencontrer les deux jeunes gens en organisant avec son amie Mme Watson un déjeuner au cours d'un week-end et auquel Peter ne pourra, cette fois-ci, se soustraire. Mais ceci n'est pas trop grave. Ce qui est plus ennuyeux, c'est lorsque vous écrivez, quelques lignes plus loin, qu'à partir de cet instant, le coeur de Peter balancera entre les deux jeunes filles et que pendant 80 numéros, les scénaristes joueront la carte du ménage à trois. Là, par contre, grossière erreur, car si, effectivement, Peter hésitera pendant une dizaine de numéros, il n'aura ensuite d'yeux que pour Gwen Stacy (et réciproquement) jusqu'à la mort de celle-ci, et Mary-Jane ne sera plus qu'une bonne copine (elle disparaîtra même complètement durant plus d'une année).
Ceci me fait rebondir sur le plus gros reproche que je puisse faire au film (et à son réalisateur en particulier). Car comment, se déclarant fan de la période Ditko/Romita Sr (de la part d'un réalisateur de commande, ça m'aurait moins gêné) - celle précisemment qui m'a fait m'évader pendant ma jeunesse - peut-on purement et simplement occulter celle qui a occupé la première place dans la vie sentimentale du Tisseur dans la période précitée (alors qu'on voit apparaître Betty Brandt, son premier amour) et dont la mort provoqua le deuxième plus grand traumatisme, dix ans après celui qui créa le super-héros. Comment Sam Raimi a-t-il pu transformer ainsi un chapitre qui a marqué les plus anciens fans ? Car, non seulement, l'épisode du pont se retrouve édulcoré par rapport au support papier, mais en plus, le film perd la cohérence qu'avait le comics. En effet, on sait que l'Araignée capture (lorsqu'il arrive à vaincre) le méchant dans sa toile pour le livrer à la police. Hors, dans le comics, seul un événement de l'importance de la mort de Gwen Stacy avait pu entraîner l'élimination d'un adversaire récurrent comme le Bouffon Vert.
Et lorsqu'on sait que dans le comics, le meurtrier d'Oncle Ben n'était pas tué, on se retrouve dans le film avec l'équation: 2 méchants = 2 morts (même si elles sont provoquées involontairement). Ici, Spider-Man n'est plus un justicier, mais un exécuteur! Avec la mort de sa bien-aimée, Peter aurait ainsi donné raison à Tante May, qui lui disait qu'il n'est pas Superman (voir le n°1 et la mort de Loïs Lane). En opposition avec le super-héros de 1938, il a connu de petits flirts, des déceptions, de grandes douleurs, ce qui nous le rend plus proche. Mais reconnaissez qu'une histoire d'amour avec Gwen, qui adorait Peter mais haïssait viscéralement l'Araignée, aurait eu plus de piquant que ce «coup de foudre dès le premier regard qui se transforme en amour pour la vie» très conte de fée ou Starwarsien (voir Anakin et Padmé, avec la même première

réplique : «Est-ce que c'est un ange ?»). Je reconnais que cette mort n'aurait pas été politiquement, ou commercialement correcte (trop de morts pour un film tout public).
Je pourrais par contre ajouter que d'autres écarts par rapport au comics ne m'ont pas gêné : que ce soit la rencontre avec Harry Osborne dès le lycée (dans le comics, il ne se rencontrent qu'à la fac et leurs premiers rapports sont plutôt tendus), Flash Thompson est plus loubard dans le film (c'est vrai que les personnages dessinés étaient plus propres sur eux, années 60 obligent). D'autres différences représentent même des améliorations: en général, tout ce qui a trait à l'acquisition de ses pouvoirs, la fabrication de sa toile bien sûr, mais aussi l'explication de son sixième sens.
Une scène m'a toutefois semblé... étrange. C'est celle très post-11 septembre où la foule défend Spider-Man en lançant au Bouffon Vert divers objets (quand a-t-elle été tournée ?). Là encore, cette scène est en totale contradiction avec le support papier, où le héros était plutôt craint du public.
Cette lettre est un coup de gueule peut-être pas tout à fait objectif car je rêvais d'un retour aux sources et je n'ai pu complètement me ressourcer. Je voulais retrouver les émotions de ma jeunesse (et même verser une petite larme au moment de la tragédie), mais peut-être suis-je trop vieux ? Il persiste l'amertume de n'avoir pu classer **Spider-Man** comme un chef-d'oeuvre d'adaptation cinématographique (vous pourrez me rétorquer qu'adaptation ne veut pas dire transcription littérale des origines, mais tout de même oublier un personnage de cette importance !). Car ce film est un bon film et contient tous les ingrédients pour plaire. Ne serais-je pas trop puriste ?

Serge Dutot (Paris)

Cher Serge,
Nous avons en effet commis une erreur quant à la première rencontre entre Peter Parker et Mary-Jane Watson (oups!), que tu viens de corriger avec justesse. Quant au deuxième problème que tu soulignes, il s'agit plus volontiers de l'interprétation qu'un lecteur peut se faire du comics que d'une erreur, Fabrice Sapowlski, l'auteur de l'article, ayant ressenti la suite des événements comme un «ménage à trois» avant tout à titre personnel. En ce qui concerne tes remarques sur le film, ne t'inquiète pas, elles sont un minimum justifiées et tu n'es pas le seul à les faire. Mais il est difficile d'en vouloir à ses auteurs, auxquels incombait la lourde de tâche de concentrer 10 ans de comic-book en 2h de métrage, tout en répondant aux impératifs de la production. Sam Raimi et sa productrice Laura Ziskin s'expliquaient d'ailleurs sur certains points (notamment l'absence de Gwen Stacy) lors de l'entretien qu'ils nous accordaient dans ce même n°143. Satisfaire les fans les plus endurcis du comics, qui ont souvent une idée bien précise de ce qu'ils souhaitent voir à l'écran avant même que le film ne soit tourné, est certainement le plus gros défi qu'ils aient eu à relever. Même **X-Men**, *qui avait pourtant mis pratiquement tout le monde d'accord, en avait également frustré plus d'un.*

PAS CONTENT

Une page de l'histoire de Mad Movies vient de se tourner. Une page noire puisque le n° 143 enterre définitivement Impact. Mais le pire de votre part est de ne livrer aucune explication justifiant cette décision. J'avais depuis longtemps pressenti cette éventualité sans

jamais vraiment y croire. Mais les faits sont là. Il y a plus d'un an maintenant, en mai 2001, Mad et Impact ne forment plus qu'un au profit du premier. Un magazine entier est réduit à un simple «supplément gratuit». Ce fameux bandeau en tête de couverture disparait ensuite avec le n° 136. Le n° 142 annonce la fin. Seules 6 pages résument Impact dont la moitié n'est que pur remplissage. Otez les 2 énormes photos et il ne reste plus grand chose.
Ainsi, de numéro en numéro, les pages consacrées à Impact n'ont fait que s'amenuiser pour finalement disparaître. Alors, quand décadence rime avec le n'importe quoi non justifié, c'est se foutre royalement du lectorat Impact. Non, je ne suis pas content, mais je ne dois pas être le seul. Me concernant, il n'y a qu'une alternative. Si vous ne réagissez pas très rapidement (disons pour la rentrée), je serai de ceux qui n'achèteront plus votre magazine.
Permettez-moi de ne pas vous féliciter et de ne pas vous saluer.

Benjamin Berthet (Adelans)

SATISFAIT

Salut à toute l'équipe!
Je tiens à vous faire parvenir mes félicitations amplement méritées pour le mag, qui s'avère être de plus en plus complet. Le fait d'avoir fait carrément disparaitre la partie «Impact» est une très bonne chose, la fusion avec Mad s'étant faite en douceur et avec succès. Go on like this, guys, vous êtes sur la bonne voie depuis maintenant plus de 30 ans, et ça, c'est vraiment exceptionnel. 30 ans bordel ! Quand je pense que je ne vous lis que depuis le n° 115, ça craint un max quand même! Heureusement, j'ai tenté de rattraper mon retard en achetant quelques numéros plus anciens (dans lesquels j'ai pu appercevoir JPP jeune affublé d'un t-shirt Mad Movies d'un kitsch absolu, ça m'a traumatisé...).
Très bonne continuation à tous, à très bientôt sur le chat Mad pour certains d'entre vous (eh oui, je suis un habitué... mais qui suis-je ?)

Nicolas Dehais (Voisins-le-Bretonneux)

Chers Benjamin et Nicolas,
*Vos réactions totalement opposées en ce qui concerne la «disparition» d'Impact méritent quelques éléments de réponse de notre part. Nous avons tout d'abord décidé d'arrêter la publication du magazine Impact voilà un an pour cause de manque d'actualité. Nous nous sommes rendus compte que sur les deux dernières années, bon nombre de films fantastique remplissaient le sommaire d'Impact ou se retrouvaient tout simplement en couverture, le titre faisant alors double emploi avec Mad Movies. Lorsque ce dernier est passé mensuel, nous avons alors trouvé logique d'intégrer son petit frère dans ses pages. Aujourd'hui, avec le recul, nous avons décidé de supprimer le cahier Impact par souci de faire de Mad Movies un véritable magazine sur le cinéma de genre en général, qui ne se limiterait donc plus seulement au fantastique, à l'horreur et à la science-fiction. Que les amateurs d'Impact se rassurent, donc, surtout que le prochain numéro, très pauvre en terme d'actualité fantastique (***Signes*, Halloween : Resurrection, Stuart Little 2**, *et c'est tout !), nous permettra de nous étendre sur des films tels que* **Bloodwork** *de Clint Eastwood,* **Le Transporteur** *de Corey Yuen,* **XXX** *avec Vin Diesel, et sur le réalisateur japonais Seijun Suzuki à l'occasion de la sortie en salles de 9 de ses films. Alors, comme on dit... Impact est mort, longue vie à Impact !*

COMPLÈTEMENT OUF!

Cher Mad Moviesovski,
Vus à la suite : **Jason X** et **Attack Arac** de Rolind Emmerand et Dev Deanling. Quel pied ! Good après-midi de cinéma!
Moi aussi, je voudrais faire un film. Ca s'appellerait : Jason à l'université. Jason, qui a de grands pouvoirs, commence par entourer la fac de lettres par des murailles transparentes et bleuâtres, tellement solides que même une bombe atomate ne pourrait en venir à bout. Il commence par virer tous les étudiants, qui ne servent à rien, et il reste seul dans la fac avec les belles nanas sexy, et les profs.
Ensuite, il se transforme en araignée géante. Une araignée à masque de hockey, avec deux bras normaux à l'avant, vachement musclés et schwarzeneggeriens, mais plus poilus. Après ça, il force les profs à recopier leurs bouquins débilos avec des stylobilles bien baveurs, qui mettent de l'encre partout. Pour que le sprofs aillent plus vite, Jason les fouette :
- Plus vite que ça, kô-nâârr!
- Mais, monsieur l'Araignée, je ne peux donc pas aller plus vite !
Conséquemment et subséquemment, nous pouvons donc en conclure qu'il serait donc opportun que...
- Ta gueule, kôô-nâââârr, yeah ! (coups de fouet : schlarf ! schlarf ! schlarf ! schlarf ! schlarf !)
- Aârrgh ! Aâârrrggh ! Aââârrrrgh !
Après avoir bien fouetté les profs, Jason en fait des cocons comme dans **Arac Attack**, ou alors il les coupe en petits morceaux qu'il étiquette : petit a), petit b), grand 1, grand 2, etc...
Puis il s'occupe des belles nanas sexy. Il les déshabille et les pelote. Elles poussent des cris :
- Hiiiii! Hiiiii! Hiiiii! (le spectateur aime)
Évidemment, un film pareil rapporterait des millions de dolluches, mais aucun producteur ne voudra me faire confiance... Ouin! Ouin! Ouin! (larmes)
Vivement le prochain film de Scartin Morcese : **Nangs of Yew-Gork**, avec Leoprio di Canardo (ça va canarder, j'vous l'dis!)
- À part ça, Kurosawa ?
- Pas mal, merci, et vous ?

Jacques Philipponovskoff (Novossibirsk)

Cher Jacques,
Apparemment, visionner deux films aussi intellectuels que **Jason X** *et* **Arac Attack** *dans la même journée nourrit chez toi un esprit des plus créatifs. Tu devrais quand même essayer d'envoyer ton scénario aux responsables de New Line, il paraît qu'ils cherchent désespérément des idées pour le prochain* **Vendredi 13**. *C'est pas gagné d'avance qu'ils prennent tout ça très au sérieux, mais tu sais ce qu'on dit, «qui ne tente rien n'a rien». En tout cas, si ça peut te motiver, ici, ton ébauche de script a bien fait marrer tout le monde.*

EXHUMÉS DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LES NUMÉROS COLLECTORS 27 & 28

OFFRE EXCEPTIONNELLE RÉSERVÉE AUX 100 PREMIERS, le cachet de la poste faisant foi.
13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** : ☐ n°27 ☐ n°28
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

____ Date d'expiration : ____ Mois/Année

Date/Signature obligatoire

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

■ Si vous aimez le sado-masochisme lesbien et le futur post-apocalyptique (ce n'est pas incompatible), vous allez être servis: Lloyd A. Simandl, dont on vous cause à peu près tous les mois dans ces notules, vu qu'il tourne comme un dératé, a rassemblé pléthore de minettes peu farouches pour ses deux derniers films, tournés dans les mêmes décors avec les mêmes petites culottes. Dans le premier, intitulé **Chained Rage**, une blondinette, esclave dans une mine dirigée par une brune toute de cuir vêtue, séduit sa geôlière tout en complotant avec un groupe de rebelles épris de liberté. Dans le second, **Cries of Innocence**, une blondinette et ses amies qui voyagent à travers l'Amérique à la recherche d'une source mythique (hum!) se font capturer par une brune en cuissardes qui les réduit en esclavage et les force à accomplir des actes que la morale réprouve (mais que le spectateur, lui, approuve). Heureusement, elle s'échappe et rallie une troupe de rangers musclés. Dans un cas comme dans l'autre, rebelles et rangers vont prendre d'assaut ces cruelles dominatrices pour les détrôner à l'aide de divers attributs virils (flingues, couteaux, pénis, etc). Ça, c'est de la SF, pas comme **Star Wars** et tous ces trucs asexués!

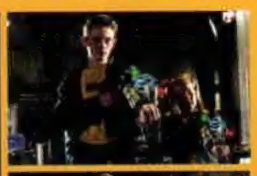
■ Dans **Dead & Rotting**, écrit et réalisé par David P. Barton, collaborateur régulier de J.R. Bookwalter et d'Albert Pyun, pour qui il s'est occupé des effets spéciaux et maquillages de **Nemesis 1** à **3**, **Heatseeker**, **Knights** et **Horrorvision**, trois potes farceurs tuent malencontreusement le fils d'une vieille sorcière très moche (car contrairement à une croyance bien ancrée, les sorcières enceintes, ça existe). Très en colère, celle-ci se métamorphose en une jeune beauté sexy et séduit les meurtriers de sa regrettée progéniture. Elle use alors de leur semence chèrement répandue pour donner naissance à de méchantes ghoules qui vont mettre un foin de tous les diables... Debbie Rochon, décidément présente sur tous les fronts, joue la succube dans cette nouvelle production Full Moon qui semble plus orientée érection qu'action!

■ Toujours chez Full Moon, **Deathbed** ne sera finalement pas réalisé par Stuart Gordon, comme annoncé dans les Notules du n°142, qui se contente seulement de produire la chose, mais par Danny Draven, le nouveau poulain de l'écurie dirigée par Charles Band, à qui on doit déjà **Horrorvision**, **Hell Asylum** et **Cryptz**. Décrit comme un croisement entre **Shining** et **Les Autres**, **Deathbed** s'articule autour de Karen, jeune illustratrice de livres d'images pour enfants qui hérite

SPY KIDS 2: THE ISLAND OF LOST DREAMS
LE RETOUR DES SUPER-GNIARDS

Après le succès inattendu de **Spy Kids**, Robert Rodriguez remet le couvert pour une séquelle toujours produite par Dimension et qui sera, si l'on en croit ses dires, l'ultime de la série. Le principe de l'original est multiplié puisqu'au lieu de deux gamins espions, il y en a cette fois quatre, les supplémentaires étant des rejetons d'un autre couple d'agents secrets. Toute cette joyeuse marmaille devra affronter un scientifique déjanté planqué sur une île et qui projette de dominer le monde. Outre les acteurs déjà vus dans l'original (Antonio Banderas, Carla Gugino et les nains), on pourra donc découvrir d'inédits jouvenceaux (dont la sœur du gosse de **Sixième sens**), ainsi que des tronches sympathiques telles que Steve Buscemi dans le rôle d'un bad guy nommé Romero, Cheech Marin, Danny Trejo, Ricardo Montalban et Bill Paxton. Et là je suis bien emmerdé parce que c'est tout ce que j'ai à dire sur le film et qu'il me reste plein de place. Alors, quoi d'autre? Eh bien, le film suivant de Rodriguez n'est autre que **Once Upon a Time in Mexico**, la suite de **Desperado** avec Antonio Banderas, un truc ensoleillé avec des flingues, de la tequila, de belles plantes brunes qui tortillent de la croupe et des mecs mal rasés qui se noient le gosier. Ce qui est, il faut le reconnaître, un peu plus excitant que **Spy Kids**, qui sera déjà sorti aux USA lorsque vous lirez ces lignes. Dieu que nous sommes sectaires...

Cédric DELELÉE



Les espions en culotte courte Juni et Carmen Cortez (Daryl Sabara et Alexa Vega) s'envolent pour de nouvelles aventures.

d'un lit antique aux pouvoirs hypnotiques et aphrodisiaques. Un plumard qui s'avère être une énorme source d'inspiration pour Karen tout en développant ses pulsions sexuelles. Mais Karen est loin de se douter que ce lit est hanté par un couple de fantômes diaboliques... Tanya Dempsey (**Witchouse 3**) et Joe Estevez (le frère de Martin Sheen) font partie de la distribution.

■ Tiré du récent bouquin de Stephen King, **Dreamcatcher** se situe dans la veine de *Ça* et des *Tommyknockers*. Quatre amis d'enfance, surpris par le blizzard lors d'un week-end de chasse en pleine forêt, découvrent qu'une invasion extra-terrestre est sur le point de se produire. En plus de devoir y

faire face, ils vont être confrontés à un militaire belliqueux prêt à sacrifier des civils, tandis qu'un fantôme surgi de leur passé menace leur belle amitié. Le film s'enorgueillit d'un casting royal: Morgan Freeman et l'inévitable Tom Sizemore endossent l'uniforme, Thomas Jane (**Peur bleue**), Jason Lee, Damian Lewis (***Band of Brothers***) et Timothy Olyphant jouent les quatre héros, distribution complétée par Donnie Wahlberg. Plus inquiétant est le choix du réalisateur puisqu'il s'agit de Lawrence Kasdan, certes responsable de **Wyatt Earp** mais aussi de **French Kiss**. On attend de voir, et on a le temps, vu que la sortie du film n'est prévue que courant 2003.

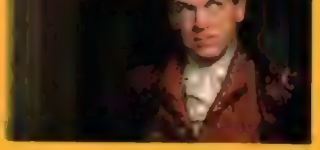
■ Ancien boss de PM Entertainment, studio au sein duquel il réalisa **T-Force**, **Cybertracker 1** et **2**, **Hologram Man** et **Dark Breed**, Richard Pepin s'attaque à **Final Move** pour le compte de sa nouvelle boîte Imageworks Entertainment. Ancien champion d'échecs, Dan Marlowe est devenu un profiler tellement impliqué dans son travail qu'il souffre lui aussi de tendances sadiques. Après l'exécution d'un serial-killer qu'il avait capturé, il prend sa retraite tout en ayant une liaison avec la fille de son ex-coéquipier, qui voit cette relation d'un œil pour le moins furibond. Il est pourtant contraint de faire appel à Dan lorsque les meurtres reprennent de plus belle, selon un modus operandi identique. Les deux étourdis réalisent alors que l'homme qu'ils ont envoyé à la mort était innocent... Avec son enquête où les indices renvoient aux déplacements sur un échiquier, **Final Move** rappelle furieusement **Face à face**, thriller rigolo avec Christophe Lambert.

■ Après le sympa **La Maison de l'horreur** et le très nul **13 fantômes**, Dark Castle Entertainment prend de bonnes résolutions: on arrête les vannes pour ados et on fait de l'horreur pure! Dans **Ghost Ship**, leur nouvelle production, c'est l'océan Pacifique qui en est le théâtre. Une équipe de garde-côtes découvre un navire disparu depuis un demi-siècle et décide de le ramener à terre. Bien entendu,

HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS
L'IMPÉTUEUX HARRY NE RENONCE JAMAIS

Avouons-le d'emblée, il n'y a pas grand chose à dire sur la suite de **Harry Potter**, puisqu'on y retrouve strictement la même équipe que sur le premier: Chris Columbus à la réalisation, Steve Kloves au scénario, etc. Au casting que l'on connait déjà (Richard Harris, Robbie Coltrane, Alan Rickman et les trois nains) viennent par contre s'ajouter Kenneth Branagh dans le rôle du professeur dandy Gilderoy Lockhart et Jason Isaacs (le colonel sadique de **The Patriot**) dans celui de Lucius Malfoy, père du détestable bad boy Drago Malefoy. Quant à la musique, elle ne serait que partiellement composée par John Williams, le reste étant confié à l'orchestrateur William Ross qui reprendra les thèmes de son aîné. Alors, évidemment, on nous annonce un film plus sombre que le premier, plus ambitieux dans son propos et ses décors, avec des matches de quidditch plus violents, des fantômes plus nombreux et plus inquiétants, le film s'écartant semble-t-il un tant soit peu du livre (on a beaucoup reproché au précédent sa fidélité linéaire au texte de J.K. Rowling). Sachez en tout cas que dans ce second volet, Harry rencontre un elfe malingre qui détient le secret d'une chambre où l'épouvante est reine. De quoi faire trembler dans les bermudas. Ce qui est plus intéressant, c'est que Columbus a annoncé qu'il raccrochait et qu'il était hors de question qu'il réalise le troisième volet, **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban**, tout simplement parce qu'il aimerait bien rentrer chez lui aux États-Unis (les films sont tournés en Angleterre). Si le nom de Steven Spielberg a été un temps prononcé pour le remplacer (il a préféré tabler sur **Indy 4**, ce dont personne ne se plaindra), il ne restait récemment que trois metteurs en scène sur la liste: Alfonso Cuarón, à qui l'on doit le très joli film pour enfants **La Petite princesse**, Callie Khouri, scénariste de **Thelma et Louise** (???) et surtout Kenneth Branagh, qui n'a rien tourné depuis **Hamlet** et qui, rappelons-le, signa un **Frankenstein** d'une intense fureur baroque et romantique. Aux dernières nouvelles, c'est Cuarón qui a décroché la timbale. En attendant, **Harry Potter et la chambre des secrets** sort aux USA le 15 novembre et pour Noël en France. On ne vous en voudra pas d'attendre **Les Deux tours** avec un peu plus d'impatience.

Cédric DELELÉE



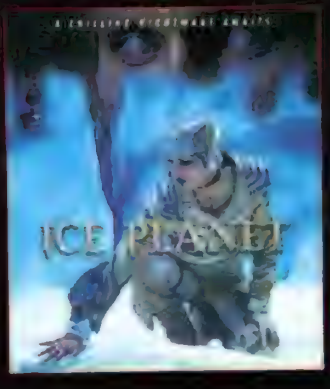
Une nouvelle enquête pour le petit sorcier Harry Potter (Daniel Radcliffe), cette fois aidé par un elfe.

d'étranges phénomènes commencent à se produire à bord. Après que Christopher McQuarrie (**Way of the Gun**) ait été envisagé à la réalisation, c'est finalement Steve Beck (**13 fantômes**) qui s'en charge. Gabriel Byrne (**La Fin des temps**), Ron Eldard (**La Chute du Faucon Noir**) et Julianna Margulies (***Les Brumes d'Avalon***) sont à l'affiche de ce projet qui, contrairement aux deux précédentes productions Dark Castle, n'est pas un remake d'un film de William Castle. À signaler que Dreamworks développa un projet portant le même titre pour Tony Scott, désormais intitulé **Down Deep**.

■ La nouvelle production Troma annonce joyeusement la couleur avec **The Hall Monitor**, qui se veut « *un mélange de* **Rose Bonbon** *et de* **L'Inspecteur Harry** ». Réalisé par Shawn Giaiosa et Jeff Reid, le film a pour protagoniste Dan Kashwood, surveillant d'un lycée qui maintient virilement la discipline à l'aide de son Magnum 44. Lorsqu'un étudiant se met à flinguer tous les joueurs de l'équipe de football, Dan doit intervenir pour éviter que leur prochain match ne se dispute à la morgue. Les fans du **Proviseur** (une daube avec Jim Belushi) vont détester, ceux de **Substitute** (une putain de série B avec Tom Berenger) vont se délecter !

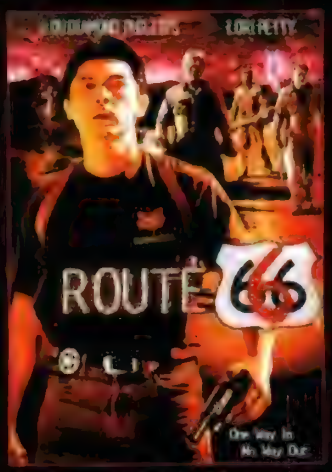
■ Accrochez-vous, voici la notule du mois : **Hatred for a Minute** a pour héros Eric Seaver, qui gagne sa croûte en rédigeant des rapports d'autopsie (ça n'a rien de honteux : il y a des gens qui gagnent leur vie en écrivant à Mad Movies). Victime durant son enfance des abus de son beau-père, il le tue pour se venger. Il se met alors à écumer les bars mal famés pour y débusquer des gens ayant subi les mêmes tortures que lui et les éliminer à leur tour. Pourquoi, on n'en sait rien, mais c'est comme ça. La pile de cadavres qui s'ensuit inquiète Glenn Usher, l'un de ses amis flics, dont la femme a elle aussi été victime d'inceste. Lorsqu'elle est tuée, Usher se lance aux trousses d'Eric, qui s'apprête à assassiner l'amant qu'il vient d'éconduire. Vaguement inspiré d'Edgar Poe (mais alors très vaguement), le film est produit par Bruce **Evil Dead** Campbell et interprété par son propre scénariste et réalisateur, Michael Kallio, le beau-père tortionnaire étant quant à lui joué par Gunnar Hansen, le Leatherface de **Massacre à la tronçonneuse** !

■ Série télé allemande produite par H5B5 Media, ***Ice Planet*** nous conte l'histoire d'un scientifique et de jeunes militaires dont le vaisseau échoue sur une planète glaciaire après qu'ils se soient échappés de la Terre, victime d'une attaque extra-terrestre. Ils vont devoir s'habituer à se geler les couscougnettes et apprendre à survivre dans un environnement hostile dont ils ignorent tous les dangers (ours polaires, otaries sodomites, esquimaux en slip, etc.). Réalisateur des deux premiers épisodes, Rick Kolbe a déjà œuvré sur les séries ***Star Trek*** (on lui doit notamment le pilote de ***Voyager*** et le final de ***Next Generation***), ainsi que sur **Millennium**, **Angel**, ***Lois & Clark*** et ***JAG***. Quant aux effets visuels, ils ont été confiés à John Schlag, un ancien d'ILM, et à Eric Weiss (**Final Fantasy**, **Godzilla**). Wes Studi (**Le Dernier des Mohicans**) tient la tête d'affiche de cette série qui promet en tout cas des images impressionnantes.



■ Après la Fantastic Factory (**Faust**, **Arachnid**, **Dagon**), Julio Fernandez, également producteur de **La Secte sans nom**, lance une nouvelle branche nommée Fantastic Discovery, destinée à lancer les premiers films de jeunes réalisateurs. Premier long donc pour Nacho Cerda (trois courts à son actif, dont le génial **Aftermath**) avec **Oblivion**, qui se situe dans un village idyllique où la mémoire et la vie des habitants est manipulée par une force occulte. Arrive une navigatrice qui va transformer ce paradis factice en enfer lorsqu'elle va exhiber des photos révélant un passé enfoui et des souvenirs effacés, aptes à ressusciter les bases d'une immonde conspiration. On espère avec ce film découvrir un jeune réalisateur ayant la trempe d'un Balaguero.

■ Dans **Route 666** (the number of the BEAST les gars !), deux agents spéciaux traquent un suspect sur une autoroute à l'écart du monde (c'est dire son utilité) qui se révèle être hantée par les fantômes d'un atroce massacre survenu des années auparavant. Réalisé par William Wesley (la série télé ***Monsters*** et la très bonne série B **Scarecrows**), le film s'orne d'un casting alléchant puisque s'y croisent Lou Diamond Philips (**Young Guns**), Lori Petty (**Point Break**), L.Q. Jones (**La Horde sauvage**), Alex McArthur (**Le Sang du châtiment**) et Dale Midkiff (**Simetierre**). Y'a pas de secret : quand on a un sujet foireux, faut blinder le casting !



■ La plus belle affiche du mois (avec celle de **Ghost Ship**) est plus prometteuse que l'histoire du film lui-même : dans **Wolfhound**, un jeune homme de retour dans la maison de ses ancêtres irlandais découvre qu'elle est sise au beau milieu d'un village peuplé de taxidermistes. Parti se promener, il croise alors sur sa route un loup-garou qui se transforme en bombe sexuelle jouée par la Playmate Julie Cialini, métamorphose qui

DRAGON ROUGE
MAUVAIS SENS

Avant l'excellent **Silence des agneaux** et le très Z **Hannibal**, il y avait… **Manhunter**, titré chez nous **Le Sixieme sens**, monstrueux thriller high-tech de Michael Mann où apparaissait pour la première fois le gastronome cannibale Hannibal Lecter. Seize ans plus tard, son producteur Dino de Laurentiis, également à l'origine d'**Hannibal**, décide d'en faire un remake. En avant donc pour **Dragon rouge**, la nouvelle version des aventures glauques du profiler Will Graham, mis à la retraite par le FBI après avoir capturé Lecter lors d'une arrestation dont il n'est pas sorti indemne. Psychologiquement instable, Graham est rappelé par l'agence pour enquêter sur

provoque chez lui des réactions épidermiques et poilues. L'appel de la bête a résonné en lui et, euh...vous verrez bien ce qui se passe ensuite. Produit par New Concorde, la boîte de Roger Corman, et réalisé par Donovan Kelly, **Wolfhound** a l'air plus sexy que terrifiant, le loup-garou ressemblant à s'y méprendre à un montagne des Pyrénées (gros chien un peu bêta mais très affectueux).

San HELVING

Flashes

● DC Comics contre-attaque ! Face à la déferlante Marvel, Warner décide de faire renaître sur grand écran les deux plus grands héros de la vénérable maison d'édition dans un **Batman vs. Superman** normalement réalisé par Wolfgang Petersen (**En pleine tempête**) et écrit par Andrew Kevin Walker (**Seven**, **Sleepy Hollow**). On parle de Jude Law, Colin Farrell, Brad Pitt ou Matt Damon pour incarner les deux justiciers costumés.

● Et un péplum de plus en projet. **Hannibal** retracerait la vie du célèbre général carthaginois qui traversa les Alpes à dos d'éléphant pour fondre sur Rome avec ses armées (rien à voir donc avec le serial killer « préféré » de Stephane Moissakis). David Franzoni (**Gladiator**) est au scénar et c'est Vin Diesel qui devrait interpréter l'illustre héros en jupette (tout en co-produisant le film).

● Joel Silver parle de **Matrix 2** et **3**. En fait les deux films se dérouleront sur 24 h (avec un méchant cliffhanger entre les deux) pour un budget global avoisinant les 300 patates US. À prévoir : un combat entre plusieurs Neo et plusieurs Mr. Smith, une époustouflante poursuite de bagnoles selon les règles de la Matrice, et une *« séquence d'action de 14 minutes qui constitue ce qui s'est fait de plus complexe à ce jour sur un écran »*. En termes d'effets spéciaux, notre barbu de producteur annonce le programme : *« Je pense que la barre a été placée si haute, qu'il n'y a plus de barre »*. Faut que j'prenne un café, moi...

○ **Man on Fire**, c'est le prochain Tony Scott, en plus d'être semble-t-il un remake libre du film homonyme d'Elie Chouraqui (1987). Un ex-instructeur des Marines se retire en Italie et devient garde du corps pour une famille du coin. Lorsque les parents voient leur fillette de dix ans kidnappée et tuée, ils lui demandent de venger sa mort. Sachant que Brian Helgeland (**Chevalier**) signe le script et que Robert De Niro est en tête d'affiche, on peut s'attendre à quelque chose de bien bandant.

○ Helgeland encore. Le bonhomme semble s'entendre à merveille avec Clint Eastwood, puisque, après leur collaboration sur **Blood Work** (sortie cet automne), les deux « tough guys » remplient sur **Mystic River** (début du tournage en septembre). Le pitch : trois amis d'enfance se retrouvent 25 ans après, à l'occasion d'une sombre histoire de meurtre. Le casting : Sean Penn, Kevin Bacon, Laurence Fishburne et Tim Robbins. Oh que ça sent bon, ça.

○ Le producteur Jon Peters (**Batman**, **Wild Wild West**, **Ali**) vient de racheter les droits de **The Blob**, dans le but d'en faire un remake, qu'il souhaite dans l'esprit des **Men In Black**.

● Paul Anderson est en train d'écrire le script de **Resident Evil 2**. Comme l'annonçait la fin du premier opus, l'histoire sera une adaptation du jeu **Resident Evil 3**. Trois nouveaux personnages à prévoir, en provenance directe du jeu : les commandos Jill Valentine et Carlos Oliveira, et bien sûr le monstrueux Nemesis. Le film devrait rentrer en production courant 2003.

● **The Lost** narre l'histoire surprenante d'un psychiatre qui devient obsédé par le cas d'une patiente aux multiples personnalités quand il découvre que ces différentes personnalités sont celles de personnes assassinées. Chapeauté par Artisan, le projet est produit par David S. Goyer (scénariste des deux **Blade**).

● Après le décès de John Frankenheimer, on parle du jeune réal indépendant David Rocksavage (OU de Paul Schrader (scénariste de **Taxi Driver** et réalisateur d'**Affliction**) pour prendre la relève derrière la caméra de **L'Exorciste 4**.

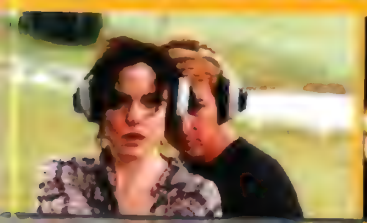
● **Starsky & Hutch**, ça se précise. Ben Stiller (glop) et Owen Wilson (pas glop) entrent les fringues de nos deux flics préférés, et le rappeur Damien Gr... heu pardon, le rappeur Snoop Dogg serait très intéressé par le rôle du mielleux Huggy. Le réalisateur Todd Phillips (**Road Trip**) présente le film comme *« une comédie d'action, mais avec comédie en lettres capitales »*.

des meurtres commis par un serial-killer particulièrement sadique. Pour le localiser, il va devoir faire appel au monstre qu'il a verrouillé derrière les barreaux...

Scénarisé par Ted Tally (**Le Silence des agneaux**) d'après le bouquin de Thomas Harris, le film s'enorgueillit d'un casting aussi luxueux qu'hétéroclite : rajeuni par ordinateur mais toujours aussi bedonnant, Anthony Hopkins reprend le rôle qui a fait de lui une star internationale. L'agent Will Graham est interprété par Edward Norton (**Fight Club**). Harvey Keitel (**U-571**) prêtant ses traits burinés à son supérieur Jack Crawford et Philip Seymour Hoffman (**Boogie Nights**) au journaliste qui le harcèle. Mary Louise Parker est la femme de Graham et Emily Watson (**Breaking the Waves**) la jeune aveugle menacée par le tueur, incarné quant à lui par Ralph Fiennes, comédien qui excelle à jouer les personnages rebelles ou sadiques (cf. **Strange Days** et **La Liste de Schindler**). Tout cela pourrait être bien excitant si la réalisation du film n'avait été confiée à, tenez-vous bien, Brett Ratner, responsable du mélo dégoulinant **Family Man** et des deux **Rush Hour**. Un choix qui laisse perplexe, surtout quand on connaît la violence du livre, et qui laisse malheureusement augurer une adaptation sans vagues ni déviances, genre **Le Collectionneur**. Il faut quand même signaler la présence de Dante Spinotti à la photo (qui « remake » donc son boulot sur **Le Sixième sens**) et de Danny Elfman à la musique. Bref de grands talents hélas au service de ce qui s'annonce d'ores et déjà comme un thriller formaté bourré d'acteurs livrés à eux-mêmes. Parti comme c'est, on risque bien de se dire dans pas longtemps que **Hannibal**, finalement, c'était pas si mal que ça. Quant à Ratner, il ne se prend pas la tête : il a enchaîné directement avec **Rush Hour 3**...

Cédric DELELÉE

Mary Louise Parker, Edward Norton, Ralph Fiennes et Anthony Hopkins dans Red Dragon, un remake du Sixième sens de Michael Mann.



NOTULES ASIATIQUES

par Julien Sévéon

L'actualité du cinéma asiatique étant à la fois incontournable et fourmillante, il nous a semblé opportun de créer cette rubrique, que vous retrouverez désormais chaque mois dans Mad Movies. Un seul homme pouvait relever un tel challenge : notre Sensaï Julien Sévéon.

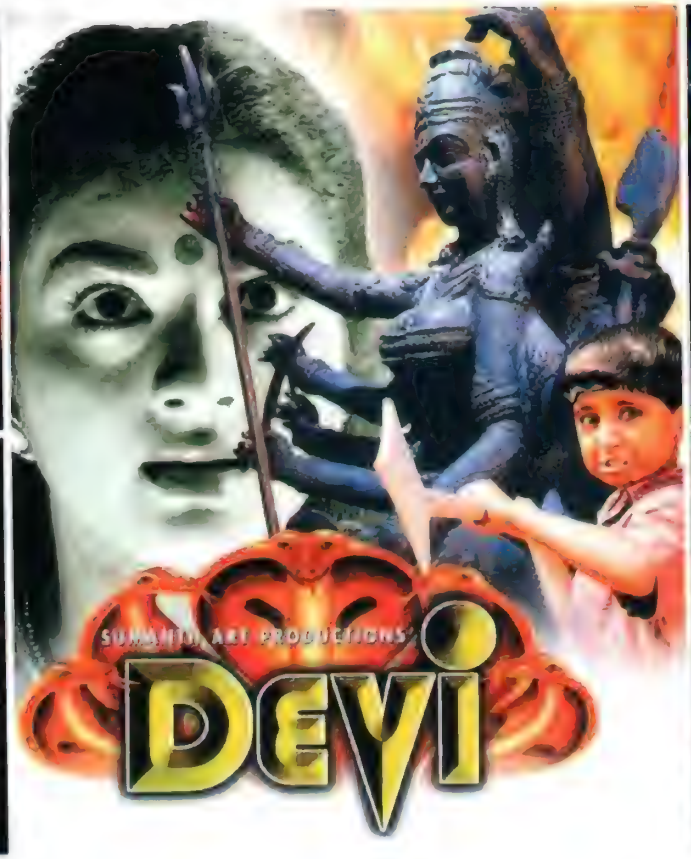
■ Chung Siu Tung (**Histoires de fantômes chinois**) a de nombreux projets depuis qu'il a travaillé sur **Shaolin Soccer**. Il devrait notamment adapter une BD locale populaire, *Buddha's Crafty Palm*, et tourner une suite/remake du délicieusement sexy et violent **Naked Killer**, nommé **Naked Weapon**. Le premier, titré pour l'instant Dragon The Champion, raconte l'histoire d'un moine bouddhiste qui crée un style de kung-fu, La Paume Déifiée de Bouddha, afin de lutter pour la justice. Mais le temps passant, la Chine sombre dans une période de troubles où des gangsters, adeptes des arts martiaux, sèment la terreur. Le descendant de Buddha's Godly Palm remâtera-t-il à rétablir l'ordre ?
Le second devrait reprendre les ingrédients qui ont fait le succès de l'original, c'est-à-dire des héroïnes en petite tenue, des fusillades sanglantes et un érotisme à augmenter votre thermostat interne. Peu de doute en tout cas de ce côté, vu que c'est nul autre que notre bon ami Wong Jing, déjà producteur et scénariste de **Naked Killer**, qui produira ce nouvel opus. Et qui va se coller dans les rôles des petites pépées qui n'aiment pas les gros machos ? Maggie Q, la nouvelle tombe de la ville, Amy (déjà vue dans **Sharp Guns** et **2002**) et Li Fei (l'une des héroïnes du sanguinolent pervers **Raped by an Angel 3**). Mon cœur bat déjà la chamade…

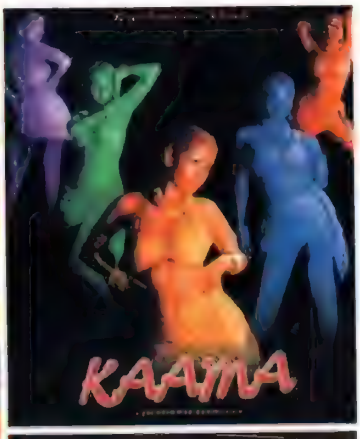
■ Peter Chan, l'un des producteurs les plus doués de sa génération, travaille sur une suite de The Eye, le très bon film d'horreur des frères Pang chroniqué dans les Notules Asiatiques précédentes. Il faut dire que le film a fait un cabot au box-office local et il y a fort à parier qu'il rapporte aussi beaucoup d'argent dans quelques autres pays asiatiques. Pour l'instant, aucune direction n'a été particulièrement privilégiée, si le film pourra tout aussi bien être une préquelle qu'une suite à l'original. Ce sont cependant toujours les jumeaux hong-kongais qui s'occupent du film. D'ici là vous aurez (normalement) eu l'occasion de voir **The Eye** sur les écrans français.

■ Attendu avec impatience par certains, The Touch, réalisé par Peter Pau (directeur photo de

WEG INDIA

Weg India est une très sympathique compagnie indienne (on s'en doute vu son nom) qui commence à se tailler une bonne petite réputation internationale. Productrice de plusieurs des gros titres de l'année, WEG aime bien le cinéma de genre, type fantastique, horreur, action et érotisme (comprenons-nous bien sur ce terme, qui n'a pas la même valeur en Inde, où la nudité est interdite à l'écran). Dans cette dernière catégorie, trois films ont particulièrement ému les spectateurs qui les ont vus, **Kaama**, **Kama Tantra** et **Divine Temple**, dont les DVD se vendent comme des petits pains. Le premier, l'histoire d'un terroriste amnésique qui tombe amoureux, réserve notamment plusieurs scènes très sympathiquement sexy. Le terrorisme, thème très en vogue en Inde ces dernières années, est aussi au cœur de **Mission Azaad** dans lequel une sorte de Zorro indien (costume à l'appui) mène sa propre guerre contre ce fléau…
Côté horreur, WEG est aussi responsable de **The Eyes** (aucun rapport





Tigre et Dragon) et mettant en scène Michelle Yeoh, devrait être sorti au moment où nous lirez ces lignes. Ce film qui promet moult cascades et combats, mélange des **Aventuriers de l'Arche perdue** et de films de kung-fu plus classiques, raconte la quête menée par une troupe de cirque ambulant pour trouver une statue bouddhiste. Le film avait été acheté à Cannes 2001 pour la France, alors que le projet n'était qu'en pré-production.

■ Deepak Ramsay, fils de Tulsi Ramsay, le grand maître de l'horreur en Inde, semble bien parti pour suivre les traces de son père vu qu'il vient de signer un contrat pour un film d'horreur qui sera principalement tourné à Londres. Le tout en musique, bien entendu.

■ Pour continuer dans le domaine de l'horreur indienne, Ramgopal Varma, le très talentueux réalisateur de **Company**, super polar sorti en début d'année, compte tourner à son tour un film d'horreur nommé tout simplement Bhoot (fantôme). Le réalisateur espère que le film sortira avant la fin de l'année.

■ Dans le genre thriller à la **6ème victime**, H Murmures devrait sortir incessamment sous peu en Corée du Sud. Réalisé par Lee Jong-hyuk, le film raconte l'enquête de deux policiers sur une série de meurtres « convoqué » d'assassinats sadiques survenus un an auparavant. Le film promet d'être noir comme une cave à charbon et, comme c'est souvent le cas dans le nouveau cinéma coréen, violent et sanglant à souhait.

■ Le troisième, et apparemment dernier, épisode de la série psycho-horrifique **Tomie**, Tomie: Chapter Final, vient de sortir au Japon. Inspiré de l'œuvre du mangaka Junji Ito, grand maître de l'horreur BD au Japon (dont vous

aurez dans quelques mois l'occasion de découvrir sur les écrans français le surréaliste **Uzumaki**, la sanglante adaptation d'une de ses BD), **Tomie** raconte l'histoire d'une jeune fille, qui, depuis plus de cent ans, ne cesse, au fil et à mesure de ses réincarnations, de se faire trancher et couper en rondelles.

■ Fight Without Honor, série culte de Yakuzas initiée par Kinji Fukasaku (qui en a lui même réalisé huit épisodes avant que d'autres ne prennent la relève) au début des années 70, va avoir le droit à un nouvel épisode. C'est un réalisateur tele, Hajima Takahasi, qui s'y colle cette fois-ci. Sortie prévue en novembre.

avec le film des frères Pang), sympathique histoire d'un groupe d'étudiants partis à la campagne pour faire des recherches mais qui ont la malchance de tomber sous le coup de l'esprit d'une femme assassinée plusieurs décennies auparavant. Le film se permet quelques effets spéciaux plutôt agréables, ainsi que, genre oblige, un zeste d'érotisme (il faut d'ailleurs remarquer avec quel talent les acteurs réussissent à s'embrasser sans jamais se toucher les lèvres - autre tabou du cinéma local!). Pour continuer sur le thème des SFX, **Devi** se révèle être une délicieuse incursion dans le monde de l'hindouisme. Film que nous qualifierions ici de fantastique, **Devi** est avant tout perçu par les Indiens comme un film religieux. Après tout, **Les Dix commandements** ne sonne-t-il pas comme une grande épopée préhistorico-fantastique pour ceux qui ne sont pas Chrétiens ? Bref, **Devi** (nom indien très répandu signifiant déesse) raconte l'aide accordée par une déesse à une jeune fille afin de lutter contre les héritiers de son père, qui essaient de l'éliminer. Le film est un vrai régal pour les yeux, utilisant des effets numériques certes très loin de concurrencer Lucas (mais c'est aussi pour cela qu'on les aime), mais tellement inhabituels que l'on ne peut que tomber sous leurs charmes. Ajouter à cela une histoire d'amour bien rose bonbon, des chansons typées à souhait, et vous aurez tous les ingrédients gagnants de ce film haut en couleurs.

2009 LOST MEMORIES

La sortie de **Minority Report** nous donne l'occasion de revenir sur **2009 Lost Memories** (voir Notules Asiatiques n°142), film sud-coreen de science fiction lorgnant du côté de l'œuvre de Dick et de son *Maître du haut château en particulier*.

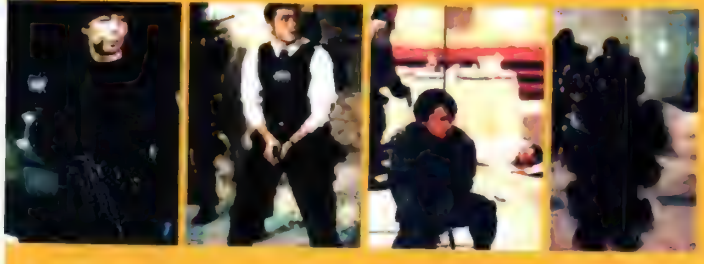
Le film fait état d'une réalité parallèle dans laquelle le Japon a conquis une grande partie de l'Asie (une politique expansionniste que mena réellement le pays durant les années 30 principalement), plaçant de nombreux pays, entre autres la Corée, dans ce qui est désormais nommé l'Empire Japonais. Une organisation terroriste, la Chosun Liberation Confederation, s'oppose à l'État en place. Un soir, des membres de ce groupe prennent d'assaut une exposition d'art, mais se font tous rapidement éliminés par le Japanese Bureau of Investigation envoyée immédiatement sur place. Un agent du JBI, Sakamoto Masayuki, se pose néanmoins certaines questions quant aux motivations du CLC. Pourquoi s'attaquer à un lieu et une manifestation sans contenu politique ? Sakamoto se met à mener son enquête et découvre, petit à petit, que la

réalité telle qu'il la connaît n'est qu'un mensonge.

Les nazis vainqueurs de la seconde guerre mondiale du *Maître du haut château* sont remplacés dans le film de Lee Si-myung par leurs alliés asiatiques, les Japonais. Ce choix n'est pas qu'un « truc » de scénariste, il témoigne surtout d'une réalité: le révisionnisme japonais qui nie la politique belliqueuse que le pays mena contre presque toute l'Asie, causant la mort de dizaines de millions de personnes. La « mémoire perdue » du titre se réfère directement à cet état de fait, le gouvernement japonais interdisant toujours actuellement la mention de ces événements dans les livres d'histoire scolaire, ainsi que la fascination que ce pays exerce sur les jeunes Coréens qui semblent tout avoir oublié du passé. Pour bien cerner le problème, il faut aussi savoir que les Japonais, à la différence des Allemands, n'ont jamais reconnu leurs crimes, ni encore moins présenté quelque excuse que ce soit.

2009 Lost Memories est donc un blockbuster typiquement coréen, à la fois débordant d'argent, d'effets spéciaux et d'action, mais qui ne se réduit jamais à un produit de pur entertainment vide de sens et de substance. Le film vole de rebondissements en rebondissements, jusqu'à un final purement fantastique assez inattendu, et n'évite pas non plus les grosses scènes de fusillades, comme le démontre l'assaut du JBI contre le CLC au début du film. Autre spécificité coréenne, le niveau de violence toujours très élevé et réaliste qui n'épargne personne. En gros, n'espérez pas voir un enfant survivre juste parce que c'est un enfant...

Projet de science-fiction ambitieux, aussi bien dans son histoire (trois scénaristes ont travaillé dessus) que dans son propos ou ses scènes d'actions, **2009 Lost Memories** laisse présager un très beau futur pour le cinéma SF coréen.



CHANG CHEH S'EST ÉTEINT LE 22 JUIN DES SUITES D'UNE MALADIE PULMONAIRE. CE RÉALISATEUR HORS PAIR, SÛREMENT LE PLUS IMPORTANT METTEUR EN SCÈNE CHINOIS DE WU XIA PIAN ET DE FILMS DE KUNG FU, LAISSE DERRIÈRE LUI UNE FILMOGRAPHIE CONSÉQUENTE, FAITE DE NOMBREUX CLASSIQUES, ET LE SOUVENIR D'UN HOMME SANS QUI DE NOMBREUX PERSONNAGES CLEFS DE LA CINÉMATOGRAPHIE HONG-KONGAISE N'AURAIENT VU LE JOUR.

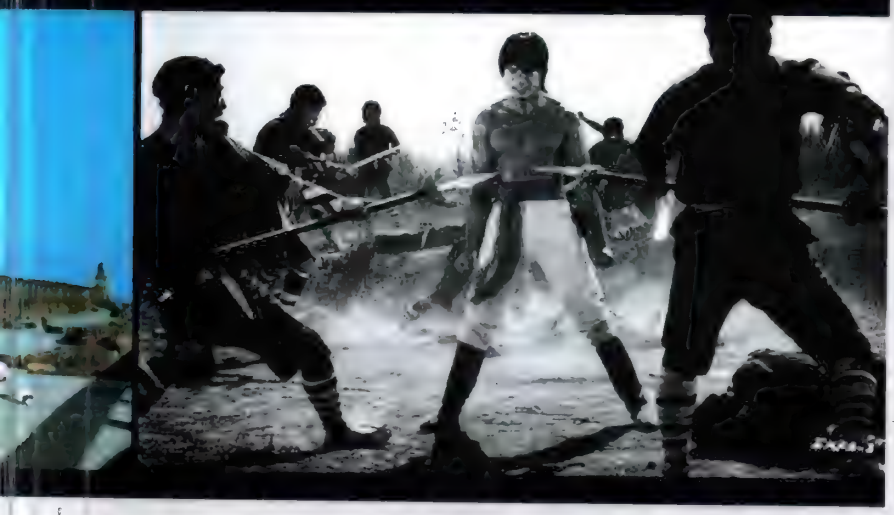
UN TIGRE RENTRE DAN

The Golden Swallow (1968), **La Rage du tigre** (**The New One Armed Swordsman**, 1971), **The Heroïc Ones** (1977), **Blood Brothers** (1973), **Five Deadly Venoms** (1978) sont quelques titres phares du cinéma musclé made in Hong Kong que l'on doit à Chang Cheh. Avec plus d'une centaine d'œuvres à son actif, Chang Cheh a réussi à mêler une carrière prolifique à des impératifs commerciaux (un très grand nombre de ses films ont été de gros succès, tout aussi bien à Hong Kong, que dans le reste de l'Asie ou de l'Occident) et, surtout, des notions et concepts esthétiques et artistiques qui ont depuis fait école.

Né en 1933 (1) en Chine Populaire, Chang Cheh (de son vrai nom Chang Yi Yang) commence à travailler en 1947 en tant que scénariste pour une compagnie de Shanghaï, la Guotai. Comme des milliers d'autres chinois, Chang Cheh fuit la Chine en 1949 après la victoire de Mao et s'installe à Taïwan, où les forces nationalistes de Tchang Kaï-Chek se sont établies. C'est à ce moment qu'il passe à la réalisation, en co-dirigeant le tout premier film en Mandarin produit dans l'île, **Storm Cloud Over Alishan**, qu'il fait suivre de plusieurs productions de propagande pour le Kouo-min-tang. En 1957, Chang Cheh quitte l'île et s'installe à Hong Kong où il reprend son travail de scénariste tout en travaillant aussi comme journaliste (son premier travail) et écrivain. En 1960, il rejoint la célèbre compagnie MP and GI (qui deviendra plus tard la non moins célèbre Cathay Organization) comme scénariste.
Mais la gloire et la célébrité, Chang Cheh va véritablement les obtenir en signant en 1962 avec la légendaire Shaw Brothers. Il débute dans la maison comme directeur du département scénario et, en 1964, il lui est donné l'opportunité de retourner à la réalisation. Un retour qui ne va pas être anodin, vu que sa première œuvre maison, **Tiger Boy**, va être à l'origine du boom cinématographique des films de cape et d'épée hong kongais, les wu xia pian. Rien que ça.
Fier de ce succès, la Shaw, comme à son habitude, assigne donc le réalisateur à la création de films d'arts martiaux, domaine que Chang Cheh ne cessera d'explorer durant les deux décennies suivantes. **Tiger Boy** débute aussi la collaboration entre Chang Cheh et le chorégraphe martial Liu Chia Lang, l'un des plus célèbres avec Yuen Woo Ping, et futur réalisateur du cultissime **La 36ème chambre de Shaolin** (1978).

Deux ans plus tard (**Tiger Boy** étant sorti en 65), Chang Cheh réitère de nouveau l'exploit avec ce qui est unanimement reconnu comme l'un des plus grands chefs d'œuvre du genre, **The One Armed Swordsman**. Classique parmi les plus grands, ce film est aussi celui qui catapulte Wang Yu vers une célébrité planétaire (et qui allait par la même occasion le coincer dans des rôles de combattants handicapés et renfermés sur eux-mêmes). La violence dont Chang Cheh fait preuve dans ce film gagnera encore en expressivité dans **Golden Swallow** (avec Cheng Pei Pei dans le rôle-titre) et **La Rage du tigre**, qui laissa pantois tous les spectateurs français qui le découvrirent dans les années 70 en France. Ce sont ces films, principalement, qui feront la marque de fabrique de Chang Cheh : héroïsme tragique et romantique, violence stylisée et ultra-sanglante, scènes d'actions conçues et pensées en termes de temps et d'espace... Alors que les critiques occidentaux s'extasient à la fin des années 60 sur la violence et les ralentis de Sam Peckinpah et de sa **Horde sauvage**, de l'autre côté de la planète, Chang Cheh est déjà passé maître depuis plusieurs années dans ce genre de technique...

S L'ÉTERNITÉ



En 1972, Chang Cheh filme sa propre adaptation du célèbre roman épique chinois *Outlaw of the Marshes*, **Water Margin**. Un film sur lequel un certain John Woo tient le rôle d'assistant réalisateur. Leur courte collaboration (seulement quatre films, dont le point d'orgue sera le sublime **Blood Brothers** en 1973) aura pourtant les répercussions que l'on connaît sur la carrière du futur réalisateur de **The Killer**. En gros, sans Chang Cheh, il y a fort à parier que John Woo ne soit pas devenu LE John Woo qui s'est taillé une réputation mondiale.

Chang Cheh, alors parmi les réalisateurs les plus convoités de Hong Kong, quitte la colonie anglaise pour retourner à Taïwan, où il fonde sa propre maison de production Chang's Film Company - en fait une succursale de la Shaw Brothers, pour laquelle il continue de tourner des films jusqu'au début des années 80. Fort de cette semi-indépendance fraîchement acquise, Chang Cheh ne tarde pas à créer de nouveau l'événement.
Bien qu'il ne soit pas directement responsable de l'explosion des films de kung-fu au début des années 70 (on ne peut tout de même pas tout faire), il contribue grandement à son expansion en introduisant le sous-genre Shaolin. En tournant **Heroes Two** (1974, sorti par chez nous en 1980 sous le doux titre de **Ceinture noire contre Kung-Fu**), Chang Cheh ne se rend probablement pas compte de l'impact que le monastère des moines bouddhistes combattants va avoir mondialement. Et pourtant, il crée (2) avec ce film le genre le plus porteur que Hong Kong connaîtra. Combien d'enfants aux quatre coins du monde n'ont en effet pas rêvé d'être, eux aussi, des bonzes chauves aux prises de kung-fu dévastatrices suite à la vision de films de kung-fu ?
Le succès de **Heroes Two** acquis, Chang Cheh enchaîne trois « suites » : **Men From the Monastery**, **Shaolin Martial Arts** et enfin **Five Shaolin Masters** (tous sortis en 74) puis toute une flopée de Shaolineries (**Disciples of Shaolin**, **The Shaolin Avengers**, **The New Shaolin Boxers**...), tout comme la Shaw, toujours à la recherche de thèmes porteurs et des centaines d'autres producteurs, réalisateurs et acteurs très enclins à profiter, eux aussi, de cette nouvelle veine.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les 13 Fils du dragon d'or, Water Margin, La Rage du tigre et The Invincible Kung-Fu Brothers.

En haut, à droite :
Les 3 Fantastiques ceintures noires.

Affiches françaises ci-contre :
La Rage du tigre, sans doute un des films les plus cultes de Chang Cheh, sur lequel John Woo tenait le poste d'assistant réalisateur, et La Brute, le bonze et le méchant, titre derrière lequel se dissimule en fait Boxer from Shantung, et dont le visuel a été emprunté à Chinese Boxer, un film réalisé et interprété par Wang Yu !

Durant cette période faste, Chang Cheh découvrira plusieurs acteurs et fera d'eux d'énormes stars (le cinéma de Chang Cheh est avant tout un cinéma de « mâles » - pas étonnant, d'une certaine manière, étant donné son homosexualité) : David Chiang, le chorégraphe martial à la gueule d'ange devenu acteur (**New One Armed Swordsman**, **Vengeance**...) ; son partenaire à l'écran Ti Lung, star des années 70 que John Woo remettra au devant de la scène avec son **Syndicat du crime** (**The Blood Brothers**, **The Angry Guest**...) ; Alexander Fu Sheng, le premier vrai comique kung-fu (**Five Shaolin Masters**, **Chinatown Kid**...) ; Chen Kuan Tai, véritable boxeur devenu spécialiste ès-kung-fu à l'écran (**Boxer From Shantung**, **Killer Constable**...). Et ce ne sont que quelques exemples parmi de nombreux autres, tout aussi bien devant que derrière la caméra...

La dernière grande contribution que Chang Cheh a donné au cinéma martial (ce qui ne signifie pas pour autant que tout le reste soit anecdotique, loin de là) est son **Five Deadly Venoms** (1978), film ultra-culte chez les Anglo-Saxons, qui révéla cinq acteurs dont les talents martiaux en feront, là aussi, des vedettes du genre. Parmi eux, un certain Philip Kwok, que John Woo, de nouveau lui, emploiera comme chorégraphe sur **À toute épreuve** (et qui interprète aussi le rôle du tueur à gage, Mad Dog), avant que Christophe Gans ne fasse appel à ses talents pour les scènes de combat du **Pacte des loups**... Quelques dix ans plus tard, Chang Cheh retentera la formule avec une nouvelle équipe nommée **Baby Venoms**, mais le public, moins réceptif à ce genre de cinéma, n'accrochera pas autant que par le passé.
Chang Cheh continua de tourner jusqu'en 1993, avec des hauts et des bas. Il n'hésita pas non plus à s'aventurer dans des genres un peu différent comme l'horreur, voir son **Attack of the God of Joy**, dans lequel un homme assassiné revient d'entre les morts pour étrangler avec ses tripes ceux qui l'ont tué !

Génie innovateur du cinéma martial, révélateur de talents, Chang Cheh était bien plus qu'un maître du cinéma kung-fu : c'était un grand réalisateur du septième art. Tout simplement.

Julien SÉVÉON

(1) Pour vous rendre compte des nombreux problèmes que l'on peut rencontrer lorsque l'on fait des recherches historiques sur le cinéma asiatique, il faut savoir que malgré la renommée et l'importance de ce réalisateur, cette date de naissance est loin d'être sûre car d'autres sources - très informées et « sûres » citent 1922, 1923 ou encore 1932...

(2) Cette idée, on la doit aussi en partie au scénariste attitré de Chang Cheh, I Kuang, avec lequel il écrivit la majorité de ses classiques.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

EPISODE 18

Le Gouffre de Helm (2ème partie)

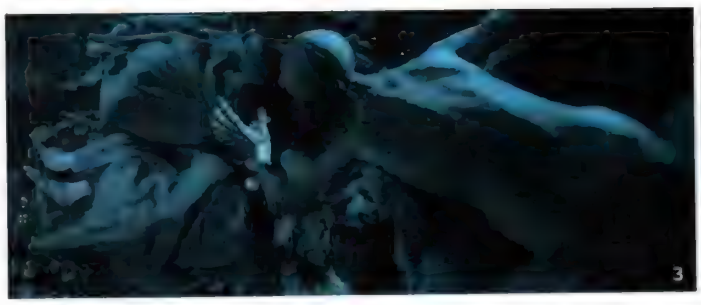
Considérant que l'essentiel d'entre vous se sont déjà précipités sur la première édition DVD de **La Communauté de l'anneau** (comment ça non ?) vous avez d'ores et déjà un aperçu éloquent de ce que sera la bataille du Gouffre de Helm, celle-là même que nous vous avions détaillée dans notre numéro de juillet. Bien évidemment, ces quelques images fascinantes donnent un aperçu assez vague de ce que sera en réalité ce morceau de bravoure annoncé, dont la durée finale devrait tourner aux alentours de… 45 minutes ! Pour l'heure, si le montage final des **Deux tours** approche les 3 h 15, il est évident que le long épisode nocturne, pluvieux et violent du Gouffre de Helm définira la charte graphique et l'atmosphère globale de cet épisode. À vrai dire, tous ceux qui ont participé à l'aventure s'accordent depuis le début à annoncer un second film nettement plus sombre. Comme à son habitude, Ian McKellen se fait le fervent porte-parole du réalisateur : *«Peter m'annonce que ce second épisode est un meilleur film que le premier, et que ces deux-là seront surpassés par le troisième volet. Bien que* **Les Deux tours** *et* **Le Retour du Roi** *ne sont pas à proprement parler des séquelles, elles tendent à démontrer ce qu'un créateur peut faire d'une suite, c'est-à-dire avant tout se dépasser.»*. Andrew Lesnie, chef-opérateur oscarisé de la saga, va même jusqu'à évoquer un second épisode *«très différent du premier, et certainement plus spectaculaire»*. Lesnie s'en réjouit d'autant plus que, cette fois-ci, le film sera étalonné numériquement à 100% (contre 70% pour le premier épisode), ce qui lui permettra, entre autres, d'apporter le soin nécessaire à la lisibilité de la bataille de Helm. Il faut bien avouer qu'avec quelques dizaines de milliers d'orcs à la peau sombre, recouverts de cuirasses noires, versant du sang noir, sous un ciel nocturne et une pluie torrentielle, à l'assaut d'une forteresse encastrée dans un rocher noir, la lisibilité est loin d'être garantie ! L'étalonnage numérique permettra donc de renforcer les contrastes, par exemple en insistant sur les reflets provoqués par la pluie sur les cuirasses et les murs de la forteresse (photo 1). Idem pour les textures boisées, «dures», de la civilisation rohirrim (photo 2). Graphiquement, on se situe donc à l'opposé de **La Communauté de l'anneau**, qui jouait lui sur des teintes carrément diffuses (associées notamment aux Elfes, ce qui définissait une énorme partie de l'épisode) avant de plonger subitement, dans sa dernière bobine, vers ces partis pris photographiques très contrastés. Autre source de contentement pour Lesnie, le traitement numérique qui permet de corriger la déperdition constatée lors de l'anamorphose (le film en cinémascope est «comprimé» dans le sens de la largeur pour être inscrit sur pellicule, et «déplié» lors de la projection en salles. L'étirement provoque une légère déperdition). Mais au-delà de ces considérations d'artisan fort heureusement maniaque, le chef-opérateur nous rappelle à l'essentiel de cette saga, lorsqu'il évoque les prises supplémentaires qui ont été faites cette année. Peter Jackson s'était en effet aperçu que le caractère foncièrement spectaculaire de cet épisode avait un contrecoup malheureux : les personnages semblaient *«dépassés par l'ampleur, perdus dans le gigantisme du paysage»*. Ainsi, bon nombre des nouvelles prises (nécessitant le retour sur place de plusieurs comédiens) ont vocation à rétablir la balance en faveur du récit (ouf !).

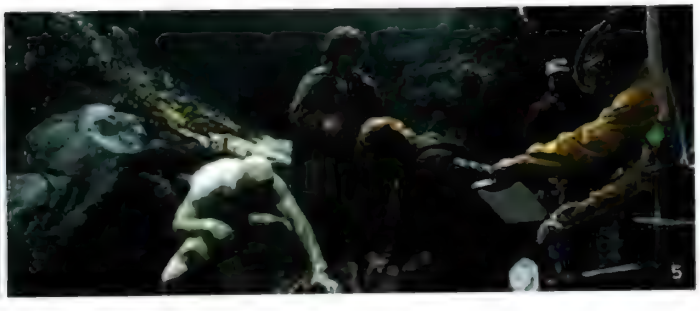
Gollum

Si l'on en croit les rumeurs glanées aux sessions d'enregistrement de la musique, le personnage de Gollum pourrait bien ouvrir cet épisode. Plus qu'un simple enjeu du récit, Gollum a la particularité d'être le seul personnage de la saga conçu «à échelle humaine», là où les héros de Tolkien sont construits sur des modèles archétypaux, le plus souvent hérités de la tradition médiévale et/ou mythologique. L'empathie qu'il provoque auprès du lecteur (et donc du spectateur) est donc d'une importance cruciale. L'équipe de Jackson se retrouve ainsi confrontée à un double défi : élaborer une créature 100% numérique dont la texture soit immédiatement convaincante (photo 3), et surtout lui assurer une présence totale, humaine, qui dépasse, et de loin, l'exploit informatique. Ce n'est donc pas par coquetterie méthodique que l'acteur Andy Serkis, qui lui prête sa voix, fut invité sur le plateau (photo 4 et 5). Il fallait s'assurer que Frodon et Sam aient un véritable interlocuteur, que la caméra filme une réelle présence. En plus de la désormais célèbre capture de mouvement, l'équipe de WETA eut également recours à un procédé de capture et de calcul en temps réel (déjà utilisé lors de la séquence de Rouge City dans **A.I.**) qui analysait les mouvements de Serkis, les faisait transiter par un Gollum grossièrement numérisé, et le projetait instantanément dans le cadre, permettant au réalisateur et à ses caméramen de voir Gollum durant la prise, et non pas 10 mois plus tard (photo 6). Un procédé qui facilite, bien sûr, le défi technique, mais contribue surtout à imposer Gollum dans l'esprit même de ses concepteurs, puisque le personnage est bien là, sur le moniteur de la caméra, et plus du tout réservé au pouvoir d'abstraction du réalisateur. À cela, il faut bien sûr rajouter le flashback réalisé par Fran Walsh (voir Mad Movies n°141), et où la genèse du personnage sera détaillée, de l'assassinat de son cousin Deagol (dont on pouvait voir la main dans l'ouverture de **La Communauté de l'anneau**) à sa lente déchéance. L'un dans l'autre, Gollum devrait (oui, il le doit !) s'imposer comme un personnage clé de la trilogie. *«Le public sera seul juge»* modère Jackson *«mais jusqu'ici, pour ma part, je le trouve tout à fait réussi»*.

Rafik DJOUMI

Prochain épisode : Sylvebarbe, Gandalf et les tribulations du marché vidéo.





À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 25 SEPTEMBRE

JEU GRATUIT
WISHCRAFT

ALEXANDRA HOLDEN MICHAEL WESTON

30 LOTS À GAGNER

LES 30 GAGNANTS RECEVRONT UNE INVITATION AU CINÉMA POUR 2 PERSONNES + 1 TEE-SHIRT

COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** - JEU WISHCRAFT - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TEL.

QUESTION : DANS WISHCRAFT, COMBIEN DE VŒUX LE HÉROS DU FILM PEUT-IL PRONONCER ?

☐ A/ 3 ☐ B/ 1 ☐ C/ 7

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé du 02/09/2002 au 16/09/2002 par CPF, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 16/09/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles.
Les gagnants des lots seront déterminés par les 30 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **30 places de cinéma pour 2 personnes et 30 tee-shirts.** Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour chacun des lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable des pertes ou retards de courrier pour les réponses ou les lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 16/09/2002. Conformément à la loi informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

MEN IN BLACK II
ON REMET ÇA ?

La comédie, qui plus est fantastique, étant un genre mal perçu dans les hautes sphères, personne n'ira vaillament défendre la valeur artistique d'un Barry Sonnenfeld et c'est bien dommage. En effet, cet ex-chef opérateur des frères Coen aura au moins offert au genre deux de ses plus beaux fleurons avec **Les Valeurs de la famille Addams** et **Men In Black** sans pour autant s'en voir attribuer les mérites. Au mieux, on parle souvent de scénario jouissivement anti-american way of life pour le premier comme d'alchimie entre les acteurs pour le second. Hors, on oublie souvent de préciser que la base de toute comédie «classique» qui se respecte tient véritablement et intrinsèquement dans les «blancs» qui composent une situation donnée. Ainsi, que ce soit dans le positionnement dans le champ des personnages (focale, cadre, découpage) ou dans leurs échanges de dialogues (montage, direction d'acteurs), la comédie ne peut tout simplement pas se passer d'un semblant de mise en scène, bien qu'il existe des contre-exemples fonctionnant à merveille (Les frangins Farrely). À partir de là, il faut bien reconnaître que le rythme infaillible, qualité principale des deux films cités, est bel et bien dû à Sonnenfeld. Conçu comme une véritable séquelle «bigger, better, louder» (plus d'extraterrestres, plus de références pulp, plus de black attitude), **Men In Black II** bouscule cette donne en présentant une véritable course contre la montre, là où le premier suivait tranquillement son petit bonhomme de chemin. Ainsi, J (Will Smith) se retrouve seul à tenter d'élucider un complot intergalactique fomenté par la bombastic Serleena (Lara Flynn Boyle) et comprend que les germes de ce complot datent de plus de 25 ans. Pour résoudre l'affaire avant la destruction imminente de notre planète, il doit donc retrouver K (Tommy Lee Jones) qu'il a neuralisé cinq ans plus tôt et lui remettre son ancienne mémoire en place. Pas facile, d'autant que les vieux réflexes ne reviennent pas de suite…

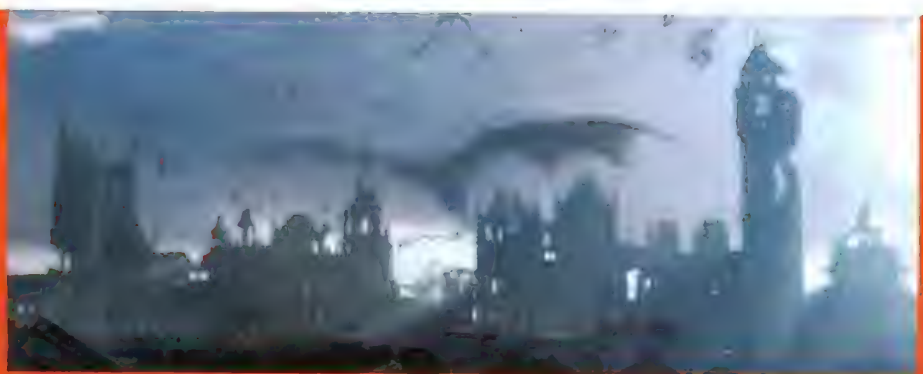
Sonnenfeld l'avoue lui-même : il a tendance à couper ses films au profit du rythme. C'est précisément ce dont souffrait **Wild Wild West** d'ailleurs, un manque de rythme effrayant. Pourtant, la leçon semble avoir été mal digérée. En effet, le gros problème de **Men In Black II** réside donc dans cette peur primale qui hante Sonnenfeld : ne surtout pas refaire **Wild Wild West**. Ainsi, le spectateur se retrouve bousculé par un montage en dents-de-scie (certains gags fonctionnent, d'autres non) qui se presse trop souvent de passer à la séquence suivante, sans compter par ailleurs que les éléments fantastiques et comiques se mélangent très rarement, oubliant ainsi de former l'harmonie du premier opus. Restent de très bons moments comme ce générique en forme d'hommage (précédé d'une hilarante apparition de Peter Graves) ou encore quelques échanges bien sentis. Que Sonnenfeld se rassure : il n'a pas refait **Wild Wild West**. Malheureusement, il n'a pas refait **Men In Black** non plus…

Stéphane MOÏSSAKIS

P.S. : Une pensée émue pour le slogan *«Back in Black»* traduit chez nous, en bas des affiches, par *«Le noir est de retour»*. On a bien ri…

USA. 2002. RÉAL.: BARRY SONNENFELD. SCÉN.: ROBERT GORDON & LARRY FANARO D'APRÈS LE COMICS DE LOWELL CUNNINGHAM. DIR. PHOT.: GREG GARDINER. MUS.: DANNY ELFMAN. SFX.: RICK BAKER & ILM. PROD.: WALTER F. PARKES & LAURIE MCDONALD POUR AMBLIN/MCDONALD-PARKES PRODUCTIONS. INT.: WILL SMITH, TOMMY LEE JONES, LARA FLYNN BOYLE, JOHNNY KNOXVILLE, ROSARIO DAWSON, TONY SHALHOUB, RIP TORN… DIST.: COLUMBIA. DUR.: 1H30. SORTIE LE 7 AOÛT 2002.

LE RÈGNE DU FEU
À POINT



Mercredi soir, je suis les cieux au clair. Dans ce cinéma, on projette en avant-première affiche du **Règne du feu** à quelques jours de son sortie. Puisque l'occasion d'un prologue sous-entendu la Terre a déjà été dévastée par les dragons lorsque le film commence. Cette destruction à l'échelle planétaire n'est toujours qu'à travers un montage d'articles de journaux. C'est un peu dommage, mais soumis toute logique : on n'est pas ici en présence d'un démonstration type **ID4** ou **Armageddon**, mais d'un conte, mêlant entre la fantasy et le film de guerre. Orphelin depuis que son père a découvert l'œuf d'un dragon sous le sable londonien, Quinn a grandi jusqu'à devenir le chef d'une communauté. Réfugiés dans les ruines d'un château médiéval, celles-ci survit tant bien que mal aux assauts des bestiaux. Débarque alors une troupe de militaires américains menés par Denton «Dragonslayer» Van Zan. Persuadé que le père de tous les dragons se cache à Londres, il n'aura de cesse de recruter de gré ou de force tous les hommes valides qu'il croise sur son chemin pour aller débusquer l'ennemi.

Véritable hommage à l'héroïque, le film mise sur la valeur des protagonistes pour qu'à le courage ce dévore une seconde nature. Jamie (Christian Bale) compagnon à la fois le général Pelter et le capitaine Achab. Van Zan est campé par un Matthew McConaughey survolté, qui dévore à l'écran chaque qu'il apparaît. Son arrivée au château marque le début des véritables hostilités. Aux méthodes quasi-artisanales des humains (mettre en chaîne libre dessin au bâton pour capturer les dragons dans des filets d'acier, combats menés à la hache ou à l'arme de jouet), les monstres opposent une véritable et une puissance de feu sans égale à calciner en un seul passage la totalité d'un volume de blindés. Dévalés dans une fin spectaculaire, ce sont les effets les plus spectaculaires qu'on ait contemplé depuis **Le Dragon du lac de feu**. Dont il est quasi littéralement qu'il a emprunté aux dragons ailés et d'une noirceur élégante qui tue le meilleur comme le pire.

Comptant sur l'humour pour faire passer beaucoup de choses, **Le Règne du feu** est une jolie surprise. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il a le mérite de ne pas se prendre au sérieux et de ne pas tenter de singer les références qui font la force de ses modèles. Ainsi, on pense à **La Forteresse noire** et à **Full Metal Jacket**. Sources d'inspirations avouées qui côtoient sans rougir celles de **Jurassic Park**. **Le Règne du feu** est un spectacle plein de fureur et qui donne un coup de vieux à bien…

CHRIS BLAISE

REIGN OF FIRE (ROYAUME-UNI, 2002. RÉAL.: ROB BOWMAN. SCÉN.: GREGG CHABOT, KEVIN PETRILLI & MATT GREENBERG. DIR. PHOT.: ADRIAN BIDDLE. MUS.: EDWARD SHEARMUR. SFX.: MICHAEL KOVACS. PROD.: RICHARD D. ZANUCK, LILI FINI ZANUCK, GARY BARBER & ROGER BIRNBAUM POUR TOUCHSTONE PICTURES & SPYGLASS ENTERTAINMENT. INT.: MATTHEW MCCONAUGHEY, CHRISTIAN BALE, IZABELLA SCORUPCO, GERARD BUTLER, SCOTT JAMES MINTER… DIST.: UIP. DUR.: 1H42. SORTIE LE 21 AOÛT 2002.

CUBBYHOUSE
PFFFF...

La production fantastique étant devenue le monopole des studios, il est devenu rare de se bouffer du bon gros Z dans nos salles obscures, exception faite bien évidemment d'un **Bloody Mallory** qui n'apporte que honte sur ceux qui l'ont commis... Quand déboule **Cubbyhouse**, petite production australienne qui ne sent pas très bon sous les bras, on se réjouit forcément de pouvoir enfin se payer notre dose de ringardise rigolarde en intraveineuse... Comme c'était trop beau pour être vrai, on s'est réjoui bien trop vite...

Suite à un divorce douloureux, Lynn Graham (Belinda McClory) décide de revenir s'installer en Australie, sa terre natale, et emmène ses enfants avec elle. En rachetant une vieille bicoque un peu pourrie et invendable, elle ne se doute pas qu'elle va vivre pire qu'une batterie d'avocats chargés de régler les détails de sa séparation conjugale. En effet, et c'est terrible n'en doutez pas, la baraque, par l'entremise de la petite cabane au fond du jardin, est une porte ouverte sur l'Enfer et très vite, les enfants de Lynn se retrouvent sous l'emprise de Lucifer ou je ne sais quel autre méta-empaffé qui se la raconte mais qui ramasse toujours lors du climax... Heureusement, le grand frère Danny (Joshua Leonard) veille au grain tout en gardant une main sur les nénés de la voisine...

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ça ne commence pas bien en singeant **Evil Dead** chez les ploucs, à grand renfort de travellings au ras des herbes mortes et de lianes folles animées par un clone foireux de Ray Harryhausen. Et franchement, la suite ne met pas en condition : entre les roucoulades pouilleuses du couple d'ados rebelles et les airs machiavéliques des deux mouflards qu'on calmerait vite d'une bonne torgnole, le spectateur apathique se tape une bonne quantité de scènes «à chier dans son froc» comme celle de la photocopieuse qui pète un câble (on connaît ça à Mad : même pas peur !) ou encore de la bouche d'égout roteuse d'humains... Quant à Belzébuth ou je sais plus comment il s'appelle celui-là, comme prévu : il retourne aux paquerettes fissa et sans préavis. Du moins, jusqu'à la prochaine production rouge-tête du même acabit qui daigne pointer le bout de son museau par ici...

Stéphane MOISSAKIS

P.S. : Au cas où vous vous le demanderiez, notre ami à tête-de-cul-de-vieille sur la photo ci-dessus n'apparaît bien évidemment pas dans le film.

AUSTRALIE. 2001. RÉAL.: MURRAY FAHEY. SCÉN.: MURRAY FAHEY & IAN COUGHLAN. DIR. PHOT.: PHILIP M. CROSS. MUS.: PETER DASENT. PROD.: CHRIS BROWN & DAVID HANNAY POUR SHOWTIME AUSTRALIA/PACIFIC FILM. INT.: JOSHUA LEONARD, BELINDA MCCLORY, LAUREN HEWETT, JEROME EHLERS, CRAIG MCLACHLAN... DIST.: DEAL. DUR.: 1H29. SORTIE LE 14 AOÛT 2002.

LA SIRÈNE ROUGE
MAUVAIS DÉLIRE

Première œuvre littéraire de l'estimé Maurice G. Dantec, l'adaptation cinématographique de *La Sirène rouge* avait tout du projet alléchant. Seule ombre au tableau, le réalisateur Olivier Megaton, fils de pub émérite et coupable d'un **Exit** dont on se serait bien passé.

La petite Alice (Alexandra Negrao) se rend au Quai des Orfèvres, annonce la disparition tragique de sa gouvernante à l'inspecteur Anita (Asia Argento) et lui remet un DVD pirate qui relate sa lente et douloureuse agonie. La fillette dénonce le responsable qui n'est autre que sa mère, Eva Christensen (Frances Barber), une femme énigmatique et étrange aux relations particulières. Troublée par la véracité des images, la femme flic se saisit de l'affaire et se heurte à un mur hiérarchique. La mère, alertée, décide de récupérer sa progéniture en lui collant aux trousses ses hommes de main, qui, lors d'une course-poursuite échouent dans leur tâche. C'en est fini de cet intermède pédiatre que le chemin de la petite Alice croise celui du mystérieux Hugo (Jean-Marc Barr étonnant), un tueur à la solde d'une organisation maffiale, qui, dès lors, devient son protecteur tout en tentant d'effacer une lourde dette existentielle. Commence alors une traque sans merci qui mènera notre couple jusqu'au Portugal, recherché par la police et par une armée de mercenaires à la solde de la mère... Contrairement au roman, le film n'est pas un «road-trip» mouvementé et extrême servi par une galerie de personnages hauts en couleurs. Megaton a transformé ce qui aurait dû être une course noire et tourmentée en un feu d'artifice bariolé et puéril, se rattachant plus de l'univers de Disney et de Luc Besson que de celui des romans Victor Hugo, Howard Hawks, Malot et James Ellroy, les principales influences de l'œuvre de Dantec.

Accumulant les clichés, les scènes d'expositions trop lourdes et les personnages inutiles, le film perd son rythme et sa profondeur au profit d'artifices cinématographiques tapageurs qui gâche la vision du spectateur et le plonge dans un ennui pesant. La direction d'acteur n'étant finalement pas le point fort du réalisateur, le spectateur courageux pourra assister à un festival d'acteurs joyeusement cabotins. Avec en tête Frances Barber en émule de la Cruella des **101 dalmatiens**, Asia Argento qui, pour endosser la défroque d'une flic, fronce les sourcils et tire la bouche tout le long du film, et surtout un Edouard Montoute insupportable qui ne cesse de jouer les latin lovers en chemises hawaïennes... Reste au final quelques bonnes «gueules» du cinéma français, comme les excellents François Levantal (**Dobermann**) et Carlo Brandt (**Deja mort**), qui, lors de leurs apparitions, peuvent tenir le cinéphile averti en éveil et susciter son intérêt le temps de quelques scènes. **La Sirène rouge** ne peut que rejoindre **Sans mobile apparent** de Philippe Labro, **Cop** de James B. Harris et **Les Prisonniers du ciel** de Phil Joanou au rang des adaptations ambitieuses de romans noirs, qui de bombes sont passées au titre de pétards mouillés. Reste à prier pour que *Les Racines du mal* ne subisse pas le même traitement.

Frank REDOUTEY

FRANCE. 2002. RÉAL.: OLIVIER MEGATON. SCÉN.: NORMAN SPINRAD, ROBERT CONRATH, ALAIN BERLINER ET OLIVIER MEGATON D'APRÈS LE ROMAN DE MAURICE G. DANTEC. DIR. PHOT.: DENIS ROUDEN. MUS.: NICOLAS BIKIALO. PROD.: SIMON ARNAL, SZTOVAK ET CAROLE SCOTTA. AVEC MONTOUTE, TCHOKY, JEAN-MARC BARR, ASIA ARGENTO, FRANCES BARBER, ALEXANDRA NEGRAO, VERNON [illegible]. [illegible]. SORTIE LE 21 AOÛT 2002.

LES NEUF REINES
LES MOYENS SANS LA FIN

2002 étant l'année du cinéma latino, voici que déboule sur nos écrans **Les Neuf reines**, LE polar argentin de l'année, couronné du Grand prix du Festival de Cognac et d'une multitude d'autres récompenses à travers le monde.

Deux escrocs à la petite semaine tombent sur un très gros coup : ils ont 24 heures pour revendre un lot de neuf timbres à un collectionneur richissime de passage à Buenos Aires. De chassés-croisés en coups du sort, les deux compères vont passer une sale journée.

Pour un premier film, il est évident que Fabián Bielinski n'a pas choisi la facilité : raconter une course contre la montre truffée de faux-semblants, camper une multitude de personnages secondaires s'agitant autour des deux héros, et tracer au passage un portrait assez peu flatteur de la capitale argentine contemporaine, tout cela fait beaucoup pour un seul homme.

Pourtant, le bougre s'en sort bien. Jamais ennuyeux, **Les Neufs reines** file à un bon train, et l'on se prend peu à peu d'affection pour ces deux pieds nickelés malheureux. Les acteurs sont tous excellents (avec une mention particulière pour la sublissime Leticia Bredice en salope au grand cœur), la mise en scène fébrile et soignée de Bielinski emballe le tout avec panache, bref, on est effectivement en présence d'un sacré bon petit polar. Hélas, cent fois hélas, l'épilogue «à la **Usual Suspects**» (avec retournement de situation total), aussi inattendu que préfabriqué, achève le film sur une note dissonante, transformant du même coup **Les Neuf reines** en spectacle quelque peu vain et tendancieusement manipulateur. Dur pour un film sur la confiance et l'implication.

Arnaud BORDAS

NUEVE REINAS. ARGENTINE. 2001. RÉAL. ET SCÉN.: FABIÁN BIELINSKI. DIR. PHOT.: MARCELO CAMORINO. MUS.: CÉSAR LERNER. PROD.: CECILIA ET PABLO BOSSI POUR PATAGONIK FILM GROUP, NAYA FILMS ET KODAK ARGENTINA. INT.: GASTÓN PAULS, RICARDO DARÍN, LETICIA «MADAME BORDAS» BREDICE, TOMAS FONZI, GRACIELA TENEMBAUN... DUR.: 1H55. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 4 SEPTEMBRE 2002.

PLUTO NASH
LA FARCE CACHÉE DE LA LUNE

Le destin de [illegible] semble de son côté vouloir donner le feu vert à certains projets sur la simple garantie d'une star au génie parfois parfait aux box-offices. Il va [illegible] que sans la présence d'Eddie Murphy en tête de casting, **Pluto Nash** n'aurait jamais vu le jour, ou moins pas sous la bannière d'un tel [illegible] blockbuster de 90 millions de dollars. D'ailleurs, on imagine bien la panique des [illegible] quand ils ont découvert le concept mis en place par Ron Underwood (**Tremors** [illegible]) et son scénariste Neil Cuthbert (**Le Retour de la Creature du Marais** quand même !). Jugez par vous-même.

En l'an 2080 et des [illegible], l'ex-contrebandier Pluto Nash (Eddie Murphy) exploite un night-club huppé situé sur la face [illegible] de la Lune et fait prospérer l'endroit jusqu'au jour où il reçoit une proposition de rachat venant d'un grand pont de la Mafia locale. Etant donné qu'il refuse, il se fait virer en beauté en même temps que [illegible] de ses gardes. Son objectif : obtenir réparation, mais à l'extérieur du local, il sera [illegible] rencontre celle qui va lui [illegible] à prendre des risques [illegible].

Effectivement, il s'agit d'une [illegible] des rares films de gangsters, voire sur le mode de la science-fiction, jouant sur un mode [illegible] à un humour [illegible] l'hommage et la parodie des archétypes du genre. **Pluto Nash** est donc ce que l'on peut appeler un blockbuster «modeste», c'est-à-dire sans [illegible] que l'on peut généralement y trouver [illegible] de manière [illegible] comme un [illegible] la présence d'un [illegible] (bien [illegible] qui [illegible] faire un peu [illegible] pour son talent [illegible]. Bien entendu, les résultats [illegible] sont [illegible] et [illegible] (le [illegible] sorti [illegible] en [illegible] 2001) en [illegible] par un remontage [illegible] dont la trace est malheureusement visible.

Cela n'empêche pas [illegible] de prendre plaisir à la vision d'un Eddie Murphy [illegible] d'un [illegible] à [illegible] et de quelques [illegible] pour [illegible] ses [illegible] sur la face cachée de la Lune. Par [illegible], ce sera [illegible] avant [illegible] Scary [illegible] ne s'étonnera pas de voir figurer **Pluto Nash** aux nominations des prochains Razzies Awards, récompensant les plus [illegible] films de l'année. Si ça [illegible] le sait, ce sera bien la preuve que cette [illegible] comédie [illegible] est [illegible] à [illegible] mais dans le mauvais [illegible].

Stéphane MOISSARD

THE ADVENTURES OF PLUTO NASH. USA. 2001. RÉAL. : RON UNDERWOOD. SCÉN. : NEIL CUTHBERT. DIR. PHOT. : DONTA WILSON. PROD. : JOHN POWELL. PROD. : MARTA KAUFFMAN, MICHAEL SCHIFF. BATGIRL & LOUIS À STARLETTE POUR [illegible] PARTIES : RUSH ENTERTAINMENT/MPV ENTERTAINMENT/VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS. INT. : EDDIE MURPHY, RANDY QUAID, JAY [illegible], JON [illegible], CHRIS [illegible], DIST. : WARNER BROS. DUR. : [illegible]. SORTIE LE 29 AOÛT 2002.

LA PRINCESSE DU DÉSERT
ÉPIQUE ET COLÉGRAME

La Princesse du désert avait été annoncé, de même que chaque nouveau blockbuster coréen, comme un film d'action révolutionnaire.

On ne peut certes pas douter du coût élevé du film, ni de la qualité du casting (Ahn Sun-Gi, l'un des plus grands acteurs coréens, Jung Woo-Sung et pour la vente internationale Zhang Ziyi, l'héroïne de **Tigre et Dragon**), ni du talent de l'équipe, dans laquelle on retrouve le compositeur du long métrage d'animation **Evangelion**, le directeur artistique de l'ambitieux **L'Empereur et l'assassin**, ainsi que plusieurs personnes liées à la création artistique de **Tigre et Dragon**. Le réalisateur lui-même, Kim Sung-Soo avait accouché en 97 d'un excellent film de jeunes, **Beat**, qui avait marqué l'industrie locale. Tous les éléments nécessaires à une grande épopée d'aventure étaient donc présents…

Au 14ème siècle, des émissaires coréens envoyés en Chine sont jugés comme espions par la cour Ming et envoyés en exil dans le désert. Ils espèrent tous retourner au pays, mais lorsque le destin met sur leur chemin une jeune princesse Ming (Zhang Ziyi), la troupe se trouve bientôt opposée à des guerriers Yuan qui ont la ferme intention de remettre la main sur la jeune femme.

La Princesse du désert est la preuve que l'assemblage de talents n'est pas forcément suffisant pour accoucher d'un film remarquable. Les scènes de combats se ressemblent toutes, au point que l'on a l'impression que le monteur a fait usage de la technique du «copier-coller», le scénario tourne en rond au bout d'une heure (le film fait ici un peu plus de deux heures, contre trois dans sa version originale) et la fin, qui s'étire à n'en plus finir, est un remake indigeste d'**Alamo**. Kim Sung-Soo a voulu trop en faire et s'est retrouvé prisonnier de ses ambitions.

Mais que cela ne vous dégoûte pas pour autant du cinéma coréen qui a bien mieux à offrir !

Julien SÉVÉON

WU SHI. CHINE/CORÉE DU SUD. 2001. RÉAL. ET SCÉN. : KIM SUNG-SU. DIR. PHOT. : KIM HYUNG-KOO. MUS. : SHIRO SAGISU. PROD. : CHO MIN-HWAN ET ZHANG XIA POUR SIDUS UNO FILMS. INT. : JUNG WOO-SUNG, JOO JIN-MO, AHN SUNG-GI, ZHANG ZIYI, PARK JUNG-HAK… DIST. : SND. DUR. : 2H08. SORTIE LE 28 AOÛT 2002.

PLUS JAMAIS

MAIS QUE FAIT LA POLICE ?

Après un début de carrière prometteur (**U-turn**, **Hors d'atteinte**, et le film préféré de Moïssakis, **Anaconda** !), Jennifer Lopez a eu l'idée grotesque de devenir chanteuse de pop. Star pour minettes prépubères et adepte des synthés Bontempi, elle trouvait en **The Cell** un véhicule dont l'univers, aussi minable qu'un trip sous acide, participait de l'image technoïde qu'elle voulait se donner. Mais depuis, la belle a changé de copain, de musique et de nom. Surmédiatisée suite aux déboires de son «G-love» Puff Daddy, surestimée grâce au succès improbable des remix de son pote Ja Rule, la désormais «authentique» J-Lo, qui essaie de se la jouer «keepin'it real» en devenant la mascotte (donc la biatch) des rappeurs de la côte Est, est en quête de projets aussi réacs que bien-pensants. C'est le syndrome animant une certaine frange du Gangster Rap, où la misogynie, le déhanchement suggestif et l'ultra violence des propos se parent d'une bondieuserie puante, histoire de se donner bonne conscience. Du coup, ce truc appelé **Plus jamais** (qui est tout sauf du cinoche), apparaît comme le parfait véhicule promo pour une J-Lo tiraillée entre la nécessaire «hardcore attitude» de ses potes rappeurs et sa légitimation morale. En témoigne le scénar bidon, digne d'un téléfilm lacrymal de M6.

Slim est une serveuse qui rencontre l'homme parfait (Bill Campbell, star de l'excellente série ***Once and Again***). Mariage, enfant, maison (manque le chien) jusqu'au jour où elle réalise que son mari est un psychopathe déjanté, qui la trompe et la bat. Après moults péripéties judiciaires, elle va comprendre que, pour sauver sa fille, seule de bons coups de tatanes (5 minutes chrono d'entraînement !) pourront résoudre le problème.

Ersatz du déjà nul **Les Nuits avec mon ennemi** (sans même la *Symphonie fantastique* de Berlioz), cadré pour la petite lucarne et aussi captivant qu'une émission de Mireille Dumas, **Plus jamais** se conclue en outre par cette assertion délicieuse : *«nous avons un droit animal divin à nous défendre»* (sic). Dire que ce sont le réal de **Cœur de tonnerre** et le scénariste de **Comme un chien enragé** qui sont responsables de ce nanar pour grands-mères…

Yannick DAHAN

ENOUGH. USA. 2002. RÉAL.: MICHAEL APTED. SCÉN.: NICHOLAS KAZAN. MUS.: DAVID ARNOLD. DIR. PHOTO.: ROGER STOFFERS. PROD.: ROB COWAN, JEANNEY KIM, BENNET WALSH, IRWIN WINKLER POUR WINKLER FILMS. INT.: JENNIFER LOPEZ, BILL CAMPBELL, NOAH WYLE, JULIETTE LEWIS, DAN FUTTERMAN... DUR.: 1H54. DIST.: COLUMBIA TRISTAR. SORTIE LE 18 SEPTEMBRE 2002.

LES SENTIERS DE LA PERDITION

VOIE À DOUBLE SENS

Marié à une épouse aimante, père de deux garçons, Michael Sullivan a tout pour être heureux. Si ce n'est son métier : il est tueur à gages pour le compte de John Rooney, son père adoptif et par ailleurs chef de l'une des «familles» les plus importantes du coin. Connor, le fils légitime de Rooney, jaloux de l'amour que porte son père à Michael, organise un piège destiné à faire disparaître la famille Sullivan. Mais Michael et son fils aîné en réchappent. Partagés entre la quête de rédemption et le désir de vengeance, ils fuient à travers le pays.

Le résumé que vous venez de lire n'est qu'un bref aperçu de l'histoire racontée par **Les Chemins de la perdition**. Un scénario que l'on doit au jeune et talentueux David Self (**Treize jours** et le futur **Gates of Fire** de Michael Mann), adapté d'un comic book déjà très riche. Une histoire shakespearienne en diable, où les générations d'une même famille s'entredéchirent, où un père tente de sauver l'âme de son fils et où les conflits se règlent l'arme à la main. Parcouru de scènes particulièrement graphiques, de séquences émouvantes, de thèmes complexes (la transmission, la rédemption, la perte des illusions...), porté par un casting inspiré, **Les Chemins de la perdition** avait tout pour déboucher sur une tragédie bouleversante, adoptant au choix le ton de la retenue ou de la démesure. Là où le bât blesse, c'est justement dans la position douloureuse (dite du cul entre deux chaises) qu'a choisi d'adopter Sam Mendes : à justement trop hésiter entre démesure et retenue, il finit par ne pas développer tout le potentiel de l'intrigue. Une fois ce manque de dynamisme narratif constaté, il reste un beau film certes, mais qui fait regretter que l'on ait pas confié un tel matériau de base à un authentique conteur (un Sam Raimi par exemple). En tout cas, c'est déjà une bonne chose de voir Mendes laisser de côté la morgue condescendante de son premier film (le surfait **American Beauty**). S'il continue comme ça, et s'il laisse tomber une bonne fois pour toutes ses scrupules chichiteux, il finira peut être par réaliser un grand film.

Arnaud BORDAS

ROAD TO PERDITION. USA. 2002. RÉAL.: SAM MENDES. SCÉN.: DAVID SELF, D'APRÈS LE COMIC-BOOK DE MAX ALLAN COLLINS ET RICHARD PIERS RAYNER. DIR. PHOT.: CONRAD L. HALL. MUS.: THOMAS NEWMAN. PROD.: RICHARD D. ZANUCK, DEAN ZANUCK ET SAM MENDES POUR 20TH CENTURY FOX, DREAMWORKS SKG ET ZANUCK COMPANY. INT.: TOM HANKS, PAUL NEWMAN, JUDE LAW, JENNIFER JASON LEIGH, STANLEY TUCCI... DUR.: 2H08. DIST.: UFD. SORTIE LE 11 SEPTEMBRE 2002.

K-19 : LE PIÈGE DES PROFONDEURS

LA CLASSE, CAMARADE !

Disons-le tout net, après **Strange Days** et **Le Poids de l'eau** (sorti le mois dernier), on ne s'attendait pas, avec **K-19**, à voir Kathryn Bigelow revenir sur le devant de la scène de manière aussi éclatante. Élégance, rythme, fluidité, intransigeance, cohérence sont les qualités de ce nouvel opus, un thriller sous-marin appelé sans aucun doute à marquer durablement le genre.

1961. Le commandement du K-19, sous-marin nucléaire et fierté de la flotte soviétique, est confié au Capitaine Alexei Vostrikov, après que le Capitaine Mikhail Polenin se soit vu relégué au poste de second pour cause d'attachement trop marqué à son équipage. Le bâtiment prend la mer tandis que Vostrikov éprouve le courage et les réflexes de ses hommes en multipliant les manœuvres les plus dangereuses. Bientôt, tandis que le K-19 reçoit l'ordre de faire route vers les côtes américaines, un incident survient dans l'un des réacteurs nucléaires…

Le film de sous-marin est un genre assez codifié pour permettre toute sorte de variante à l'intérieur même des figures qu'il impose. Parmi les exemples les plus récents, **À la poursuite d'Octobre Rouge** empruntait la voix du thriller diplomatique et **U-571** celle du pur film d'aventures. **K-19**, lui, marche sur les brisées de l'**USS Alabama** de Tony Scott : celles de la tragédie politique et humaine en huis clos, où les enjeux se cristallisent dans la tension psychologique et les rapports de force entre personnages (la différence entre les deux films tenant dans la marge qui sépare l'efficacité de la virtuosité).

K-19 détonne d'abord par le traitement sans concessions que lui imprime sa réalisatrice. Les observateurs ne vont sans doute pas se priver de disserter sur le film, en en faisant le porte-étendard d'une certaine vision féminine du film d'action viril, par le seul fait que son metteur en scène est une femme. Si le sous-titre original (**The Widowmaker**, littéralement «le faiseur de veuves», traduit chez nous par un involontairement graveleux **Piège des profondeurs**) semblait entériner cette idée, la belle Kathryn se soucie en fait comme d'une guigne des enjeux extérieurs à l'aventure qu'elle raconte. Contrairement au sirupeux et récent **Nous étions soldats**, aucun retour à terre larmoyant vers les épouses angoissées (cette figure imposée sera expédiée dès le début du film et qui plus est, lors d'une scène qui s'avèrera avoir son importance dramatique par la suite). Entre le départ du K-19 et sa prise de contact avec les forces américaines, pas une scène nous montrant les apparatchiks moscovites en train de stresser sur le sort de leur submersible. Bigelow reste à bord, avec ses hommes, et ne les quitte pas d'une semelle. À tel point que plus le film avance et plus le spectateur se retrouve impliqué.

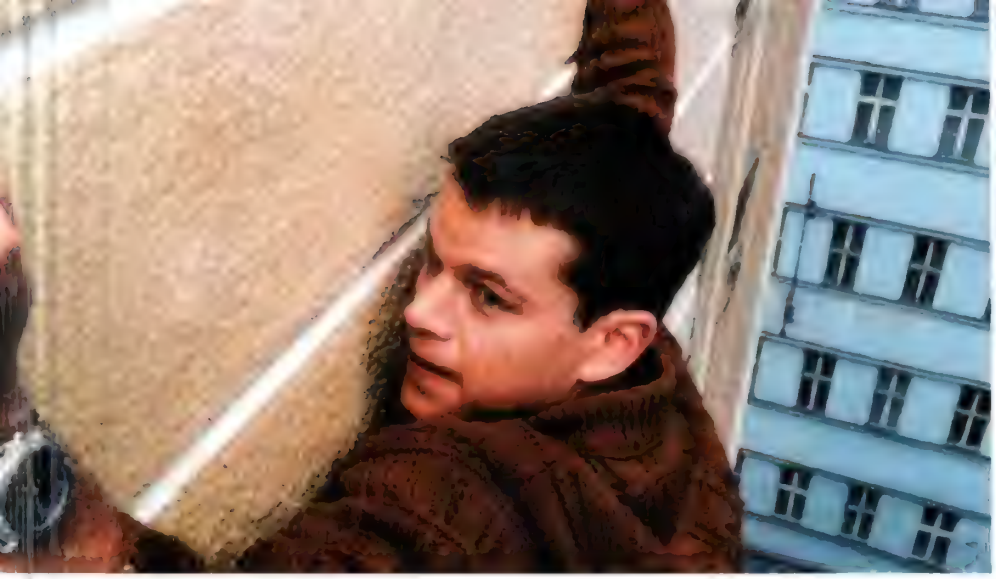
Car c'est bien d'implication qu'il s'agit. Bigelow réussit le tour de force de tout nous faire accepter : des stars américaines jouant des officiers soviétiques, un patriotisme slave très marqué pour un blockbuster hollywoodien, les multiples rebondissements de l'intrigue… Tout cela passe comme une lettre à la poste, par le biais d'une caméra intelligente, dont les mouvements amples et gracieux balaient la carlingue du K-19 (non, huis clos ne rime pas forcément avec statisme formel), soulignant le lien intime existant entre le navire et son équipage. Ainsi, au moment où deux marins sont allongés dans leur couchette et discutent de leur mort éventuelle, la caméra passe à travers les parois du K-19 et ressort à l'extérieur pour filmer les inquiétants martèlements de la pression sous-marine sur la coque du navire. Ce fatalisme, constamment suggéré de manière émouvante par la mise en scène, culminera un peu plus tard dans cette magnifique scène où la caméra parcourt les coursives, au son de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, filmant le coucher des soldats pour aboutir tranquillement à l'intérieur du réacteur où l'incident technique survient sans prévenir. Ou comment basculer du quotidien à la tragédie en une séquence.

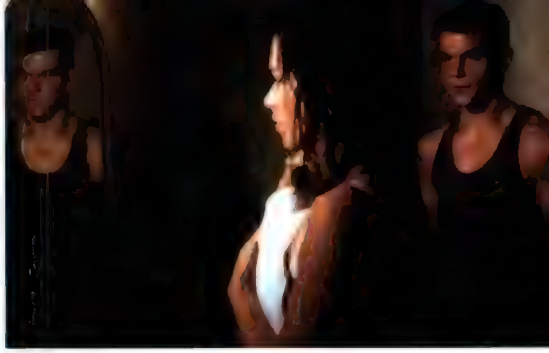
Bigelow accumule ainsi les morceaux de bravoure filmiques pendant 2h20 : une scène de descente en profondeur bien stressante, suivie immédiatement d'une remontée littéralement fracassante, une autre, totalement hallucinante, où les marins se sacrifient les uns après les autres pour aller réparer la fuite du réacteur dans des conditions désespérées, la mutinerie de certains officiers contre le Capitaine, faisant ouvertement basculer le film dans la tragédie cornélienne… On saluera à ce propos la subtilité et la maturité du scénario de Christopher Kyle (**Le Poids de l'eau** et le projet d'Oliver Stone sur Alexandre le Grand), jeune auteur de théâtre au talent prometteur.

Voilà, vous êtes prévenus : si vous voulez vous prendre une bonne claque dans la gueule, entre **Windtalkers** et **Minority Report**, allez voir **K-19** ! Un vrai grand film, noble, douloureux et remuant, doublé d'une résurrection flamboyante pour sa réalisatrice, qui ne doit désormais plus rien à son Pygmalion de James Cameron. Un authentique coup de maître.

Arnaud BORDAS

K-19 : THE WIDOWMAKER. USA. 2001. RÉAL.: KATHRYN BIGELOW. SCÉN.: CHRISTOPHER KYLE, D'APRÈS UN SUJET DE LOUIS NOWRA. DIR. PHOT.: JEFF CRONENWETH. MUS.: KLAUS BADELT. PROD.: KATHRYN BIGELOW, JONI SIGHVATSSON, CHRISTINE WHITAKER ET EDWARD S. FELDMAN POUR NATIONAL GEOGRAPHIC, PALOMAR PICTURES, FIRST LIGHT ET IMF PRODUCTION. INT.: HARRISON FORD, LIAM NEESON, PETER SARSGAARD, CHRISTIAN CAMARGO, JOSS ACKLAND… DUR.: 2H18. DIST.: UIP. SORTIE LE 18 SEPTEMBRE 2002.





LA MÉMOIRE DANS LA PEAU

CONTRÔLE D'IDENTITÉ

Depuis la date de sa parution (1980), le best seller de Robert Ludlum, *La Mémoire dans la peau*, a produit beaucoup d'émules et d'émotions. On ne compte plus les sosies de Jason Bourne dans la littérature populaire (du comics au roman de gare, voir la bédé *XIII* en France). La raison de cet engouement tient dans l'extraordinaire pitch du livre. Jugez plutôt…

Un séduisant jeune homme (Matt Damon) est découvert inanimé au large des côtes françaises. À son réveil, il ne possède plus aucun souvenir relatif à son passé. Partant, littéralement, à la recherche de lui-même, il découvre que ses seuls biens sont : un pistolet et plusieurs chargeurs, accompagnés par autant de passeports. Confus, Jason Bourne (si tel est son vrai nom) s'aperçoit qu'il est épié, qu'il sait parfaitement se servir d'un revolver et qu'il parle couramment toutes les langues correspondant à ses différentes identités. Commence une course-poursuite au terme de laquelle le héros devra trouver qui il est, sous peine de mort !

On imagine aisément le potentiel, aussi bien en matière d'action et de suspense que de symbolisme psychanalytique et d'introspection, d'un tel sujet. Dans ces conditions, pourquoi à part Roger Young et Richard Chamberlain (***Les Oiseaux se cachent pour mourir***) pour la télévision, personne n'avait tenté d'adapter sur l'écran le roman de Ludlum ? Le film de Doug Liman (**Swingers**, **Go**) apporte une réponse à cette angoissante question : l'alchimie nécessaire à l'explosion dans toute leur splendeur des qualités d'un tel script est trop compliquée à réaliser !

En effet, l'intérêt d'un tel scénario repose sur l'équilibre entre le charisme du protagoniste et sa part d'ombre, l'intervention d'énormément de personnages secondaires hauts en couleur mettant paradoxalement en valeur le héros, l'alternance entre la solitude des grands espaces et la claustrophobie des huis clos, la jubilation d'une quête initiatique et la paranoïa propre à l'univers de l'espionnage…

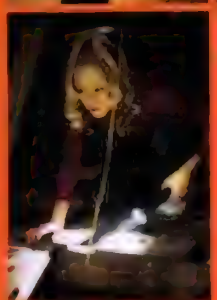
Or, en esquissant une galerie de portraits trop sèchement peints, et en laissant un Oliver Wood (**Volte/Face**) peu inspiré élaborer une photographie en bleu-gris ne rendant ni hommage à Paris, ni à la diversité des autres lieux visités dans ce road-movie schizophrène, Liman ne remplit aucun de ces objectifs. Il parvient même à priver son film de climax en ne le dotant pas de sous-intrigue, ce dernier reposant alors sur un postulat que le public connaît avant d'entrer dans la salle. Même lorsque Bourne adopte un patronyme n'étant peut-être pas le sien, le réalisateur oublie l'enjeu dramatique de la situation. En fait, Liman saisit une seule fois l'essence de son film : lorsqu'il met en scène l'alter ego torturé de Bourne. Reste que, comme une franchise est déjà à l'étude, on peut toujours espérer que **La Mémoire dans la peau** soit un préambule volontairement lénifié (voir *XIII*). Mais, pour l'instant, le métrage est le lieu d'une seule démonstration : une excellente idée, des lumières saturées et un découpage académique ne suffisent pas pour offrir à un film une identité…

Bertrand ROUGIER

THE BOURNE IDENTITY. USA/RÉPUBLIQUE TCHÈQUE. 2002. RÉAL.: DOUG LIMAN. SCÉN.: TONY GILROY ET W. BLAKE HERRON, D'APRÈS LE ROMAN DE ROBERT LUDLUM. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD. MUS.: JOHN POWELL. PROD.: PATRICK CROWLEY, RICHARD N. GLADSTEIN ET DOUG LIMAN POUR HYPNOTIC, THE KENNEDY/MARSHALL COMPANY, STILLKING, UNIVERSAL PICTURES. INT.: MATT DAMON, FRANKA POTENTE, CHRIS COOPER, CLIVE OWEN, BRIAN COX… DUR.: 1H58. DIST.: UIP. SORTIE LE 25 SEPTEMBRE 2002.

WISHCRAFT

VŒUX MORTELS



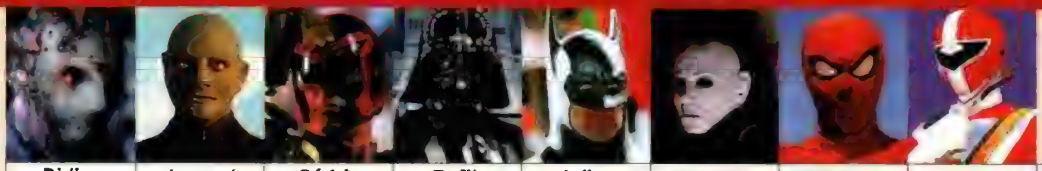
Tandis que les grosses compagnies hollywoodiennes signent l'arrêt de mort, du moins provisoire avec **Mortelle Saint-Valentin** comme ultime émissaire sur le marché de la terreur adolescente, les indépendants persistent à exploiter le filon du slasher que **Scream** et **Souviens-toi l'été dernier** avaient remis au goût du jour. Plutôt habilement dans le cas de **Wishcraft**, thriller d'épouvante qui remplit très rigoureusement le cahier des charges du genre. Des adolescents, un tueur encapuchonné d'une force colossale qui zigouille en priorité les élèves les plus populaires du campus, un shérif qui mène mollement l'enquête. Et, pour pimenter le tout, une sorte de petit talisman aux vertus surnaturelles ; il permettrait d'exaucer trois vœux. Et, effectivement, le grigri amène le héros à tomber la blonde de ses rêves, la «pom pom girl» la plus bandante du secteur qui, jusque-là, ne lui adressait pas le moindre regard. Un coup de foudre aussi inexplicable que la vague de disparitions saignantes allant avec. Néanmoins plus branché **Urban Legend** qu'**Aladdin** ou même **Wishmaster**, le film ne déroge donc pas à la règle. Suspects à foison, fausses pistes, fausses alertes, la demi-douzaine de macchabées réglementaires. Le réalisateur, le mystérieux Danny Graves, connaît visiblement le métier et ses classiques. Sans chercher à se réfugier derrière le fallacieux alibi du second degré ou de la semi-parodie, il ficelle **Wishcraft** exactement comme l'aurait fait un émule de John Carpenter ou de Sean Cunningham au lendemain de **Halloween** et de **Vendredi 13**. Exactement comme si Wes Craven n'avait jamais réalisé **Scream** ! Efficacement pour les uns, mécaniquement pour les autres. Plutôt efficacement dans la mise en scène des meurtres d'ailleurs, assez originaux dans un domaine où il devient difficile d'innover sans sombrer dans le gag involontaire. Le clou de **Wishcraft** : un adolescent enterré jusqu'au cou et auquel une boule de bowling vient écraser la tête. Cruel et drôle. Si tout n'atteint pas les cimes du slasher, **Wishcraft** vaut nettement mieux dans le créneau que les suites calamiteuses de **Urban Legend** et de **Souviens-toi l'été dernier**. Un bon point pour l'élève Graves.

Marc TOULLEC

WISHCRAFT. USA. 2001. RÉAL.: DANNY GRAVES. SCÉN.: LARRY KATZ. DIR. PHOT.: SUKI MEDENCEVIS. MUS.: J. PETER ROBINSON. PROD.: LARRY KATZ & JEANNE MARIE VAN COTT POUR GOLD CIRCLE FILMS. INT.: MICHAEL WESTON, ALEXANDRA HOLDEN, HUNTLEY RITTER, MEAT LOAF, ZELDA RUBINSTEIN… DUR.: 1H38. DIST.: SND. SORTIE LE 25 SEPTEMBRE 2002

AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
ARAC ATTACK	5 De très loin, le film le plus jouissif de l'été.			2 Gremlins sans Joe Dante, ça donne ça !	3 Ça ne laisse pas de trace, mais ça ne mange pas de pain non plus.	4 Un très bon hommage dans l'esprit de Tremors, mais quelque peu répétitif.	1 Un produit foireux qui est au film de monstres ce que L'arme fatale 3 est au polar...	1 Moi, perso, je préfère Shaq Attack.	
CORTO MALTESE		2 Une entreprise courageuse et des ambitions louables pour un résultat décevant.						5 Véritable film de gentleman : respectueux et audacieux. A voir pour le croire...	
DOG SOLDIERS		0 Quand ils veulent, ils nous sortent un bon film de loup-garou...	5 Le Evil Dead du film de loup-garou : fauché, maladroit, mais jouissif.		3 Quoiqu'on fasse, les loups-garous sont les plus chouettes glaouroutes du cinéma	3 Franchement pas génial, mais efficace.	1 Et encore... c'est bien pour le concept...	1 Les films de loup-garou sont trop souvent comme Dog Soldiers : bâclés.	
FAUSTO 5.0		1 Fumeux et gonflant au possible. Une vraie baudruche...			1 Un film d'étudiant en beaux-arts...	2 Pour ceux qui aiment les gros plans sur les visages des acteurs...	3 Selon vos fantasmes...	3 Un film rigolo, mais pas franchement fantastique.	
K-19 : LE PIÈGE DES PROFONDEURS	4 Mise en scene de Bigelow impeccable. Mais l'histoire n'est pas passionnante...	6 La claque inattendue de cette rentrée 2002.	4 Première qualité du film : avoir su capter l'essence même de l'âme russe.	5 Bigelow refait Jeanne d'Arc dans un manifeste soviétique filmé à la Elia Kazan ! Wadafuk ?	5 Formidable, jusqu'à ce qu'un ultime retournement trop didactique et à contresens saborde le film.		5 Une femme avec des couilles et de la classe fait un film couillu et classe !	3 Film de fonctionnaire traitant de l'usine à gaz administrative. Humain mais éculé.	
MINORITY REPORT	5 Film étonnant d'un réalisateur qui asseoit à chacun de ses films.	6 Un Spielberg aussi hargneux qu'étourdissant. Son meilleur film depuis... A.I. !		6 Malgré sa froideur et ses (rares) erreurs, un déchainement de créativité anarchiste.		4 Quel début ! Mais le film n'est plus du tout intéressant au bout d'une heure. Dommage.	6 Un grand décrassage à la Spielberg : carrément furieux en plus d'être novateur...	5 Peut-être le meilleur film de Steven Spielberg.	
MEN IN BLACK II	2 Le même film cinq ans plus tard. L'enthousiasme en moins.	3 De bons moments mais pas la même pêche que le premier MIB.		3 La note du premier était 5. Donc : -2 = 3.	2 Parfois rigolo, toujours bâclé.	3 Presque aussi bon que le premier. On regrette que la méchante ne soit pas à la hauteur.	3 Tout sauf déshonorant mais le premier avait placé la barre assez haute...	2 Une succession de sketchs dépourvue de logique, de black et de sexy attitude.	
LE RÈGNE DU FEU	2 Une grosse arnaque. On nous promet des dizaines de dragons, mais il n'y en a que deux. C'est peu.		5 Le film de dragon a désormais sa référence. Pas trop tôt !	4 Le film s'arrête là où il devrait commencer. S'il y a frustration, c'est que c'est bon, non ?			2 Beaucoup de burnes pour rien...	1 Pour les pervers voulant savoir comment gâcher une superbe idée.	
REQUIEM					3 Très imparfait, certes, mais surtout encourageant.	5 Un hommage vibrant aux polars (italiens) des années 70.	1 De belles intentions à défendre mais le résultat est exécrable.		
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SIMONE	4 Très amusant et très malin mais moins abouti que Gattaca.	4 Une bien belle comédie, acerbe et désenchantée.			2 Une comédie balourde au service d'une allégorie ringarde.		5 Plus complexe, plus drôle et plus émouvant que Truman Show : fallait y arriver !	4 Excellemment écrit et découpé, manque juste un peu d'ambition.	
SPIDERMAN	6 Un film d'une rare et délicieuse innocence, fait avec les yeux d'un gamin ébahi.	6 Tout simplement LE plus grand film de super-héros jamais ré-a-li-sé !	5 Je ne suis pas fan de super-héros, mais quel script ! Et quels acteurs !	5 Pur fun de blockbuster, totale honnêteté de film intimiste.	6 Une adaptation à fleur de peau, à ranger juste à côté du Superman de Donner.	6 Entre Darkman et Intuitions, Sam Raimi nous offre 2 heures de bonheur.	6 L'une des plus belles histoires contée par l'un des meilleurs. Équation simple...	6 Raimi jongle avec les stéréotypes et les transforme en oeuvre d'art. Zéro faute.	
WINDTALKERS		5 La guerre filmée par un poète de l'image. Violent et contemplatif.		5 Premier film "de soldats" depuis les années 60, et un virage pour John Woo.	4 John Woo intègre souvent brillamment ses figures de style dans un bon film de guerre à l'ancienne.	3 John Woo fait du John Woo. C'est bon, on connaît la chanson...	5 Un film de guerre à l'ancienne pour un John Woo nouveau...	4 Emouvant, beau, maîtrisé. Seul défaut : arrive après La Ligne Rouge et Le Soldat Ryan.	

« Si tu ne t'abonnes pas à Mad Movies dans l'heure, tu pourras aller coucher ailleurs ! »

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque ❑ par carte banquaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ _____ _____
Date d'expiration : _____
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

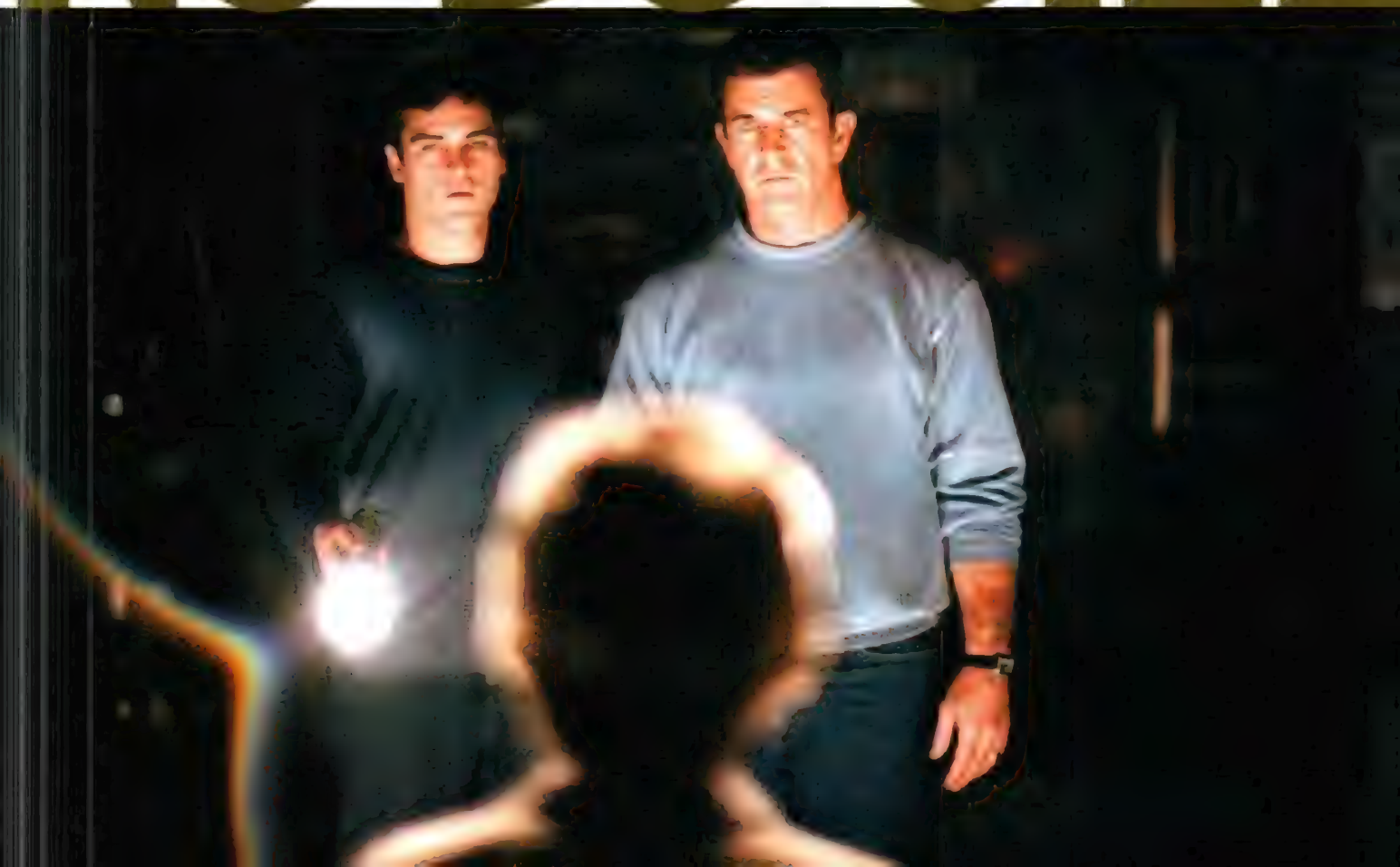
PREVIEW ● SORTIE LE 16 OCTOBRE

SIGNES
DE M. NIGHT SHYAMALAN

LES MOISSO

NS DU CIEL

SUR LES ÉCRANS AMÉRICAINS DEPUIS LE 2 AOÛT ET EN FRANCE LE 16 OCTOBRE, **SIGNES** MARQUE LA TROISIÈME IRRUPTION DE M. NIGHT SHYAMALAN DANS LE DOMAINE DU FANTASTIQUE. APRÈS L'AU-DELÀ ET LE SUPER-HÉROÏSME, IL ABORDE L'UN DES PHÉNOMÈNES LES PLUS MYSTÉRIEUX LIÉS AUX VISITES EXTRATERRESTRES SUR TERRE : LES «CROP CIRCLES», D'IMPÉNÉTRABLES SIGNAUX GÉOMÉTRIQUES. ET CE SUR LE MODE POSÉ DE SES DEUX PRÉCÉDENTS FILMS, **SIXIÈME SENS** ET **INCASSABLE.**



Acteur principal de Signes, Mel Gibson interprête Graham Hess, un ancien pasteur devenu fermier qui a perdu la foi suite à la mort accidentelle de sa femme.

Des «crop circles», de vastes figures géométriques en général seulement visibles du ciel, apparaissent comme par enchantement dans le champ de Graham Hess.

Depuis l'irruption des «crop circles» dans son champ, Graham Hess et son frère Merrill (Joaquin Phoenix) sont témoins d'évènements étranges prenant place dans la maison familiale.

Quand il arrive sur le marché du cinéma fantastique, M(anoj) Night Shyamalan n'est personne. Aucune référence dans le genre sur son curriculum vitae. Passablement suspect surtout qu'il y débarque fort de la présence d'une star, Bruce Willis, et d'une campagne publicitaire intensive, style blockbuster sonnant creux. D'autant plus grande est la surprise **Sixième sens**, une ghost story vu du côté des fantômes. Qui était M. Night Shyamalan avant ? Le réalisateur pratiquement inconnu de deux films. D'abord **Praying with Anger** (1992), retour aux sources d'un jeune indien dont il s'octroie le rôle. Puis **Wide Awake** (1998), quête de Dieu par un gamin de dix ans, suite au décès de sa grand mère. Deux films qui bénéficient, faute d'une large audience, d'un succès d'estime et, par conséquent, de la reconnaissance du talent de leur auteur, réalisateur depuis le jour où, à 8 ans, ses parents lui offrent une caméra Super 8. Quant au public, il est aussi rare qu'il sera nombreux à **Sixième sens**, puis à **Incassable**. **Incassable** où Shyamalan persiste et signe dans la sobriété, le refus du grand spectacle, la découverte très progressive, très lente de la clé du récit. L'homme aime à prendre son temps.

DUPERIE

Son temps, M. Night Shyamalan ne le prend pas quand il s'agit d'écrire le scénario de **Signes**. En seulement six mois et cinq versions, il le livre, prêt à la mise en images. Ne lui manque plus qu'une vedette. Bruce Willis ? L'artiste a un autre nom en tête : Mel Gibson, dont la scène de la tentative de suicide dans **L'Arme fatale** l'a fortement marqué. Direct, Shyamalan appelle l'ex-Mad Max. Au téléphone, il

Pensant d'abord être victime d'un canular de mauvais goût, Graham Hess tente de découvrir l'origine des «crop circles» qui sillonnent son champ avec l'aide de son fils Morgan (Rory Culkin).

Atmosphère tendue, présence invisible sur le toit de la maison, eau courante au goût inhabituel et le chien, normalement tranquille, qui se montre de plus en plus agressif... Autant d'éléments qui viennent perturber la vie paisible de la famille Hess.

lui tient l'oreille pendant quarante-cinq minutes, lui parlant cinéma, puis abat ses cartes. *« J'ai écrit quelque chose et je pense que vous seriez génial dans le rôle principal. Comme je ne suis pas très patient, j'aimerais que vous le lisiez, que vous donniez une réponse au plus vite. »* Le cinéaste n'y va pas par quatre chemins. Aussitôt dit, aussitôt fait. Depuis Philadelphie, où il vit et travaille, Shyamalan demande à un cousin de Los Angeles d'apporter au comédien le précieux manuscrit et de lui remettre en mains propres. Le lendemain matin, Mel Gibson donne son accord. Une divine surprise pour le studio, Touchstone, antenne de Disney, qui, convaincue de la seule efficacité du sujet traité et de la notoriété de son auteur, se serait contenté d'un inconnu. Ce qui aurait constitué une économie substantielle car, déjà, Shyamalan pompe une part importante du budget. Pas moins de 5 millions de dollars pour le scénario, puis 7,5 millions supplémentaires pour en assurer la mise en images. Une sacrée revanche sur les barons d'Hollywood. Hollywood qui, au lendemain de **Praying with Anger**, lui fit les yeux doux pour mieux le rouler dans la farine. *« En 1994, j'ai vendu le scénario de* **Labor of love** *à la 20th Century qui m'a assuré que je pourrais également le réaliser »* avoue-t-il. *« Mais, rapidement, je me suis rendu à l'évidence : on me l'avait promis pour mieux m'évincer. Je l'aimais tellement cette histoire d'initiation au mariage que j'en ai pleuré la perte de toutes les larmes de mon corps. Finalement,* **Labor of Love** *ne s'est jamais concrétisé. Je lui ai jeté un sort. »* Si les choses sur **Wide Awake** paraissent mieux s'orienter, ce n'est qu'un leurre. Découvrant le premier montage de M. Night Shyamalan, son producteur, Harvey Weinstein de Miramax, en interdit la diffusion en l'état. En dépit du soutien inconditionnel de la comédienne Rosie O'Donnell au jeune cinéaste, **Wide Awake** repart dans la salle de montage pour y être remodelé. Sévère.

REVANCHE

Des expériences **Labor of Love** et **Wide Awake**, Shyamalan tire une conclusion : *« ne plus jamais être une victime »*. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'il s'engage sur un projet, plus commercial celui-là : une histoire de serial killer qu'étoffent les dons extralucides d'un gamin. Une sorte d'ersatz du **Silence des agneaux** saupoudrée d'un nuage des **Yeux de Laura Mars**. Pas très convaincant. Réaction mitigée des producteurs. Conscient des faiblesses du script, Shyamalan gamberge, puis recentre sa copie sur les dons surnaturels du gosse et sa relation avec un psychologue. Tout Hollywood s'arrache désormais **Sixième sens**. Disney emporte le morceau en signant un chèque de trois millions de dollars à son auteur qui attend impatiemment les offres à l'hôtel Four Seasons de Los Angeles. Les prémices d'une irrésistible ascension, qu'écorne à peine une deuxième position au box office pour **Incassable**. Derrière cette peluche miteuse et cabotine de **Grinch**, ce que Shyamalan digère mal.

Sur la lancée fantastique de **Sixième sens** et d'**Incassable**, M. Night Shyamalan donne **Signes**, une **Guerre des mondes** intimiste qu'il soumet à un incubateur très personnalisé. *« Pour sélectionner mes sujets, j'ai établi en moi une sorte de processus informel, une série d'épreuves qui comporte huit niveaux. Avant même de commencer à écrire, je me pose des questions. Il faut que l'histoire ait une signification, qu'elle recèle du suspense, de l'émotion et de l'humanité. Il faut aussi qu'elle puisse parler à chacun, partout sur la Terre. »* C'est de la Terre qu'il s'agit justement dans **Signes**. À plus d'un titre. De la terre que cultive un fermier. De la terre où se grave de singulières figures géométriques d'origine inconnue. De la Terre qu'attaquent des extraterrestres très discrets dont la présence et l'agressivité ne sont envisagées qu'en dernier recours. Une manière très efficace pour le cinéaste d'enraciner son récit dans le plus ordinaire des quotidiens. *« Souvent, dans les films de science-fiction, le postulat de départ impose une réalité décalée. Il faut immédiatement accepter l'impossible. Je ne suis pas partisan de cette méthode. Ce qui m'intéresse, c'est de confronter la réalité des sentiments à des situations fascinantes. Des émotions authentiques naissent ainsi dans des circonstances fantastiques. »* Vrai dans **Sixième sens** et **Incassable**. Encore plus vrai dans **Signes** pour les besoins duquel M. Night Shyamalan se jette dans l'écume de **Independence Day** et de **Mars Attacks !**. Mais l'artiste, jamais sous influence, évite d'orienter son projet vers le blockbuster à effets spéciaux ou vers la parodie.

SCIENCE-FICTION AGRICOLE

Sobrement, modestement, il tape dans la science-fiction à dimension humaine en s'installant au sein d'une famille, les Hess, fermiers en Pennsylvanie. Chez les Hess, il y a les deux gamins (dont Rory Culkin, le plus jeune des six frères et sœurs de Macaulay), le frère (Joaquin Phoenix remplaçant de Mark Ruffalo, opéré d'une oreille) et, surtout, le père, Graham Hess, pasteur jusqu'au jour de la mort accidentelle de sa femme. *« Graham Hess est un homme raisonnable »* explique son interprète, Mel Gibson. *« La tragédie qu'il vient de vivre a remis en cause beaucoup de choses. Il est ébranlé dans sa vie, mais également au-delà, dans sa foi. N'importe quelle personne découvrant des «crop circles» près de chez elle se poserait des questions, mais en l'occurrence, sa situation personnelle l'entraîne plus loin encore. »* Des «crop circles» ? Une invention issue de l'imaginaire fertile de M. Night Shyamalan ? Négatif : un phénomène plus réel que celui des Ovnis. Généralement, ça commence par la

découverte, au petit matin, de figures géométriques imprimées dans une culture quelconque et seulement « lisibles » du ciel. L'œuvre d'un outil agricole ou d'un faucheur noctambule ? Une éventualité peu crédible puisque les plans sont couchés, pliés à leur base suivant des lignes régulières. Peu probable que ce soient des animaux ou le vent. Depuis le début des années 50, époque d'un départ de recensement, plus de 5000 cas ont été répertoriés, hors mystifications et canulars évidemment. C'est justement à une plaisanterie savamment préparée à laquelle pense d'abord Graham Hess dans **Signes**. Pas très longtemps car une présence inconnue, invisible, se signale sur le toit de la maison familiale, tandis que l'atmosphère se fait de plus en plus lourde. Que le chien, si paisible d'habitude, se montre de plus en plus agressif. Que l'eau, d'après les enfants, présente un goût inhabituel. *« Ces phénomènes, qu'ils soient paranormaux ou fantastiques »* enchaîne le réalisateur-scénariste, *« sont toujours là pour révéler l'aspect humain des protagonistes. Les personnages sont confrontés à des situations qui les dépassent et les poussent à vivre plus intensément, à penser au-delà des habitudes, à revoir même leur vision du monde. Tout n'est qu'une métaphore pour porter les individus à leur extrême. ».* Ce que ne manque pas de provoquer le scénario de **Signes**, bien au-delà de la ferme des Hess et sans toutefois la quitter. Adroit et plein de bon sens, Shyamalan entend et voit par l'intermédiaire de la radio et de la télévision. Quand elles fonctionnent. Lorsqu'elles ne fonctionnent plus, l'angoisse gagne encore en intensité. Le trouillomètre à zéro en somme, dans un crescendo de terreur qui oscille entre l'offensive alien de **La Guerre des mondes** et le huis-clos de **La Nuit des morts-vivants**. Bref, une ambiance très spéciale relevant directement de la méthode Shyamalan, méthode que la productrice Kathleen Kennedy a semble-t-il parfaitement cernée. *« Night adore plonger le public dans des ambiances. À travers de longs plans, il crée un climat. Comme l'un de ses modèles, Alfred Hitchcock, il prend le temps de semer des indices, de construire les univers, de faire monter la tension. Les réactions du public n'en sont que plus intenses. Il sait exciter l'imagination du spectateur et la laisser s'emballer. »* Ce qui a magistralement marché dans **Sixième sens** et **Incassable**. Ce qui marche à nouveau dans **Signes**. Formidablement bien même car, pour son premier week-end d'exploitation aux États-Unis, le film ramasse tout de même 60 millions de dollars. Le meilleur démarrage à ce jour pour Mel Gibson et, pour M. Night Shyamalan, l'occasion de souligner que le succès, traduit par des espèces sonnantes et trébuchantes, ne constitue pas sa priorité. *« Je ne me soucie pas du box-office »* dit-il quelques semaines avant que **Signes** n'arrive sur les écrans, *« J'accorde bien plus d'importance à la connexion établie avec le public. Je veux que* **Signes** *soit un phénomène. Un phénomène culturel où les spectateurs entrent en phase avec le cadre de l'histoire, ses protagonistes et les émotions qu'ils éprouvent. Comme ils l'étaient pour* **Les Dents de la mer**, **E.T.**, **L'Exorciste**, *tous ces films qui ont su établir un lien très fort avec le public. ».* Lien que M. Night Shyamalan, après **Sixième sens** et **Incassable**, risque de consolider un peu plus.

Cyrille GIRAUD

Tout comme pour Sixième sens et Incassable, M. Night Shyamalan installe l'intrigue de Signes dans un univers de science-fiction à dimension humaine. Un film fantastique sur fond d'invasion extraterrestre qui s'inscrit dans un quotidien on ne peut plus ordinaire où évoluent des personnages aux émotions réalistes.

LA CRISE DE FOI DE MEL GIBSON

Dans une filmographie riche d'une trentaine de titres, Mel Gibson ne présente qu'un rôle proche du fermier qu'il interprète dans **Signes**. Celui de l'agriculteur férocement attaché à sa terre dans **La Rivière** en 1984. Deux exceptions qui confirment la règle de la carrière du comédien : depuis ses débuts, il n'a pratiquement incarné que des héros, des types qui sortent de l'ordinaire, des figures historiques exceptionnelles à l'instar du William Wallace de **Braveheart**, des binasses au combat. À 47 ans, Mel Gibson ne fait ainsi pas mystère d'une certaine lassitude de *« prostituer ses émotions pour de l'argent »*. Comme pour dire que, désormais, les dollars, ça compte moins qu'avant. Qu'il y a plus important que de se précipiter sur les rushes, la journée de tournage passée, dans le seul but de s'admirer, que de forcer la main au réalisateur pour choisir le plan du meilleur profil. Jouer au scrabble par exemple, son passe-temps favori sur le plateau de **Signes**, entre les prises. Une façon également pour l'acteur de ne pas jouer les stars, de garder les pieds sur la même terre que Graham Hess son rôle. *« C'est un rôle complexe, définitivement humain. Dans* **Signes**, *j'incarne un homme vulnérable qui a plus d'espoirs que de certitudes »*, un pasteur que la mort brutale de sa femme pousse à quitter les ordres.

Quand débute **Signes**, six mois après le drame, Graham Hess porte toujours le deuil. Obligation pour Mel Gibson de se glisser immédiatement dans un rôle qui nécessite retenue, pudeur, concentration et l'humilité d'un inconnu. Qui demande aussi une réelle direction d'acteur. *« Avec autant de douceur que de détermination, Night vous pousse à donner tout ce que vous avez »* poursuit l'ex-Mad Max en passe de le redevenir. *« Ses histoires sont faites pour cela, il vous dirige pour cela. Lorsque quelque chose sonne faux, il le refuse. Il n'hésite pas. J'aime cette façon d'aborder le jeu. Il vous aide à aller jusqu'au bout des choses. Il m'a incité à me montrer minimaliste dans le jeu et aussi intense que possible dans l'attitude. Finalement, pour moi, tourner* **Signes**, *c'était comme retourner au conservatoire ! »*. Un retour à la case départ bénéfique en fait car, au terme de quelques performances très aléatoires dans des projets qui ne le sont pas moins (**Ce que veulent les femmes**, **The Patriot** et **Nous étions soldats**), Mel Gibson sort grandi du film de M. Night Shyamalan, sobre comme il ne l'a jamais été. Destarisé, ramené au rang de simple et bon comédien. De même que Bruce Willis avant lui sur les deux précédents films de l'auteur. À Hollywood, tourner sous la direction de M. Night Shyamalan équivaut désormais pour les grosses vedettes à renouer avec leur légitimité de comédien.

C.G.

PAPY HERSCHELL FAIT DE LA RÉSISTANCE

BLOOD FEAST 2
DE HERSCHELL GORDON LEWIS

HERSCHELL GORDON LEWIS, 76 ANS ET INVENTEUR DU GORE AU CINÉMA. IL LUI AURA FALLU PRÈS DE QUARANTE ANS POUR TOURNER LA SUITE DU FILM QUI L'A RENDU CÉLÈBRE ET INCONTOURNABLE DANS L'HISTOIRE DU FANTASTIQUE À L'ÉCRAN, LE MYTHIQUE ET SADIQUE BLOOD FEAST.

Mine de rien, pour une série Z bricolée dans des conditions proches de l'amateurisme, le premier **Blood Feast** compte ; c'est, officiellement, le tout premier film gore. *«Voilà pourquoi je resterai dans les histoires du cinéma»* rigole son réalisateur, Herschell Gordon Lewis, qui n'en est pourtant pas l'auteur à 100%. Pourquoi ? Simplement parce qu'il en achète le scénario à Allison Louise Downe, officier de probation chargé de surveiller la réinsertion des anciens détenus dans Miami et sa région. Véridique. Acquisition faite du précieux manuscrit, Herschell Gordon Lewis passe en quelques mois du statut de tâcheron du «nudie» (des films nudistes !) à celui, déjà plus enviable, de pionnier de l'horreur. Sexe puis gore, l'homme aura décidément mis toutes les chances de son côté. Autoproclamé cinéaste et objet d'un culte ardent, Herschell Gordon Lewis n'a pas pour autant pris le melon. Au contraire même, il reconnaît que **Blood Feast**, ce n'est précisément pas **Citizen Kane**. Plutôt une initiative audacieuse née de la volonté farouche de choquer, de balancer un grand coup de pied dans la fourmilière du cinéma d'exploitation de l'époque, le début des années 60, dominée par les séries B de Roger Corman et celles d'American International Pictures de Samuel Arkoff et James H. Nicholson. Des fictions plutôt timides question horreur. Rien à voir avec l'électrochoc **Blood Feast** dont le succès et la notoriété reposent essentiellement sur leur propension à faire couler le sang à gros bouillons et à mutiler complaisamment un maximum de victimes sous prétexte de sacrifices humains en hommage à une divinité de l'Egypte antique. *«***Blood Feast** *n'est pas un bon film, mais c'est le premier dans sa catégorie. Voilà pourquoi il a si bien fonctionné.»* Succès si fort en regard de l'investissement, vingt-cinq

mille dollars, que l'on presse rapidement Herschell Gordon Lewis d'en torcher l'opus 2. Juteux pour ce qui est du compte en banque, mais l'intéressé préfère alors travailler à des projets originaux. **2000 maniacs** d'abord, puis **The Wizard of Gore**, **The Gore-Gore Girls** et une cargaison de titres louchant soit vers l'horreur soit vers la bande innocemment érotique.

FAUX DÉPARTS

À la fin des années 70, tandis qu'il semble déjà couler une paisible retraite de prospère opportuniste, Herschell Gordon Lewis refait parler de lui dans le landernau cinématographique. Via le très attendu et l'éternellement retardé **Blood Feast 2**. *«On m'a proposé de réaliser* **Blood Feast 2** *il y a vingt-cinq ans. Deux types sont venus me le proposer. Mon discours a été des plus simples : arrangez-vous, réunissez l'argent nécessaire et je ferai le film. Après quoi, je ne les ai plus jamais revus. J'étais pourtant prêt à tourner...* reconnaît-il aujourd'hui, riant d'une histoire qui fleure bon le détournement de fonds par un supposé producteur peu scrupuleux. Quelques années plus tard, **Blood Feast 2** refait surface. Rien qu'un effet d'annonce, a priori. Certains mensuels américains spécialisés évoquent une suite que Herschell Gordon Lewis co-réaliserait auprès de Fred Olen Ray, alors jeune espoir du Z qui n'allait pas nous décevoir, en s'affirmant parmi les artisans les plus prolifiques et les âpres au gain de sa génération. Le **Blood Feast 2** en question aurait eu également la prétention d'être filmé en relief, procédé à ce moment précis très sollicité, et principalement interprété par Michael Berryman, le dégénéré à crâne conique de **La Colline a des yeux** de Wes Craven. *«Pour être franc, je n'ai jamais été impliqué sur ce projet et je n'ai jamais eu le moindre contact avec Fred Olen Ray et Michael Berryman.»* Et Herschell Gordon Lewis possède une excellente mémoire. A-t-on tenté de détourner un titre mythique dans un but évidemment lucratif et spoliateur ? Plus que probable, l'exploitation et les droits de la majorité de ses films baignant dans un épais brouillard juridique. Les aléas d'une production indépendante aux financements aussi divers que souvent troubles. Dans le cas de Herschell Gordon Lewis, c'est plus tordu encore. Au milieu des années 70, conséquence du classement X de **The Gore-Gore Girls** et d'une série de banqueroutes dans diverses affaires parfois louches (une clinique d'avortement !), les négatifs de ses chefs d'œuvre sont vendus en même temps que les meubles de son bureau, ceci pour payer frais de justice et créanciers. Au bout du rouleau, **Blood Feast** tombe entre les mains du propriétaire de plusieurs salles, Stan Kohlberg qui, au générique de nombreuses copies, substitue son nom à celui d'Herschell Gordon Lewis. Pas simple de produire sereinement une suite dans pareilles circonstances.

D'UN FILM À L'AUTRE

Tout vient à point à qui sait attendre. À l'aube de l'an 2000, soit exactement trente-huit ans après la réalisation du **Blood Feast** originel, Herschell Gordon Lewis rencontre un producteur bien intentionné, Jackie Lee Morgan qui, en compagnie du scénariste W. Roy Ford, lui rend visite à son domicile de Fort Lauderdale, Floride, au moment où ils tournaient le **Bully** de Larry Clark dans le secteur. Les trois hommes s'entendent à merveille. Et vogue **Blood Feast 2** sur un océan déchaîné d'hémoglobine et de tripaille. *«Curieusement, je n'ai rencontré aucune difficulté à me remettre au travail»* souligne le réalisateur rouge. *«Ça faisait près de trente ans que je n'avais pas tourné, mais les choses me sont revenues naturellement. Je dirais même que ce fut très facile dans la mesure où je disposais de moyens que je n'avais pas dans les années 60. À cette époque, je faisais tout moi-même. J'étais à la fois réalisateur, assistant réalisateur, accessoiriste, chef opérateur, caméraman et je composais également la musique. Sur* **Blood Feast 2**, *c'était le grand luxe. À chaque poste, il y avait quelqu'un.»* Presque trop pour le vétéran. *«Je crois que nous aurions pu tourner le film pour un budget nettement inférieur, réduire l'équipe et compresser le calendrier de prises de vues.»* Un discours très inhabituel dans la bouche d'un cinéaste. Les acrobatiques conditions de travail de la série Z, Herschell Gordon Lewis les a dans le sang. À deux doigts de regretter les six jours de tournage bien remplis du premier **Blood Feast** en compagnie d'une équipe réduite à six ou sept fidèles, il raisonne en termes économiques. *«Encore avons-nous été retardé par vingt-quatre heures de pluie.»* Toujours le mot pour rire.

Avec son staff hollywoodien d'une trentaine de techniciens, son agenda marathon étalé sur pratiquement trois semaines et son budget élyséen de presque un million de dollars, Herschell Gordon Lewis plaisante : *«j'étais sur le plateau de* **Blood Feast 2** *et j'avais l'impression de diriger un quelconque* **Star Wars**. *Franchement, je n'avais qu'à m'asseoir, donner des indications et regarder les prises dans un moniteur vidéo. Quant au matériel, il a tellement évolué que tout devient d'une facilité déconcertante».* À 76 ans, l'homme ne se prend pas au sérieux une seule seconde. Ses collaborateurs sur le film non plus, du moins pendant la première journée. *«Je voyais bien le doute se dessiner dans le regard de quelques personnes. Elles se demandaient comment un type aussi âgé que moi pourrait bien mener le projet à terme, tenir une équipe. Je pouvais lire leurs pensées : "qui est ce vieillard essayant de réaliser un film ?". Lorsqu'ils ont remarqué que j'étais encore loin d'être gâteux et que je savais très bien ce que je faisais, un climat de confiance réciproque s'est instauré.»* Soit le deuxième jour de tournage. Si, sur le premier **Blood Feast**, Herschell Gordon Lewis est seul maître à bord, il doit, sur **Blood Feast 2**, composer avec un producteur professionnel, Jackie Lee Morgan. Quelqu'un qui lui apporte non seulement un scénario déjà ficelé mais également un point de vue fort, une idée très précise du film qu'il désire. *«Bien que je sois assez satisfait du résultat, je ne suis pas certains que les scènes érotiques soient nécessaires. Personnellement, je n'y tenais pas, mais j'ai dû m'y faire. Elles n'ont aucun rôle à jouer dans le récit.»* Et, pourtant, elles y sont. Une fille bien dodue de l'arrière-train qui se déshabille en montant des escaliers, quelques seins nus en réunion, deux mannequins qui se caressent discrètement... Très soft en fait. Tellement désuet même que ces séquences renvoient paradoxalement aux séries Z lubriques que Herschell Gordon Lewis tournait dans les années 60 et 70. Quand il ne se faisait pas prier pour dévêtir ses comédiennes.

SECOND DEGRÉ

Rétif sur l'érotisme imposé par son producteur, Herschell Gordon Lewis y va par contre à fond dans le gore. Nul besoin de l'encourager de ce côté-là ; il connaît la partition par cœur. C'est ainsi que **Blood Feast 2** met immédiatement dans l'ambiance en montrant deux ivrognes, sous l'emprise de la déesse Ishtar, s'étripant au tesson de bouteille, s'arrachant les intestins. Générique. La fête peut

Page de gauche :

Une des nombreuses victimes de Fuad Ramses. C'est très sale et très gore. Même si 40 ans séparent l'original de cette séquelle, force est de constater qu'Herschell Gordon Lewis n'a pas perdu la main!

Ci-dessus :

La déesse Ishtar, celle pour qui tout arrive.

Une autre victime de Fuad Ramses... mais un peu moins abîmée celle-là!

Ci-dessus:

Sur le tournage de Blood Feast 2, de gauche à droite, le réalisateur Herschell Gordon Lewis, l'acteur J.P. Delahoussaye (qu'on peut voir à l'oeuvre dans la peau de Fuad Ramses juste en-dessous) et le producteur David F. Friedman, collaborateur de la première heure d'Herschell Gordon Lewis.

commencer. Sous des auspices sensiblement différents qu'en 1963. *«Je ne pouvais pas refaire le même film ou, depuis, le cinéma en a vu passer du gore.* **Halloween**, **Vendredi 13**, **Massacre à la tronçonneuse**, *les Freddy Krueger... Il fallait bien que j'en tienne compte. C'est pourquoi* **Blood Feast 2** *est davantage un film des années 2000 qu'un film des années 60.»* Et pourquoi donc, Mr. Lewis ? *«L'humour !* **Blood Feast** *se prenait très au sérieux ; nous tapions alors dans le premier degré. J'y avais pour intention de choquer. Pas question de rire.* **Blood Feast 2** *est quant à lui une gigantesque farce, une blague. J'y joue constamment la distance, le clin d'œil. Sur le plateau, il m'était inconcevable que des gens le prennent au sérieux, mais c'est pourtant ce qui se produit aujourd'hui ! J'ose à peine imaginer comment ils auraient réagi si j'avais mis en images le scénario de — tel qu'il se présentait au départ. Il manquait cruellement d'humour. Je lui ai adressé de nombreuses suggestions et, au terme d'un mois de réécriture, il tenait une histoire autrement plus drôle !.* Comique oui, mais à un dixième degré surtout détectable par les connaisseurs, les gourmets du genre. Car, dans les sévices corporels, le réalisateur ne mégote jamais, collant pratiquement l'objectif de sa caméra sur les plaies béantes. Gorge tranchée en gros plans, mutilations en tout genre, organes prélevés sans anesthésie, cerveau à vif, langue arrachée, énucléation à la petite cuillère... Effarant, surtout que les victimes sont généralement de jeunes et jolies filles. Des canons transformés en chair à canon pour un Herschell Gordon Lewis qui, en dépit d'une longue cessation d'activité, n'a pas perdu la main. Tout juste, effectivement, se montre-t-il plus goguenard dans l'insoutenable comme en témoigne la présence de deux flics incompétents et, surtout, la personnalité du héros. Autant le héros du premier **Blood Feast**, interprété par le culturiste de plage Mal Arnold, affiche un faciès patibulaire, une vraie tête de suspect, autant son successeur, petit-fils du Fuad Ramses qu'il incarne, se la joue décontracté, truculent, déconneur, y compris dans l'exercice du gore le plus outrancier. Décalage radical avec l'horreur des situations. Surtout lorsque Herschell Gordon Lewis s'abandonne à l'illustration d'une idée grivoise à la **American Pie**. Laquelle demande à Ramses Junior de se masturber sur une crème brûlée avant de la servir à une bourgeoise pincée qui déclare *«n'avoir jamais rien mangé d'aussi délicieux»*. Du mauvais goût. *«Du bon mauvais goût, j'espère»* trépigne le réalisateur qui prend le terme comme un grand compliment. Et question mauvais goût, justement, le presque octogénaire toujours vert rend hommage à John Waters, le pape du trash, en l'invitant dans **Blood Feast 2** à tenir le rôle d'un révérend peu conventionnel lors de la cérémonie finale de mariage.

John Waters, Herschell Gordon Lewis, ces deux-là se connaissent depuis un bout de temps. Depuis l'époque où le second, propriétaire de quelques salles du côté de Chicago, programmait le redoutable **Pink Flamingos** du second aux séances de minuit. *«Ce n'est que bien plus tard que j'ai rencontré John Waters. À Baltimore, la ville où il vit, il m'a invité à venir présenter* **The Gore-Gore Girls** *dans un festival dont il assurait la programmation cette année-là. Nous sommes vite devenus amis. Je n'ai pas réellement pas spontanément pensé à lui pour jouer le Révérend dans* **Blood Feast 2** *; c'est Jackie Morgan qui me l'a suggéré. J'ai demandé à John cette petite faveur. Il m'a répondu : "je le fais pour toi". Il est venu de Baltimore à la Nouvelle-Orléans pour une journée de tournage.»*

La présence de John Waters ne constitue pas l'unique trait d'humour du générique de **Blood Feast 2**. S'y signale éga-

EFFETS SPÉCIAUX

L'acteur J.P. Delahoussaye entouré des deux responsables des effets spéciaux de **Blood Feast 2**, Jonathan Thornton (à gauche) et Joe Castro (à droite), qui s'est également rendu coupable du très drôle et très gore **Legend of the Chupacabra**, distribué par Troma.

La tête en latex d'une victime de Fuad Ramses, à qui ce dernier va extraire les globes oculaires, puis la cervelle, qu'il extirpe par les oreilles. Avant les réjouissances, Jonathan Thornton et Joe Castro maquillent la fausse tête de manière à ce que la texture de la peau ressemble au détail près au visage de l'actrice. Un perfectionisme qui énervait Herschell Gordon Lewis: *«On n'a pas le temps les gars. De toute façon, les spectateurs s'en foutent. Ils veulent du gore!»*.

lement, parmi les convives de la scène du mariage, un certain David E. Friedman, producteur du **Blood Feast** original et de presque tous les films d'Herschell Gordon Lewis. Quant aux noms que portent les deux flics, Loomis et Myers, ils clignent de l'œil à Sam Loomis et Michael Myers, respectivement psy et serial killer de la série **Halloween**. De la private joke pure et dure.

LEWIS LE SANGUIN

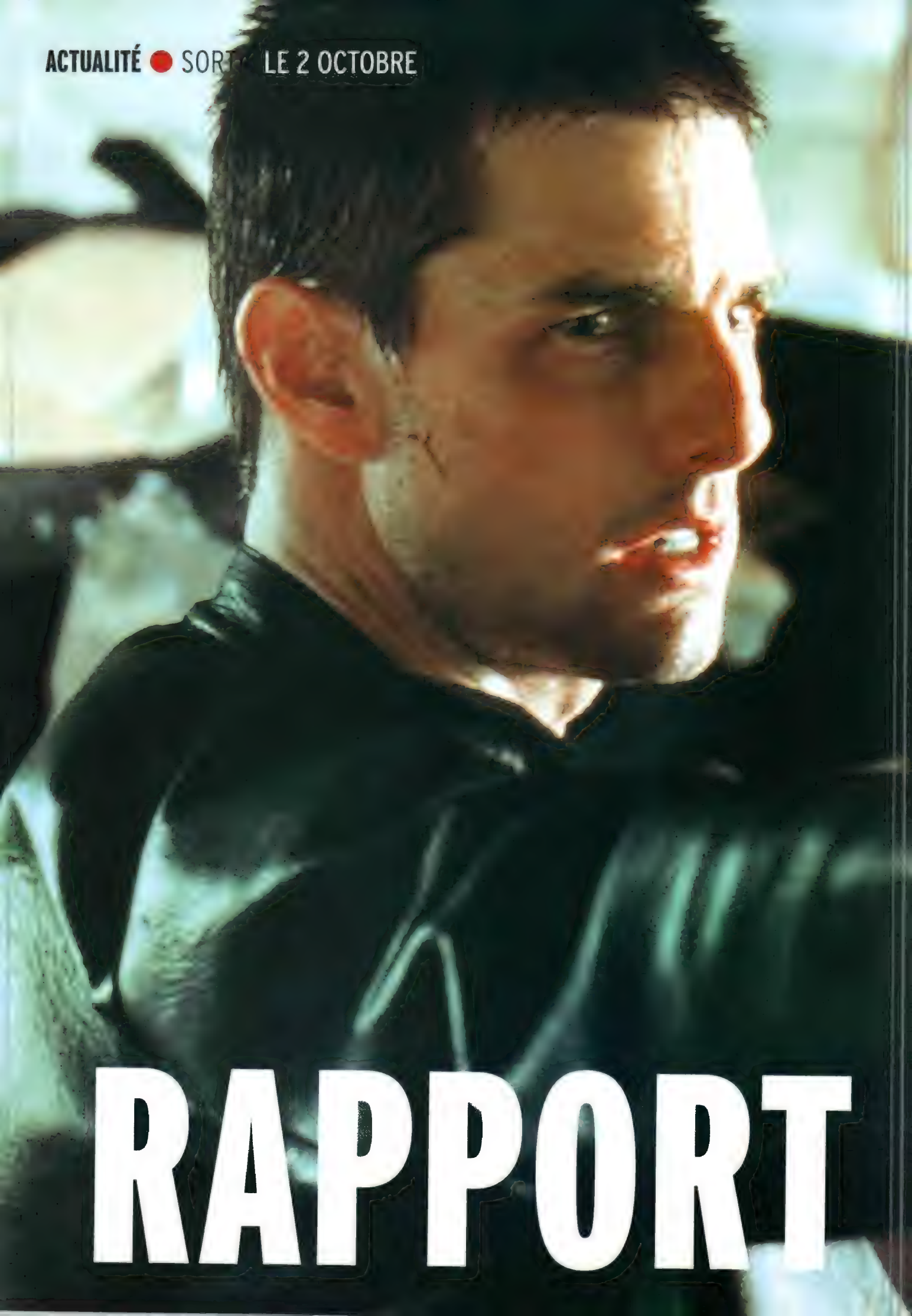
Aussi suave et précieuse que soit la participation amicale de John Waters, la vedette de **Blood Feast 2** revient, comme au premier d'ailleurs, au spectacle du Grand Guignol. Au gore, aux effets spéciaux par conséquent. *«En 1963, nous étions si pauvres que nous n'avions pas d'autre choix que des tournages très primitifs. De la peau de poulet, des mannequins empruntés à un magasin, de la tripaille achetée à un abattoir voisin... Nous faisions avec les moyens du bord et tout le monde mettait la main à la pâte concernant les effets spéciaux. Sur* **Blood Feast 2**, *j'avais à ma disposition un technicien rien que pour ça. Vous vous rendez compte ? Un spécialiste des effets gore qui travaillait sur des prothèses !»* Herschell Gordon Lewis n'en revient toujours pas de services de Joe Castro, artisan en poste sur quelques séries B (le remake des **Monstres de la mer**, **Wishmaster 3**) et lui-même réalisateur du Z **Ceremony**. *«Les effets spéciaux de* **Blood Feast 2** *sont certes plus sophistiqués que ceux du premier, mais nous avons tout de même utilisé de la viande d'animaux, des viscères et de la cervelle. Très facile à trouver à La Nouvelle-Orléans, où nous tournions.»* Le premier restaurant local venu pouvait tout fournir. Bricoleur, Joe Castro retrouve naturellement les gestes du premier **Blood Feast**. Le sang, il le fabrique notamment avec les restes de poulet de la cantine du plateau ! Passablement dégueulasse. *«Dégueulasse !!! Encore un mot que j'aime tant quand il désigne l'un de mes films»* se réjouit Herschell Gordon Lewis. Ses comédiennes, enduites de barbaque et aspergées de liquide visqueux, sont-elles du même avis ? *«Avant le tournage, nous les avons prévenues qu'elles auraient à subir des effets spéciaux pas vraiment très propres. Nous avons été des plus explicites. Sur le plateau, aucune d'elles ne s'est plaint des odeurs ou du reste. L'une s'est même montrée particulièrement héroïque en jouant les cadavres. Pendant deux heures, elle est restée allongée, des vers partout sur la peau.»* Pas ragoûtant du tout. Mais, plus les estomacs se contractent, plus Herschell Gordon Lewis se frotte les mains. HEUREUX. Satisfait également de se dire «politiquement incorrect». *«Si je tenais un politiquement correct, je ferais carrière chez Walt Disney. Avec* **Blood Feast 2**, *j'ai essayé de tourner le film le plus odieux, le plus monstrueux de l'année, mais avec humour. Un objectif fixé dès le départ. Jamais, je ne recule devant une idée, aussi gore soit-elle.»* Et des idées saignantes, Herschell Gordon Lewis n'en manque pas. Des munitions pour la version nouvelle de **2000 maniacs** ? *«Bien que* **2000 maniacs** *soit, de mes films, celui que je préfère, je n'ai rien à voir avec son remake, que doit tourner un certain Tim Sullivan. Si on m'offrait la possibilité de réaliser le remake de l'un de mes films, je choisirais certainement* **The Wizard of Gore**.» Un projet en souffrance parmi quelques autres. À 76 ans, le réalisateur n'en manque pas. Un film titré **Herschell Gordon Lewis' Grimm Fairy Tales** et une série TV. Bien ruisselante évidemment.

Marc TOULLEC

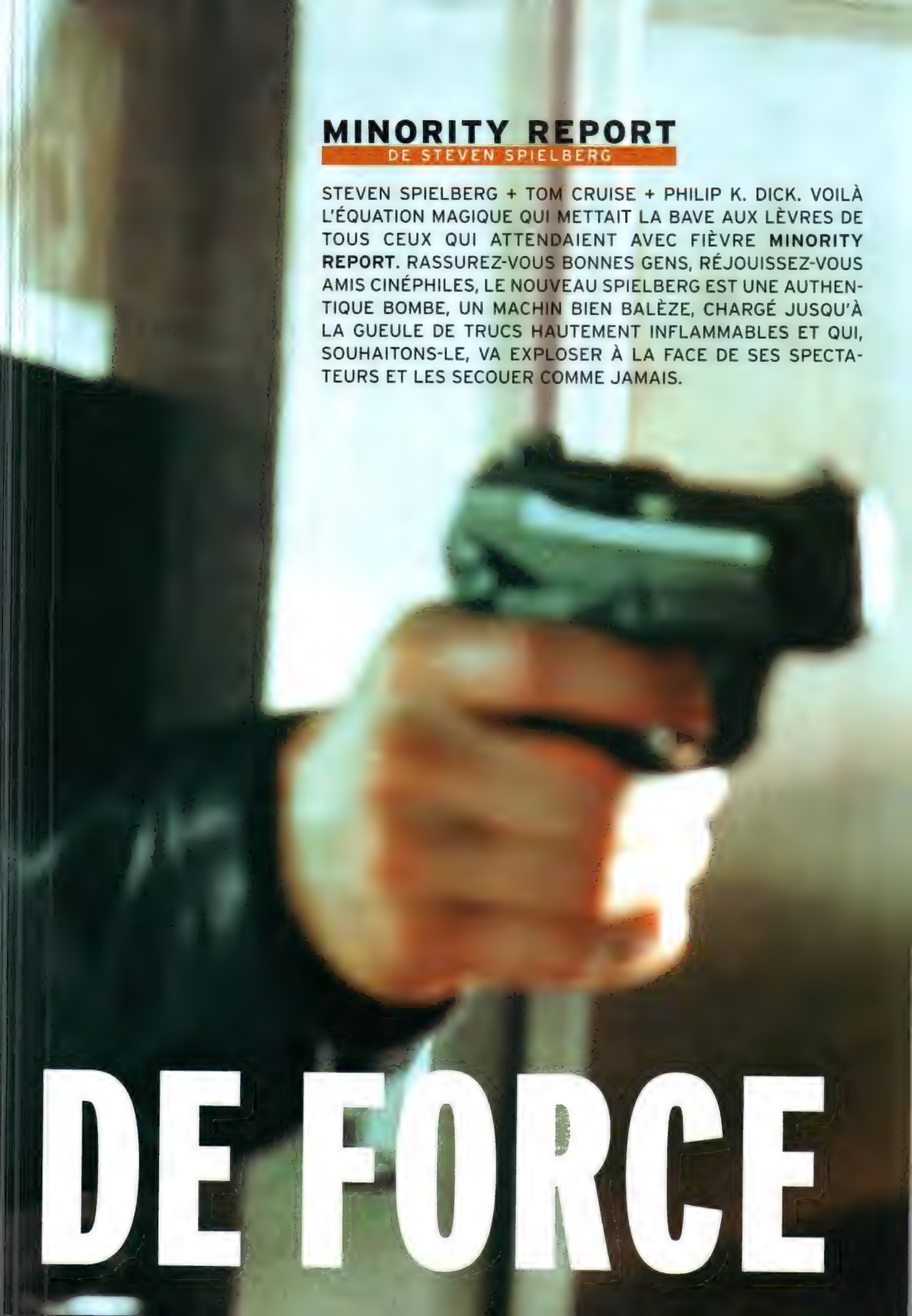
Jonathan Thornton et Joe Castro remplissent le faux buste en latex d'une victime de Fuad Ramses à l'aide d'intestins, de reins et de foies qu'ils ont acheté dans un abattoir de la région pour une des scènes les plus gores de **Blood Feast 2**.

Le faux buste écorché, toujours en latex, d'une autre victime de Fuad Ramses, à qui il va découper la boîte crânienne, puis le cerveau, au couteau électrique. Chaud devant!

Jonathan Thornton présente un des plats les plus fameux de Fuad Ramses : les doigts de nymphette à la vinaigrette. Les doigts sont moulés en latex d'après ceux d'une des actrices du film.



RAPPORT



MINORITY REPORT

DE STEVEN SPIELBERG

STEVEN SPIELBERG + TOM CRUISE + PHILIP K. DICK. VOILÀ L'ÉQUATION MAGIQUE QUI METTAIT LA BAVE AUX LÈVRES DE TOUS CEUX QUI ATTENDAIENT AVEC FIÈVRE **MINORITY REPORT**. RASSUREZ-VOUS BONNES GENS, RÉJOUISSEZ-VOUS AMIS CINÉPHILES, LE NOUVEAU SPIELBERG EST UNE AUTHENTIQUE BOMBE, UN MACHIN BIEN BALÈZE, CHARGÉ JUSQU'À LA GUEULE DE TRUCS HAUTEMENT INFLAMMABLES ET QUI, SOUHAITONS-LE, VA EXPLOSER À LA FACE DE SES SPECTATEURS ET LES SECOUER COMME JAMAIS.

DE FORCE

LES YEUX GRAND OUVERTS

ON LE PRESSENTAIT. ON EN A EU LA CONFIRMATION CINGLANTE. **MINORITY REPORT** EST UN FILM ESSENTIEL, ÉNORME ET MÉCHAMMENT «RENTRE-DANS-LE-LARD». UNE PIÈCE MAÎTRESSE DANS LA FILMOGRAPHIE D'UN CINÉASTE QUI EST EN TRAIN, DEPUIS QUELQUES ANNÉES, D'ÉDIFIER QUELQUE CHOSE D'UNIQUE DANS LE PAYSAGE CINÉMATOGRAPHIQUE MODERNE.

«Plus jeune, seul m'importait ce que les gens penseraient de moi et de mes films. J'ai appris à ne plus me contenter de satisfaire et servir le public. J'en suis arrivé à un point où je me sers moi-même avant tout.» L'homme, qui parle avec un tel aplomb de son contentement personnel, fait partie de la très courte liste des cinéastes les plus éminemment publiques de l'histoire, aux côtés d'Hitchcock et Cecil B. De Mille. La carrière de Spielberg a toujours tendu vers la recherche d'une notoriété complète, mais s'est trouvée compromise, dès le triomphe des **Dents de la mer**, par un dédain critique dont les jeunes générations ignorent la portée et la violence. Du côté du public, la considération n'est pas plus reluisante, tant Spielberg demeure la seule garantie d'un spectacle «gnan-gnan digestible à loisir, truffé d'effets spéciaux». L'auteur est suffisamment peu considéré pour que la foule lui attribue régulièrement des films avec lesquels il n'a rien à voir (**L'Histoire sans fin**, **SOS Fantômes**). Enfin, chaque tentative d'aborder des rives au pessimisme déclaré aura été pour lui l'occasion d'une humiliation cinglante : l'échec énorme d'**Empire du soleil** (6 nominations aux Oscars et aucun prix) ou encore le refus d'Universal, studio dont il a fait la fortune, de financer **La Liste de Schindler** s'il n'offre pas, en contrepartie un blockbuster assuré (**Jurassic Park**). Bref, qu'on ne s'y trompe pas. Derrière une infinité de cartons cosmiques, le public, la critique, les studios, ont toujours refusé à Spielberg l'étiquette de génie qui lui revient de droit (et seul le caractère inattaquable du sujet de **Schindler** lui aura valu ses palmes académiques). Au bout du chemin, l'aventure **A.I.** l'aura achevé. Désigné comme successeur de Kubrick, par le cinéaste défunt et sa famille, le film ambitieux qu'il conçoit avec un investissement intime effrayant (dixit sa productrice) rencontre un mur d'incompréhension, à tous les niveaux ! Outre les critiques assassines, Spielberg réalise avec effroi que la simple évocation de son nom a suffi à faire switcher le public en mode «gnan-gnan digestible SFX». Alors qu'il livrait «le projet inachevé de Kubrick», le studio, les critiques et le public ont vu «E.T. contre les robots». Plus des trois-quarts des spectateurs d'**A.I.** ont vu débarquer des aliens dans un film qui traite explicitement de machines intelligentes. Arrivé à un tel fossé entre ambitions artistiques d'un auteur et crétinerie volontaire de son audience, il n'y a rien à attendre. La quête désespérée de reconnaissance, débutée dans les rapports complexes avec son père, transmutée vers ses producteurs paternalistes (Sid Scheinberg, Richard Zanuck), et dirigée ensuite vers le monde entier, cette quête fondamentale chez Spielberg n'a plus lieu d'être.

La production de **Minority Report** fut entamée dès 1999, avant l'impromptu **A.I.**. Spielberg annonçait alors que son thriller SF serait le film le plus cynique de sa carrière. Mais l'expérience d'**A.I.** allait lui faire l'effet d'une thérapie, en démontrant au cinéaste le pouvoir libérateur de sa mise en scène. S'il avait pu, en conservant ses tics de langage cinématographique, s'éloigner à ce point de son «univers» (on parle bien sûr de «l'univers» où le cloisonnent critique et public), rien ne s'opposait à ce qu'il fuit de même les limites imposées par ce blockbuster obligatoire, sa première collaboration avec Tom Cruise… le dernier acteur de Kubrick. Car il n'y a pas un mais quatre films dans **Minority Report** : celui du studio, celui des concepteurs originaux du projet (Dan O'Bannon, Ron Shusett, Gary Goldman), celui des scénaristes officiellement crédités (Jon Cohen et Scott Frank) et celui de Spielberg bien sûr. La cohabitation gracieuse de ces quatre projets, comme on le verra antinomiques, relève du miracle.

LE FILM DU STUDIO

Lancé par le mémorable Bill Mechanic avant son renvoi, le **Minority Report** du studio Fox est, à peu de choses près,

le film que vous avez déjà vu en bande-annonce : dans un futur proche, la découverte du pouvoir de pré-science de certains mutants, les Precogs, a fait naître une nouvelle forme de police intervenant avant que les meurtres ne soient commis : la brigade Pre-Crime. Malgré les tabous juridiques brisés par cette organisation, le détective en chef de cette brigade, John Anderton (Tom Cruise) croit dur comme fer à la justesse et l'infaillibilité du système, et il soutient sa foi face au détective Danny Witwer (Colin Farrell) chargé, lui, de trouver la faille philosophique d'une telle organisation. Le jeu de pouvoir entre ces deux hommes n'a pas même débuté que les Precogs annoncent un futur meurtre commis par John Anderton lui-même, sur la personne d'un homme qu'il n'a jamais vu de sa vie. Se sachant piégé (mais par qui ?) Anderton se lance dans une course-poursuite désespérée, la brigade Pre-Crime sur ses talons, à la recherche du pourquoi de son futur probable.

Inutile de s'attarder, on vous a déjà prévendu ce **Total Recall 2** (voir encadré). Principalement conçue par le scénariste Jon Cohen, la course-poursuite annoncée démarre au plus vite, le spectateur réalisant avec stupéfaction que les séquences de la B.A., qu'il prenait pour un panel représentatif du métrage, s'enchaînent en réalité les unes aux autres dès les 40 premières minutes ! Spielberg y remplit consciencieusement son contrat, avec l'assurance roublarde d'un grand blockbuster-maker. Tout juste se permet-il de disséminer des digressions incongrues (femmes gymnastes marchant cul par-dessus tête, un policier lâchant un jet de vomi) en attendant son heure. Car en réalité, tout ce que nous promettait la bande-annonce foutrement excitante a beau s'avérer à la hauteur des espérances, il s'agit, de loin, de la portion la moins intéressante du film !

Les deux photos à gauche : John Anderton (Tom Cruise) en plein exercice de manipulation d'images, cherchant ainsi à faire une démonstration au sceptique agent du FBI Danny Witwer (Colin Farrell)

Anderton rentrant dans son chez-soi, un univers high tech d'une crédibilité ébourrifante...

Les deux photos à droite : Deux exemples de séquences adrénalisantes dans Minority Report. Et encore, ce n'est que le début...

LE FILM DU SCÉNARISTE

Le second **Minority Report**, celui du scénariste Scott Frank, relève déjà les ambitions. Le souhait initial de Spielberg, qui lui confia la réécriture en 1999, était de retrouver le John Huston du film noir. Frank eut donc à cœur de séparer à part égale la valeur des points de vue. Car si l'on excepte le dénouement obligatoire de ce whodunit, il n'y a tout simplement pas de bad-guy dans **Minority Report** mais quatre parties détenant la portion d'une même vérité : Anderton, Witwer, le directeur du Pre-Crime Lamar Burgess (Max Von Sydow) et le Dr Iris Hineman (Lois Smith). Quatre êtres a priori intelligents et surtout moraux, mais totalement disloqués car incapables de dépasser, de réunir leurs points de vue (*«une vachte de procédé pirandellien, putaing !»* me lance Yannick Dahan). La proposition typique du film noir trouve son premier pendant esthétique dans le choix photographique du réalisateur et de son chef-op. La gamme de couleurs est volontairement limitée, privilégiant le spectre de dégradés du noir vers le blanc. Janusz Kaminski opta pour une image violemment contrastée, insistant sur la netteté tranchante des contours, et dont l'un des effets secondaires fut de transformer toute ombre à l'écran en un noir profond, un mix parfait entre agressivité et danger. À sa suite, le compositeur John Williams prit le relais et composa, selon les souhaits déclarés de Spielberg *«sa première partition en noir et blanc»*, un ouvrage complexe et incroyablement riche, qui reprend en les modernisant les figures sèches de Bernard Herrmann. Enfin, l'aveuglement et l'hypocrisie, inconsciente ou volontaire, dont sont prisonniers les héros de ce film noir, est explicitée, selon les souhaits du décorateur Alex McDowell, dans l'architecture des bureaux du PreCrime, un grand ensemble de verre qui laisse effectivement filtrer toute l'activité, mais où l'essentiel, le cocon où sont enfermés les Precogs, demeure fermement caché, protégé, interdit... tabou.

LE FILM DES INITIATEURS

C'est précisément autour des Precogs, ces divinités des temps futurs que débute le troisième **Minority Report**, celui de Dan O'Bannon, Ron Shusett et Gary Goldman, les auteurs conjugués du script original (Spielberg insista pour que Frank reprenne une énorme partie de leur travail qui avait été précédemment écarté par Cohen). En véritables chevaliers servants de l'univers philosophique de K. Dick, ils évoquent explicitement les soubassements de l'intrigue, citant sans complexe les Oracles (les Precogs), le Temple (la pièce où ils sont enfermés) et les prêtres (les détectives qui «interprètent» leurs visions). Avec une indécence proprement réjouissante pour un blockbuster, **Minority Report** nous propose deux longues scènes d'échanges purement théologiques et philosophiques,

Steven Spielberg au travail, dirigeant Tom Cruise et Samantha Morton sur le point de découvrir l'un des nombreux retournements de situation de son film.

d'autant plus jouissives qu'elles représentent toutes deux des nécessités concrètes dans les tenants de l'intrigue. Le cinéaste, qui a fait la dure expérience, avec **A.I.**, d'une exigence philosophique reniée avec cynisme par le public, se permet à cette occasion un camouflet peu discret. Au plus fort de l'échange théologique, Anderton tourne la tête vers les membres de son équipe, en réalité vers la caméra (donc vers le public) et lance avec aplomb : *«Ne riez pas ! De toute façon, vous n'avez rien compris !»*. L'affaire est entendue, et dans la suite des événements, plus rien ne sera offert au public avec autant de «facilité». Car la structure du trio O'Bannon-Shusett-Goldman va plonger dans les fondements mythologiques du récit, sans ménagement pour les neurones paresseuses, mixant habilement Dante au mythe d'Icare, et pavant en conséquence la quête de leur héros d'épreuves où il devra mourir symboliquement, muter en une entité plus «complète», bref libérer sa pleine identité. Là aussi, très explicitement, la mythologie (et son pendant moderne, la psychanalyse) ayant toujours considéré les yeux comme le reflet symbolique de l'identité, les scénaristes vont se servir desdits organes avec aplomb, les rendant responsables de la descente aux enfers du héros, puis condition sine qua non de sa dangereuse ascension vers la vérité. Spielberg, tout en suivant scrupuleusement ce jeu de symbolique (le visage angélique de la Precog Agatha et ses *«can you see»* suppliants, la prison-cathédrale où l'organiste joue du Bach) s'en détache avec méfiance, et joue à l'occasion de la dérision, aux dépens de son héros : Anderton bouffe un sandwich moisi, court comme un pauvre diable derrière sa paire d'yeux, s'auto-explose la face, etc. Spielberg freine volontairement le jusqu'au-boutisme philosophique où il risque d'être entraîné, au grand regret de Gary Goldman : *«Le sentiment dominant du film est que la Constitution, et nos idées courantes des droits civiques, sont plus importants que la Vérité absolue»* affirme ce dernier. *«Spielberg tenait le libre-arbitre de son héros pour acquis, et en déduisait que le système de cette société était mauvais, anticonstitutionnel, là où Philip K. Dick questionnait tout, absolument tout !»* Spielberg s'en défend à sa manière : *«Le cynisme serait de croire qu'une personne aux tendances homicides ne peut pas être réhabilitée. Je ne le crois pas. Par contre, je crois qu'en tant qu'espèce, nous avons le devoir d'être prudent quant à l'exercice de notre génie (notez ce dernier mot, important). Et je ne m'en suis pas expliqué plus avant dans le film car ce débat ne faisait pas partie intégrante du récit exposé»*. Pas expliqué, certes, mais une fois de plus démontré par des choix précis de mise en scène. La dualité de ce libre-arbitre revient constamment au long du film, au détour d'oppositions systématiques de profils. Quelques exemples marquants : lors de leur première rencontre qui met en exergue leur désaccord philosophique, les visages d'Anderton et Witwer sont face à face, de profil, très nettement séparés au centre par la tête de l'officier Jeff Knott. Le dialogue de sourd entre Anderton et la Precog Agatha est magnifiquement mis en valeur par l'image-étalon du film, leurs deux visages de profil, partant chacun dans une direction opposée (à noter que depuis **A.I.**, Spielberg dévoile curieusement sa note d'intention filmique dès le marketing). Plus tard, l'un des personnages découvre la «vérité» et, après s'être fait abattre, se retrouve accolé à un miroir, son visage se dédoublant en deux directions opposées. Enfin, en toute logique, nous finirons par avoir à l'écran deux profils clairement face-à-face, celui du héros et de sa Némésis, dans un dénouement où les deux parties se comprennent, se complètent, jusqu'à l'anéantissement.

UN FILM DE STEVEN SPIELBERG

Cette imposition des croyances intimes du cinéaste par son seul langage cinématographique, son détachement de toute autre entité narrative, constitue le quatrième **Minority Report**, celui de Spielberg lui-même, certainement le plus fascinant de tous. Le signe annonciateur en est donné dès l'entrée dans le «Temple». Là où les nécessités crypto-religieuses du script prêtaient à l'emphase, Spielberg choisit la sécheresse. D'ordinaire, le cinéaste affectionne les focales entre 30 et 50, proches du regard humain mais qui accentuent sensiblement la profondeur de champ. Il opte ici au contraire pour des focales extrêmement courtes, qui, non seulement démultiplient la profondeur, mais donnent aux mouvements de personnages et de caméra des saccades nerveuses. Le plan séquence qui démarre du bureau d'Anderton pour descendre au cœur du Temple se conclue sur un panoramique sec sur la piscine des Precogs, en un effet immédiatement démystificateur. À l'inverse, le premier dialogue entre Anderton et Lamar Burgess, qui se devrait plutôt neutre, mystifie au plus haut point cette «figure de père», l'accablant à la fois de puissance et de compromission (comme toutes les figures du père chez Spielberg). Bien qu'étant à l'arrière-plan, le personnage de Von Sydow occupe deux fois plus d'espace que celui d'Anderton, en un effet visuel résolument inédit. Ces deux premiers divorces d'avec les intentions des scénaristes ne sont pourtant rien en comparaison de ce qui suit. Car, dès la rencontre entre Anderton et le Dr Iris Hineman, le pétage de plomb effectif prend forme. Non content de livrer ce qui est certainement l'une des

Le cas Anderton : il s'agit de ramener ce futur criminel à la barre avant que celui-ci ne découvre la vérité. Son mentor Lamar Burgess (Max Von Sydow), directeur du projet Pre-Crime, va tenter de le ramener à la raison.

La d'ores et déjà célèbre poursuite en jet pack de Minority Report : Une grande scène d'action virtuose et vertigineuse plongée au milieu de vingt-cinq minutes d'action non stop !

plus incroyables séquence de dialogue jamais vues, Spielberg change la teneur du texte (un débat philosophique) pour en faire un véritable combat chorégraphié. Chacun des participants adopte des positions stratégiques dans le cadre, se meut dans l'espace à la faveur de travellings courts et abrupts, tandis que le ring virtuel où ils s'affrontent est délimité, au premier plan, par des herbes carnivores en mouvement ! La rythmique des dialogues suit scrupuleusement cette idée de combat. Anderton est proche du K.O. (car empoisonné) et Madame la Doctoresse lui assène un verbiage sec en jouant ironiquement d'un accessoire-clé : son arrosoir ! À la suite de cet exploit filmique, Spielberg va nous entraîner dans le film qu'il porte secrètement en lui : «J'ai dit à Janusz que je désirais faire le film le plus laid, le plus sale de ma carrière. Je le voulais sombre, granuleux et tout particulièrement froid !». L'arrivée chez le Dr Solomon (Peter Stormare) vaut son pesant de hoquets. Le personnage marmonnant (une référence à l'acteur Timothy Carey dans L'Ultime razzia de Kubrick) pénètre dans le champ avec force, un épais filet de morve explosant hors de ses narines. Son infirmière assistante, à la monstruosité digne d'un Silent Hill, a juste le temps de se nettoyer le pipi derrière une vitre grasse qu'elle vient poser sa main sale sur le fessier du héros ! Cadres obliques, focales ultra-courtes, immeuble dépravé et monstruosité assumée des protagonistes. On se croirait clairement chez le Tsui Hark de **Time and Tide**, tant l'impulsivité déborde l'écran. Mais Spielberg nous cite un autre cinéaste, pas moins chtarbe. Sur le mur de la pièce est diffusé en écran large un extrait de **La Maison de bambou**, et nous découvrirons plus tard des images de **The Crimson Kimono**, deux films complémentaires de la saga japonaise de Samuel Fuller. Spielberg ne cite pas Fuller impunément. Dans les années 50, le cinéaste s'est imposé comme une synthèse du maverick, un homme qui œuvrait professionnellement au sein du système hollywoodien, mais le pourrissait systématiquement de l'intérieur par des choix de mise en scène, et de mise en scène seule ! (rappelons au passage que le projet japonais de Spielberg, **Memoirs of a Geisha**, fut reporté pour cause de **Minority Report**) Quelques secondes plus tard, c'est à nouveau Kubrick qui sera invoquée au travers d'une torture oculaire directement empruntée à **Orange mécanique**. Fuller, Kubrick, Huston ! Le cinéaste qui nous avait habitué à fureter chez les nobles John Ford, Hitchcock, Lean et De Mille, a choisi dorénavant le camp des voyous. L'analogie à Tsui Hark, même si elle est probablement non volontaire, tient à la démarche immédiate, vampirique de la mise en scène. Un exemple probant : lorsque le décorateur McDowell présenta à Spielberg la maquette de l'immeuble, sans le toit pour pouvoir en apprécier le contenu, ce dernier eut immédiatement l'idée de filmer le décor précisément sans toit, en faisant évoluer une grue par-dessus les appartements. Une simple idée «réflexe» qui, pourtant, allait trouver sa pleine justification thématique dans l'univers du film, celui d'une société infernale d'où sont bannies toutes formes d'intimité ! En plus d'accomplir là un plan-séquence propre à faire crever de jalousie Brian De Palma, le cinéaste démontrait à quel point son instinct primitif servait SA conception des choses. Sachant que son prochain film, **Catch Me If You Can** (on vous en reparle très vite) est également une course-poursuite jalonnée d'usurpations d'identités, on se dit que le cinéaste n'a pas fini d'échapper aux cadres qui lui ont été assignés.

RAPPORT MINORITAIRE

Le dernier point de désaccord majeur entre le cinéaste et son entourage est imagé par le personnage d'Agatha qui, lorsqu'elle parle, parle d'ici et maintenant. La production et les divers scripts de **Minority Report** ont un seul et même sujet : le sens du futur, vers lequel tourne à la fois l'action et l'obsession des personnages. À plusieurs

reprises, Spielberg, paraphrasant la jeune médium, questionne le présent, en l'occurrence celui du spectateur qui, lui-même se projette, à la fois dans le film futuriste… et le futur du film ! Or, il n'est pas innocent que la problématique morale de **Minority Report** repose très exactement sur le sens que l'on donne, que l'on projette dans ce futur. Et ce futur, pour Anderton et tous les autres, n'est rien d'autre qu'une image ! La mise en abyme est éloquente, et il devient dès lors difficile de ne pas voir en Anderton un cinéaste en quête de vérité. À la manière d'un chef d'orchestre, sous le regard admiratif de ses pairs, il agence avec maestria des images, des plans divers, joue sur leur durée, leur défilement, à la recherche d'un point de montage qui donnerait tout son sens à ce qu'il recherche. Mais il n'y a là que fragments et projections parcellaires du futur. Assez ironiquement, ces séquences de montage se déroulent avec, comme fond musical, la symphonie «inachevée» de Schubert (John Williams n'est pas l'auteur de ce choix, plus intellectuel que musical). Ce faisant, Spielberg met en garde Anderton sur la qualité parcellaire de l'image, du danger de la projection aveugle, et au besoin, réveille le spectateur à coup de massue. La seule référence à la culture contemporaine apparaît de manière volontairement choquante, avec le générique de l'émission «Cops», un programme télé qui a énormément contribué à annihiler l'idée philosophique de la justice aux USA, au profit du spectacle de son exécution immédiate et fascinante. Le paradoxe est là : alors que c'est par l'image que Spielberg s'est finalement libéré de toute contrainte vis-à-vis de ses pairs, c'est aussi par elle qu'il nous tend le miroir de notre aliénation, de notre perte de contact avec le réel…

Le tournage de **Minority Report** s'est achevé le 20 juillet 2001, et les prises de vue additionnelles n'ont pas dû excéder le mois d'août. Pourtant, lorsqu'Anderton, l'homme qui a appris trop tard le sens réel des images, le pouvoir concret et pervers qu'elles prennent sur celui qui ne les questionne pas, bref lorsque cet homme est emprisonné et mis au silence, son numéro de matricule emplit l'écran avec force : «John Anderton - 1109» !

On espère de tout cœur qu'il s'agit là d'une pure coïncidence !

Rafik DJOUMI

John Anderton, flic sous tension et drogué, croit dur comme fer à la loi Pre-Crime pour une raison personnelle qui lui aura valu son divorce d'avec sa femme Lara (Kathryn Morris). L'accusation d'un futur crime va le pousser à fuir et remettre en question le système dont il est le plus fervent défenseur.

USA. 2002. RÉAL.: STEVEN SPIELBERG. SCÉN.: SCOTT FRANK & JON COHEN D'APRÈS UNE NOUVELLE DE PHILIP K. DICK. DIR. PHOT.: JANUSZ KAMINSKI. MUS.: JOHN WILLIAMS. SFX VISUELS & ANIMATION.: ILM. PROD.: GERALD R. MOLEN, BONNIE CURTIS, WALTER F. PARKES & JAN DE BONT POUR TWENTIETH CENTURY FOX & DREAMWORKS PICTURES. INT.: TOM CRUISE, COLIN FARRELL, SAMANTHA MORTON, MAX VON SYDOW, KATHRYN MORRIS, PETER STORMARE… DUR.: 2H25. DIST.: UFD. SORTIE LE 2 OCTOBRE 2002.

TOTAL RECALL 2

Après que Paul Verhoeven ait tenté de monter, sans succès, Warrior, un film d'aventure bouddhiste basé sur le script de Gary Goldman, le scénariste est emballé par le créateur sur Total Recall, et y rencontre ses réalisateurs Ron Shusett et Dan O'Bannon, scénaristes mythologiques amérités. En 1992, Goldman, tout en écrivant les scripts-suites sur Basic Instinct, met une option sur Minority Report, une nouvelle qu'il espère adapter lui-même à l'écran avec un petit budget. Il demande à Verhoeven de le produire, et ce dernier lui suggère plutôt d'en faire une préquelle à Total Recall qui présentait déjà des mutants capables de lire l'avenir. Goldman acquiesce et entame le script avec Shusett. Carolco donne le feu vert. Schwarzenegger accepte de revenir, mais quand Verhoeven passe la main, le projet reste en stand-by. Goldman se tourne alors vers Jan De Bont, ce dernier cherchant un premier projet de réalisateur. Mais la compagnie subit de Carolco compromet à nouveau l'affaire. Goldman et Shusett récupèrent les droits du script, et proposent ce dernier « Jan De Bont » Schwarzenegger à la Fox. La major est intéressée, mais refuse de payer pour la licence. Total Recall et annoncée à ce que Minority Report soit développé comme un grand indépendant. Deux versions du script plus tard, ce projet n'a toujours pas vu le scénariste Jon Cohen. Ce dernier reprend tout à zéro. Goldman et Shusett sont écartés du projet.

De son côté, malgré le succès de la franchise Total Recall, Jan De Bont cherche une autre star, et courtise Tom Cruise. Ce dernier apprécie le script, et le fait lire à Spielberg. Quand De Bont quitte à son tour le navire (pour un autre blockbuster, celui de Speed 2 - Cruise Control !), Cruise, l'acteur, parvient à faire venir Spielberg sur le projet. Le créateur découvre alors les versions précédentes, écrites par Shusett et Goldman, et décide de revenir sur leurs bases scénaristiques. Il engage Scott Frank pour réécrire à zéro le script de Cohen… qui reprenait à zéro celui de Goldman et Shusett… vers lequel tend Spielberg… oui ! Parmi les principales scénaristiques, on retiendra ensuite le gommage des éléments sur Frank Herbert et William Goldman, et l'intervention malfaisante de Dan O'Bannon, l'ancien collègue de Gary Goldman et Ron Shusett (ça va ? on perd espère ?).

Goldman et Shusett ont conservé leurs titres de producteurs exécutifs, mais perdent tout crédit de scénaristes. Lorsqu'ils découvrent que le film final reprend des gans énormes de leur travail, les deux compères entament des poursuites judiciaires, mais se retrouvent très vite dépassés par l'immensité juridique de ce genre d'affaire. Pour le public, ils resteront éternels producteurs !

Pas bégueule, Goldman reconnaît que le film final est une œuvre courageuse et étonnamment astucieuse, basée sur des idées extrêmement intelligentes. Une manière détournée de s'auto-congratuler et éviter l'amertume ?

R.D.

Frères d'armes

WINDTALKERS

DE JOHN WOO

12 ANS APRÈS UNE BALLE DANS LA TÊTE, JOHN WOO NOUS CONTE DE NOUVEAU UNE HISTOIRE D'AMITIÉ MISE EN PÉRIL PAR LES AFFRES DE LA GUERRE. BIEN SÛR, IL NE S'AGIT ICI QUE D'UNE MANIÈRE POUR LUI DE NOUS LIVRER À NOUVEAU LE FOND DE SA PENSÉE, PROUVANT UNE FOIS DE PLUS SA GRANDEUR D'ÂME ET NOUS DONNANT DES RAISONS DE L'AIMER ENCORE UN PEU PLUS QU'AVANT. MAIS SI CETTE FOIS, SA CONFESSION EST PLUS CALME ET PLUS CONTEMPLATIVE , ELLE N'EN EST PAS MOINS BOULEVERSANTE...

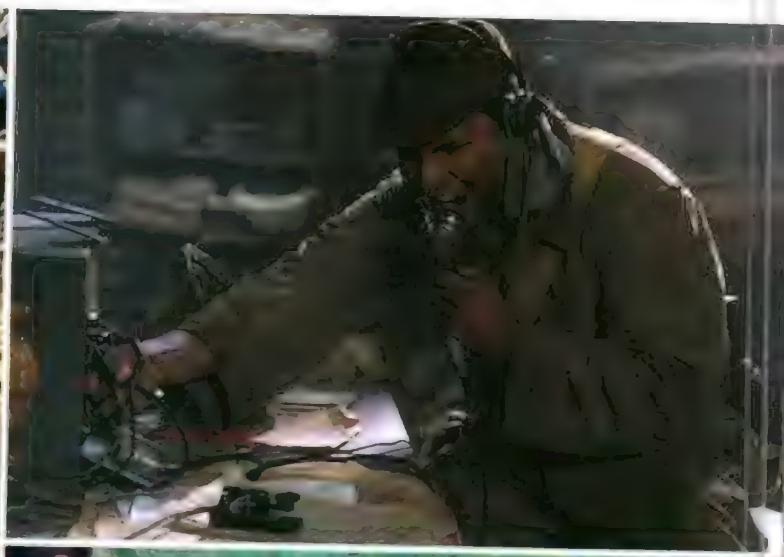
Sous le vent

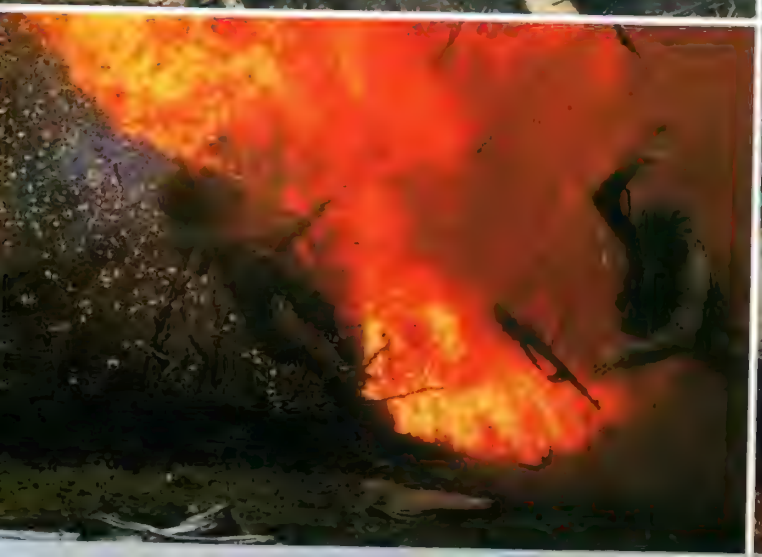
Pour avoir littéralement enflammé des hordes de cinéphiles à travers le monde entier du temps de sa période hong-kongaise, John Woo bénéficie en tant que cinéaste d'un statut tout à fait particulier. Chacune de ses œuvres sera désormais jugée au travers du prisme qui regroupe cette période de sa filmographie. Vous tous qui avez aimé plus que de raison les films de cet homme, savez comme nous qu'on ne défend pas **The Killer** comme on défendrait un **Citizen Kane** ou une autre œuvre-phare. Vous tous savez qu'un tel film, on le reçoit en pleine gueule, en plein cœur, en pleines tripes... Et forcément, un tel acte de passion peut s'avérer à double tranchant. Quand John Woo fait **Volte/Face**, on lui demande de refaire **The Killer**, quand il réalise **Mission : Impossible 2**, on espère se retaper **À toute épreuve** et quand il annonce **Windtalkers**, on rêve en secret de pouvoir se manger une baffe comparable à celle procurée par **Une balle dans la tête**. Mais ce n'est évidemment pas le cas, non pas parce que notre homme a changé ou mûri, mais tout simplement parce que le système dans lequel il évolue est désormais différent. On pourra toujours pleurer en se réfugiant derrière le fameux «c'était mieux avant», rien n'y fait : John Woo est resté un cinéaste sincère, donc énorme, et **Windtalkers** le prouve une fois de plus.

Ci-dessus :
Durant la bataille de Saïpan, le Marines Pete «Ox» Anderson (Christian Slater) est prêt à tous les sacrifices pour protéger Charlie Whitehorse (Roger Willie), un soldat Navajo enrôlé dans l'armée américaine et formé à l'usage d'un code basé sur son langage maternel. Si celui-ci est fait prisonnier par l'ennemi, Anderson a pour mission de le supprimer.

Ci-dessous :
La guerre selon John Woo: réaliste, brutale et sans concession. Un univers où la loyauté tient toutefois une place très importante.

De prime abord, cette histoire d'amitié entre deux soldats sur fond de seconde guerre mondiale se place comme un carburant idéal pour John Woo. Psychologiquement mutilé par les horreurs de la guerre, le soldat Joe Enders (Nicolas Cage, habité comme jamais) se voit confier une mission de la plus haute importance : protéger un soldat Navajo dont le langage maternel sert en fait de code pour convoyer à la barbe de l'ennemi des informations de la plus haute importance. Le protéger signifie surtout de protéger le code à tout prix, au risque même de devoir supprimer ce dernier afin qu'il ne puisse divulguer les bases du langage sous la menace de la torture. Soucieux de mener à bien sa mission, Joe refuse donc de se lier d'amitié avec son «protégé» Ben (Adam Beach) mais rien n'y fait... Au gré des batailles, face à l'adversité, les deux hommes vont apprendre à se respecter mutuellement...
De prime abord donc, on se rend bien compte de ce qui a pu séduire John Woo et d'ailleurs, sur le papier, il est évident que ce film était fait pour lui. On peut y voir une belle histoire d'amitié bien sûr, ou encore une métaphore





sur son intégration aux USA (via les personnages Navajo) mais franchement, le cœur du film se trouve ailleurs. On cite partout chez l'homme son sens évident de la chorégraphie et de sa gestion de l'espace mais bien trop souvent, on ne l'applique qu'à la fulgurance de ses scènes d'action. C'est oublier que les liens qui tissent les relations entre les divers personnages de ses précédents films sont composés de la même eau (le chassé-croisé entre Jeff et le policier dans **The Killer**, le ballet automobile de **M:I 2**, la disparition fantomatique de Tony dans **À toute épreuve**). Mais dans **Windtalkers**, ce vertige des sens immédiat et viscéral laisse sa place à une véritable introspection dont l'impact reste le même tout en étant perçu de manière différente. Lors d'une scène cruciale, un des personnages principaux se livre à un autre tandis que le réalisateur fait le point sur son regard, oubliant volontairement ainsi de mettre en perspective le reste de son visage, pour impliquer un échange direct avec le spectateur… Dans une autre, il cadre un soldat en pleine bataille perdant son casque dans lequel se trouve une photo de sa famille qu'il scrute au moment où sa vie est mise en péril. Encore après, il montre Joe en train de dessiner une cathédrale, repaire littéral de son âme brouillée, alors que son arme terrorise des villageois du camp adverse. Ce rapport aussi intime et pudique avec les personnages contraste bien évidemment avec l'exacerbation des sentiments telle qu'on a pu la vivre dans les œuvres précédentes de John Woo. Dans l'interview qui suit, le cinéaste parle bien sûr de toutes ces séquences et de ce principe de mise en abyme du spectateur. En citant Samuel Fuller et John Ford, il donne peut-être une idée plus globale de son film. Mais n'en doutez pas, un film comme **Windtalkers** se vit littéralement de l'intérieur, en silence… Et un homme qui se livre à vous de manière aussi simple, directe et pudique mérite tout simplement qu'on l'appelle «Monsieur». Monsieur John Woo…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: JOHN WOO. SCÉN.: JOHN RICE & JOHN BATTEER. DIR. PHOT.: JEFFREY KIMBALL. MUS.: JAMES HORNER. PROD.: JOHN WOO, TERENCE CHANG, TRACIE GRAHAM & ALISON ROSENZWEIG POUR LION ROCK/MGM. INT.: NICOLAS CAGE, ADAM BEACH, CHRISTIAN SLATER, MARK RUFFALO, ROGER WILLIE, PETER STORMARE, FRANCES O'CONNOR, NOAH EMMERICH… DUR.: 2H14. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 4 SEPTEMBRE 2002.

Ci-dessus, de gauche à droite:
Pete «Ox» Anderson fait feu sur l'ennemi pour permettre à son unité de gagner du terrain.

Le Marines Joe Enders (Nicolas Cage), un soldat rôdé aux affrontements les plus rudes mais psychologiquement rongé par les horreurs de la guerre.

Ci-dessous:
Encerclé par l'ennemi, Joe Enders est bien décidé à se battre jusqu'au bout et à jeter dans la bataille les derniers sursauts de volonté qui lui restent.

INTERVIEW JOHN WOO
À VOIX NUE

IL Y A, CHEZ JOHN WOO, UN TEL DÉSIR DE BIEN FAIRE, QUE LE SIMPLE FAIT DE SORTIR DU CADRE DE LA PROMOTION POUR PARLER PLUS PERSONNELLEMENT DE LUI, EST PRESQUE VÉCU COMME UNE TRANSGRESSION. DÈS LORS, COMMENT NE PAS ENTENDRE QUE LE CINÉASTE NOUS PARLE À DEMI-MOT DE LUI-MÊME QUAND IL ÉVOQUE JOE ENDERS, LE HÉROS TORTURÉ DE **WINDTALKERS**. CAR POUR L'HOMME QUI A TANT EU MAILLE À PARTIR AVEC LE «SYSTÈME» HOLLYWOODIEN ET SA HIÉRARCHIE (TOUT EN CHERCHANT À PROTÉGER SA FOI), **WINDTALKERS** EST PEUT-ÊTRE LE DÉBUT D'UN ACTE DE DÉSOBÉISSANCE. C'EST EN TOUT CAS CE QU'IL NOUS SUGGÈRE...

Ci-dessus, de gauche à droite:
Atteint à l'oreille suite à une explosion d'obus, Joe Enders est soigné par Rita (Frances O'Connor), une infirmière qui se fait du mauvais sang pour lui.

Au fur et à mesure que la guerre pour la reconquête du Pacifique progresse, les victimes se font de plus en plus nombreuses dans le camp des Marines.

Joe Enders et son unité se recueillent sur les tombes improvisées de leurs frères d'armes tombés au combat dans la journée.

Quand il s'agit de prendre d'assaut un camp ennemi, les Marines, sous le commandement de Joe Enders, déploient tous les moyens nécessaires.

Windtalkers ***est le premier film à se faire dans le cadre du deal que Terence Chang a signé avec la MGM (droit de premier regard sur les scripts et sujets proposés - ndlr). Or, ce qui s'annonçait, pour le studio, comme un film de guerre est en réalité un film de soldats...***

La première fois que j'ai entendu parler de cette histoire, elle m'a tout de suite touchée. Pas seulement l'événement réel sur lequel elle se base, mais surtout le thème de l'amitié qui parcourt le récit, de façon symbolique, et comment ses protagonistes apprennent à vivre ensemble et affronter l'adversité. C'est un thème qui parcourt ma carrière, et qui continue à me toucher profondément. Lorsque j'ai décidé de m'atteler au projet, il était clair que **Windtalkers** serait bien plus un film sur des soldats plutôt qu'une œuvre historique. Certes, le principe des «codetalkers» renvoie à une page d'histoire méconnue, et en ce sens participe de la démarche d'un film historique, mais je m'étais focalisé sur ces soldats plutôt que sur les événements par lesquels on les connaît. Ce ne sont pas des super-héros, ce ne sont pas des émules de John Wayne. Ils ne sont pas là pour sauver le monde mais pour se sauver eux-mêmes en quelque sorte. Cela dit, j'avais la ferme intention de tourner le film dans un style plutôt traditionnel, entre Samuel Fuller et John Ford.

Vos films hong-kongais présentaient des amitiés qui, généralement, dégénéraient en sentiments d'animosité entre les protagonistes. Dans **Windtalkers**, ***l'animosité des protagonistes est dirigée vers eux-mêmes, alors que leur amitié envers les uns et les autres se développe.***

Il est vrai que le personnage de Nick Cage, en particulier, est animé de remords, a tendance à culpabiliser au plus haut point, et cherche un moyen de racheter ses fautes. Il trouve sa voie à travers l'innocence de cet Indien, sur lequel il a quasiment pouvoir de vie et de mort. Il réalisera bien vite que sa rédemption réside dans le fait qu'il puisse sauver cet Indien. Et bien sûr, les changements qui vont s'opérer se feront dans les deux sens, puisque l'Indien lui-même troquera son innocence contre un peu de la lucidité du sergent. Il est vrai que ceci inverse la proposition des films que je faisais précédemment, sans compter que dans celui-ci, on y retrouve le thème de la trahison, mais une trahison nécessaire et bénéfique cette fois-ci. La rédemption du personnage principal viendra de son refus de suivre les ordres, de trahir en quelque sorte sa hiérarchie. C'est pour lui une leçon de vie de se retourner contre le système.

Sachant que vous êtes vous-même catholique, comment vous êtes-vous projeté dans la perte de foi de votre personnage principal ? Car il y a une scène vraiment étonnante où le héros dessine des cathédrales éphémères dans la farine, alors que derrière lui dans la même pièce, une femme et son enfant sont morts de terreur.

(de longues hésitations) Ce personnage a toujours voulu bien faire, et il s'est retrouvé à tuer des gens et à condamner des proches... Personne ne voit en fait qu'il y a beaucoup d'amour en lui, et c'est ceci qu'il dessine... en pensant à chez lui... Ce personnage a en quelque sorte été trahi par sa foi... En fait, ce que j'essaie de dire... c'est que cette scène... *(il hésite)*

... n'était pas dans le script...

Exactement. C'est une scène que j'ai mise en place à même le plateau, et qui renvoie à des souvenirs personnels. Lorsque j'étais enfant, je vivais dans un quartier extrêmement pauvre, et chaque jour nous avions affaire aux gangs locaux. J'ai souvent été battu par ces gangsters. Il fallait pouvoir riposter et se battre, c'était une question de survie, et je rentrais la plupart du temps chez moi, ensanglanté. Mes parents s'occupaient de moi tant qu'ils pouvaient, mais l'église m'a également beaucoup aidée. L'église du quartier était tenue par des américains. J'y ai trouvé un refuge, une éducation. De plus, une famille américaine envoyait régulièrement de l'argent à l'église pour que celle-ci puisse financer mes études. Toute ma vie, j'aurai en mémoire ce que ceci a représenté pour moi. C'est une éternelle gratitude. Alors c'est vrai que, d'une certaine manière, j'ai placé des références très intimes dans cette scène.

Il est de notoriété qu'Hollywood est une terre sans pitié, et là j'imagine que vous avez dû réapprendre à vous battre. Je ne dis pas que les producteurs sont des gangsters, mais je me demande en quoi ce film n'était pas pour vous un moyen de retrouver votre chemin, votre voie, pourquoi pas votre foi...
Oui, j'avais conscience d'avoir une démarche très personnelle en faisant ce film. Sur un plan plus général, je souhaitais un message explicite quant à ce que je pense de la guerre sous toutes ses formes, qu'elle n'est que destruction des hommes et de leurs âmes, et qu'on peut y opposer l'éternité de la fraternité. D'ailleurs, le studio aime à penser que le film dans lequel ils met-

tent tant d'argent sera à la fois un spectacle entraînant, palpitant, et éventuellement doté d'un message universel. Mais j'avoue que je n'avais cure de savoir ce qu'ils penseraient du contenu de celui-ci, ou même de sa forme. C'est la raison pour laquelle les séquences d'action de **Windtalkers** sont entièrement tournées vers leur contenu émotionnel plutôt que leur aspect spectaculaire. L'horreur de la guerre, c'est avant tout les dommages qu'elles créent chez les gens qui la vivent. Ce parti pris n'était pas de l'avis de tout le monde, et j'ai dû me battre pour l'imposer.

Effectivement, alors que vos scènes d'action sont connues pour chorégraphier le mouvement des corps, ici vous laissez tomber cette marque de fabrique au profit d'une mise en scène des visages. C'est cela qui a effrayé le studio ?
Non, sur ce plan, ils comprenaient ce que je voulais faire et m'ont laissé libre de mes choix. C'est au sujet du script qu'ils étaient soucieux, car je passais mon temps à le modifier sans vraiment écouter leurs suggestions, en me fiant avant tout à mon instinct. Les séquences de bataille de **Windtalkers**, et particulièrement la première, ne racontent qu'une chose : un groupe de jeune gens innocents confronté à l'horreur du conflit, à la peur et au danger, au fil entre la vie et la mort, et en quoi ceci va profondément les changer. Vous ne pouvez pas raconter cela autrement qu'en mettant en scène les visages de vos comédiens, et mes caméras étaient placées de manière à capturer cela au plus près. Je me fichais complètement de savoir si cela serait «palpitant» ou non pour le gros du public.

La sortie du film a été retardée, et l'on constate qu'il y a eu trois monteurs à l'œuvre. On connaît l'importance du montage dans vos films. Aussi, j'ai remarqué la disparition de certains plans présents dans le teaser, tout particulièrement Nicolas Cage et sa fiancée au bord de la mer...
Ah vous avez remarqué ? Cette scène au bord de la mer était très jolie, mais malheureusement trop longue. Le premier montage du film faisait environ 2h35 à 2h40, ce qui était manifestement trop long pour le studio, qui souhaitait un film de 2h00. Nous avons donc engagé un monteur supplémentaire, dont la tâche était de m'aider à réduire les séquences sans toucher à l'intégrité du récit. Par contre, nous avons dû retirer quelques sous-intrigues, et notamment tout ce qui concerne la relation amoureuse de Nick Cage (Joe Enders) et Frances O'Connor (Rita Swelton). J'aimerais pourtant réintégrer cette relation complète dans un montage futur, car à mon sens elle aidait beaucoup à cerner le personnage de Joe Enders. À la fin du film, il y avait également un commentaire en voix-off du personnage, la lecture d'une lettre qu'il avait envoyé à Rita, et dans laquelle, au milieu de toutes ces horreurs, il réalisait alors pleinement toute la beauté du monde.

De même que* Windtalkers *a mis du temps à sortir, on ne sait toujours pas ce qui s'est passé sur* MI:2 *pour justifier un tournage aussi long.
J'avoue que **MI:2** a été difficile à faire. Tant de choses s'y sont passées de travers. Le film avait un budget énorme, il régnait une confusion totale, le script changeait du tout au tout en plein milieu du tournage. Malgré cela, je dois dire que j'étais heureux de ma collaboration avec Tom Cruise. En tant qu'acteur-producteur, il avait une réelle influence sur le déroulement des choses, et il a amené beaucoup d'idées. Parfois nous nous sommes accrochés au sujet des orientations, mais au final, il écoutait toujours mes suggestions et m'a aidé à résoudre les problèmes annexes. Car dans la salle de montage, c'était une tout autre affaire, et nous avons passé un temps infini à tailler dans les scènes violentes du film pour satisfaire la classification PG-13 désirée par le studio. Nous avons été obligé de remettre l'ouvrage à l'établi tellement souvent que la tension est montée plus d'une fois. Un autre point de discorde notable a été la musique. Tom voulait que le film fasse jeune et dégage immédiatement beaucoup d'énergie. Je n'étais pas aussi fan que lui du choix du compositeur (Hans Zimmer - ndlr). Quoi qu'il en soit, on était clairement en désaccord sur l'orientation rock'n'roll de la partition, là où à mon sens ce film nécessitait un score plus traditionnel, plus porté sur les atmosphères et l'émotion. Mais dans l'ensemble, tout le monde semblait pencher pour un film orienté grand public et plus spécifiquement adolescent. Nous nous sommes alors retrouvés avec un nouveau monteur, d'abord chargé de réduire la durée du film, mais dont la fonction a très vite consisté à «rajeunir» le métrage. À plusieurs reprises, j'avais penché pour un rythme et une tonalité «à l'ancienne».

Est-ce que l'expérience, disons, compliquée de* MI:2 *vous a appris à être plus politique dans votre manière de traiter avec les studios ?
Non. Je ne me ferais jamais à ce besoin de politique. Terence Chang a tendance à tout faire pour me protéger de ceci et je lui en suis reconnaissant. Je l'avoue, je hais cette mentalité politicienne qui règne dans cette ville. Tout ce que je désire, c'est faire des films. Et quand on se retrouve dans des situations où il s'agit de ruser, de considérer les jeux d'influence et de pouvoir entre untel et untel, ça a tendance à me mettre hors de moi. Considérant ma carrière à Hollywood, l'argent qu'ont rapporté mes derniers films, je devrais jouir d'un pouvoir plus important, mais je ne l'utilise pas, car je suis dans l'âme un réalisateur très traditionnel. Je vois dans le cinéma un art, quelque chose qui a la possibilité d'être à la fois très pur et très professionnel. Le reste ne m'intéresse pas et je ne sais pas de toute façon œuvrer politiquement pour parvenir à mes fins. Hélas, Hollywood est rempli de ces gens de pouvoir qui aiment à venir vous casser les pieds et vous dire quoi faire, quand bien même vous êtes censé être un réalisateur de notoriété mondiale, que vous avez l'expérience nécessaire pour résoudre vous-même les problèmes du film. Cette industrie vit dans la peur, l'insécurité, et tous ces exécutifs cherchent essentiellement à se couvrir. Pour cela, ils sont volontiers prêts à vous rendre la vie impossible... Je les hais !... Mais je reste le même homme et je cherche régulièrement à échapper à cela. Si je devais passer la moitié de mon temps à gérer ces intrigues politiciennes, je ne pourrais tout simplement pas faire mon vrai et seul métier correctement.

Propos recueillis et traduits par Rafik DJOUMI

Ci-dessus:
John Woo dirige Nicolas Cage sur le tournage de Windtalkers.

Ci-dessous:
Ben Yahzee (Adam Beach), un soldat Navajo dont la protection est assurée par Joe Enders. Au fil des combats, qui se font de plus en plus sanglants, des liens fraternels vont se nouer entre eux malgré la réticence d'Enders.

AVEC **S1MONE**, LE RÉALISATEUR DE **BIENVENUE À GATTACA** RESTE DANS LE DOMAINE DU RÉCIT D'ANTICIPATION MAIS SE RAPPROCHE UN PEU PLUS DE NOS PRÉOCCUPATIONS CONTEMPORAINES PUISQU'IL LIVRE CETTE FOIS-CI UNE COMÉDIE ALERTE ET PROFONDE SUR LES ALÉAS DE L'ÈRE VIRTUELLE, DOUBLÉE D'UNE RELECTURE MODERNE DU MYTHE DE PROMÉTHÉE.

S1MONE
DE ANDREW NICCOL

Créature vir

Le réalisateur Viktor Taransky (Al Pacino, parfait) aime sincèrement le cinéma. Malheureusement, il est à la merci d'acteurs et de producteurs auxquels toute notion de valeur artistique est étrangère. Le cinéaste est donc conduit dans une impasse dont il ne peut sortir qu'en vendant son âme ou en changeant de métier. À court de budget et d'énergie, il est contraint d'abandonner son dernier film s'il ne trouve pas une actrice talentueuse acceptant de remplacer gratuitement la star lui ayant fait faux bond. Comme dans un conte de fée, un informaticien dément mais surdoué va lui offrir le moyen de conserver son job et son intégrité. Ce Graal est un programme nommé Simulation One (SimOne en abrégé).

À la lecture du synopsis de **S1m0ne**, on pouvait penser qu'Andrew Niccol nous livrerait une version du mythe de Frankenstein transposée à Hollywood. Certes, dans le fond, tout y est. Relations ambiguës entre la créature et son créateur (homme-dieu), questionnement sur la légitimité de l'existence de la chose, curiosité du peuple à son égard…

En fait, c'est sur la forme que Niccol surprend. Plutôt que de réaliser un film noir où une progression dramatique inéluctable aurait engendré des interludes contemplatifs propices à l'éclosion d'interrogations philosophiques fondamentales, le trublion néo-zélandais a préféré mettre en scène une comédie sur la communication rendant hommage au style de Frank Capra (humour = vitesse). Évidemment, le parti pris est surprenant, voire désarçonnant, tant il est vrai que l'amateur d'anticipation n'a pas l'habitude de voir traiter ce type de sujet sur un mode burlesque (voir **Metropolis** ou **Ghost in the Shell**). Pourtant, ce sous-genre si particulier de la comédie a toujours été apprécié par les poètes et les intellectuels, en raison de son aspect onirique, de sa poésie spontanée et décalée. Et bien sûr, c'est dans ce registre qu'évolue Andrew Niccol.

Sans négliger aucun de ses objectifs narratifs, il utilise le gag comme une perturbation de la logique implicite du film. Il parvient ainsi à associer avec une réelle efficacité un discours critique, subversif, et la tradition de l'enter-

tuelle

tainment américain. Bien sûr, la construction de **S1mone** ressemble à celle de **Truman Show**. Mais, en jouant franchement la carte de l'humour, Niccol évite, contrairement à Weir, de révéler toutes les grosses ficelles qui maintiennent son métrage en équilibre. Construit sur un découpage savant, le montage de **S1m0ne** s'avère aussi essentiel au gag qu'à la réflexion ou au suspense. Ici, le burlesque repose non pas sur une performance d'acteur, mais sur un rythme étudié, pouvant aller jusqu'à de la chorégraphie pure (première bobine). Pour se moquer d'Hollywood, des mythes qu'il engendre et des moutons de panurge de l'ère moderne, Niccol a détourné toutes les conventions d'Hollywood. Certes, il mythifie le corps de la star par des plans rapprochés, mais sa vedette est virtuelle. Évidemment, il manie l'ellipse, mais ce n'est pas pour contourner la censure ou effacer des actions inutiles, mais pour suggérer les véritables enjeux de son film alors que ces derniers sont généralement explicités jusqu'à l'écœurement par l'industrie yankee du cinéma. Niccol redonne ainsi ses lettres de noblesse à la grande tradition du film hollywoodien : supprimer tout élément inutile à la psychologie, surprendre et susciter l'intérêt du public par un montage rapide, interdire toute forme d'intrusion du réel dans la fiction et assurer une fluidité hypnotisante du récit, seule garantie de l'adhésion totale du spectateur.

En taillant à vif le tissu narratif, Niccol a, paradoxalement et contre toute attente, densifié sa bande et rendu son film agile jusqu'au vertige. Un danger guette donc le spectateur car, pour profiter du panorama peint par l'artiste, il faut ouvrir les yeux…

Bertrand ROUGIER

USA. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: ANDREW NICCOL. DIR. PHOT.: EDWARD LACHMAN. MUS.: CARTER BURWELL. PROD.: ANDREW NICCOL ET DANIEL LUPPI POUR NEW LINE CINEMA ET NICCOL FILMS. INT.: AL PACINO, CATHERINE KEENER, EVAN RACHEL WOOD, PRU TT TAYLOR VINCE, RACHEL ROBERTS... DUR.: 1H55. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 18 SEPTEMBRE 2002.

Viktor Taransky (Al Pacino), cinéaste intègre lessivé par une série de bides, dirige la star de son nouveau film, S1m0ne (Rachel Roberts), une actrice virtuelle qui va devenir la plus grande star de tous les temps.

INTERVIEW ANDREW NICCOL
LOS ANGELES PARANO

NÉ EN NOUVELLE-ZÉLANDE EN 1964, ANDREW NICCOL (**BIENVENUE À GATTACA**, ET SCÉNARIO DE **TRUMAN SHOW**) S'EXILE VOLONTAIREMENT EN ANGLETERRE POUR TENTER D'Y DÉBUTER DANS LA MISE EN SCÈNE. MAIS LES RÊVES DU JEUNE HOMME DE 23 ANS SONT IMMÉDIATEMENT CONFRONTÉS À LA RÉALITÉ. EN GUISE DE CINÉMASCOPE, NICCOL EST CONTRAINT D'APPRENDRE SON MÉTIER EN COMPOSANT POUR LA PETITE LUCARNE DES FICTIONS PUBLICITAIRES DE 30 SECONDES. DIX ANS PLUS TARD, DANS L'AVION LE CONDUISANT VERS HOLLYWOOD, NICCOL EST DÉVORÉ PAR LA VOLONTÉ DE RACONTER DE VRAIES « HISTOIRES », QUI DÉNONCERONT LA PUISSANCE EXCESSIVE DES MÉDIAS ET DE LA PUBLICITÉ, MAIS AUSSI LA NAÏVETÉ DES FOULES IDOLÂTRES.

De gauche à droite : Taransky en plein exercice de manipulation de foule : il dirige le concert de son actrice virtuelle devant des millions de fans en transe...

Sans ego, sans exigences et d'un charisme stupéfiant, S1m0ne est vraiment l'actrice idéale au point de recevoir tous les suffrages.

Londres, les spots de pub, c'était le purgatoire, non ?
J'étais vraiment frustré de ne pas pouvoir m'exprimer sur la durée. Pourtant, comme les publicités anglaises doivent être beaucoup plus créatives que celles des autres pays d'Europe et des USA, je savais que je n'étais pas à mauvaise école. Ridley et Tony Scott ont dû, comme moi, shooter énormément de spots avant d'avoir l'opportunité de s'exprimer sur grand écran. J'ai longtemps pensé à ça pour ne pas tomber dans la routine. Le pire aurait été d'abandonner l'objectif qui était le mien. Alors, un jour, j'ai subitement décidé de partir pour Los Angeles afin de pouvoir y réaliser n'importe quel film qui durerait plus de 60 secondes...

Mais une fois là-bas, Scott Rudin vous a dépossédé de votre projet...
Je ne savais pas comment faire pour être remarqué. Les réalisateurs qui arrivent chez les producteurs avec sous le bras des tonnes de cassettes de clips, de spots TV ou de documentaires ne sont pas forcément bien accueillis. Pour me singulariser, j'ai donc choisi d'écrire des scénarios. J'espérais en avoir plusieurs dans mes cartons avant d'aller démarcher les studios mais, comme le processus de rédaction est long, surtout dans le cas de films très dialogués, je n'avais que **Truman Show** à proposer à mes interlocuteurs. Scott Rudin (**La Firme**, **Sleepy Hollow**, **Zoolander**) fut en effet le premier à être intéressé par le script. Malheureusement, j'ai vite compris qu'il le trouvait trop cynique et, pire, qu'il n'avait aucune intention de confier un projet de 60 millions de dollars à un metteur en scène débutant. De plus, lorsqu'il devint évident que **Truman Show** allait être le premier film dramatique de Jim Carrey, acteur bien connu pour sa capacité à imposer ses facéties aux réalisateurs, Scott Rudin a définitivement décidé de confier le film à Peter Weir. Nous avons tous les deux retravaillés le scénario, qui a subi de nombreux changements (le climax final, le fait que les spectateurs sachent d'emblée que la vie de Truman est un simulacre)...

Comme par hasard, vous écrivez alors dans l'urgence un scénario extraordinaire ne nécessitant pas un gros budget pour être tourné :* Bienvenue à Gattaca. *Coïncidence, encore, vous y développez principalement deux thèmes : le totalitarisme et l'usurpation d'identité... Vous êtes un garçon assez cynique, non ?
J'ai l'impression que vous l'êtes aussi, nous allons bien nous entendre (rires). Honnêtement, ma démarche n'était pas vraiment consciente. Certes, après dix années passées dans le milieu de la publicité à Londres, je n'avais aucune envie d'être dépossédé de tous mes projets hollywoodiens. Aussi, j'ai rapidement écrit un autre scénario. Mais, cette fois, je n'ai pas laissé le choix au studio. Soit je réalisais **Gattaca**, soit il n'y avait pas de film. Je n'avais aucune envie d'être catalogué comme scénariste, ma vraie passion c'est la réalisation, car seul le metteur en scène peut maîtriser tous les aspects d'un film. D'ailleurs, si je le pouvais, je composerais moi-même la musique et confectionnerais aussi les décors et les costumes. Cependant, je n'ai pas vraiment décidé de faire de **Gattaca** une métaphore de ma propre vie, même s'il est vrai que je tire principalement mon inspiration d'événements que je perçois au quotidien. En réalité, je suis profondément paranoïaque. Mais je crois que ma paranoïa est saine. Avec mon cynisme, que j'ai hérité de mes expériences publicitaires, c'est le moteur de ma créativité. Je m'interroge sans cesse sur la réalité de ce que je vis et surtout de ce que je vois. Je remets tout le temps en question ce que j'entends, et n'accepte rien comme argent comptant.

À propos de vos obsessions, il semble que le mythe de Frankenstein, la relation créateur/créature, vous obnubile ?
Je ne sais pas. Honnêtement, en termes de mise en scène et d'écriture, je n'analyse jamais mes décisions. En fait, comme je suis superstitieux, j'ai peur qu'en mettant le doigt sur mes obsessions, elles ne s'envolent, et avec elles, ma créativité et mon énergie. Par contre, en tant que paranoïaque notoire, j'essaie toujours d'anticiper sur l'avenir, pour tenter de le comprendre, et de le contrôler au maximum. Cela doit suffire à expliquer la récurrence de certains thèmes dans mes films et pourquoi je m'intéresse à la science-fiction sociale plus qu'à tout autre univers.

Pour vous, le cinéma ce n'est évidemment pas la vérité 24 fois par seconde...
C'est plus compliqué que cela. Aujourd'hui, grâce à l'infographie, on peut faire mentir la caméra en direct. J'avais vraiment été marqué, lors des célébrations du nouveau millénaire, par les chaînes de télévision qui changeaient les logos et les publicités déployés sur la façade des bâtiments autour de Central Park. En faisant cela, elles modifiaient un peu l'Histoire. Ce n'est à mon avis pas légitime. Dans **S1m0ne**, mais aussi à un degré moindre dans **Gattaca** et **Truman Show**, je mets en garde le public contre la facticité des apparences et, je l'avoue, je me moque des foules idolâtres. Aujourd'hui, on ne peut plus se fier aux images. Notre capacité à faire croire a dépassé notre aptitude à détecter l'illusion. Je ne sais comment, ni quand cela s'est produit, mais cet état de fait a complètement modifié la perception des gens. Désormais, nous voulons croire à tout prix, même s'il s'agit de mensonges. Pourtant, nous devrions au contraire être extrêmement sceptiques. Mais non, nous gobons tout ce que vendent Internet et les médias. En fait, nous sommes assaillis par tant d'informations contradictoires que nous avons dévelop-

pé un sens vicieux qui nous permet de croire uniquement ce qui nous fait plaisir, ceci en dépit de toute logique. Je pense que nous sommes entrés dans une ère où la communication est devenue tellement complexe que personne n'y comprend rien, littéralement. Plus on se considère informé, plus on s'enfonce dans ses propres mensonges. Spielberg raconte un peu la même chose dans certains films, quand il invite ses personnages à revenir à des émotions plus simples, plus naturelles, et donc plus intelligibles et moins factices. Je pense que les cinéastes ont le devoir de ne pas faire n'importe quoi avec leur outil de communication.

À la lumière de ce que vous me dites, votre démarche dans* S1m0ne *apparaît d'autant plus perverse. Pourquoi essayer de cacher aux spectateurs que le rôle de Simone a été interprété par une actrice de chair et d'os, Rachel Roberts ?
Ce qui est pervers, c'est la démarche du studio qui, comme pour **Truman Show**, ne m'a pas laissé aller au bout de mon idée et a fini par me convaincre qu'il faudrait bien dire la vérité au public. Mon objectif n'était évidemment pas de faire croire que nous avions été capables de créer l'acteur virtuel parfait. Par contre, j'adore confondre le public et le forcer à réfléchir. Je voulais le mettre en face de ses responsabilités, de sa naïveté. Je suis vraiment fasciné par tout ce qui dans la vie nous mystifie, nous dupe. J'aimerais vraiment savoir ce qui nous pousse à tromper autrui quand il n'y a pas d'absolue nécessité. J'ai l'impression que l'on me ment en permanence. J'espère que **S1m0ne** permettra aux gens de s'interroger sur l'authenticité de leur existence. C'est peut-être pour cela que dans le film j'ai imbriqué les niveaux de mensonges et de réalité, que j'ai fait une vraie-fausse simulation, ou du faux-faux si vous préférez (rires)...

Vos films parlent toujours de prisonniers et d'« outcast »...
C'est vrai. Cependant, le prisonnier n'est pas forcément celui que l'on croit. Dans **Truman Show** et **S1m0ne**, le vrai prisonnier c'est le spectateur. C'est la personne qui est enfermée dans ses certitudes, dans sa routine... Et puis, vous savez, quand vous venez d'une île comme la Nouvelle-Zélande, vous avez toute votre vie l'impression d'être coupé du reste du monde. Je crois que je me considère comme un étranger à Hollywood. J'ai appris mon métier à Londres et je n'ai jamais été fasciné par Los Angeles. Au contraire, le mariage de l'art et du commerce sur les plages de Californie m'a toujours semblé être contre-nature.

C'est bizarre, car c'est quand même votre deuxième film sur Hollywood. En plus, dans* S1m0ne*, vous empruntez l'esthétique des grands films des studios des années 30 et 40, et je ne parle pas de Frank Capra.
C'est simplement une question de goûts personnels. Je pensais que l'univers hollywoodien classique correspondait bien à l'état d'esprit de Viktor Taransky. Aussi, visuellement, j'ai opté pour la mise en perspective de panneaux publicitaires grands mais sobres. J'ai également multiplié les plans d'énormes bâtiments gentiment alignés et les scènes de plage. Au niveau de la mise en scène, j'ai évidemment favorisé la déification de la star à l'aide de plans américains et de gros plans. En fait, je voulais surtout que le film possède un caractère intemporel, proche de celui d'une fable.

S1m0ne est en quelque sorte la suite de* Truman Show*. Mais, cette fois-ci, il n'est pas question de millions de personnes qui mentent à un individu, mais il s'agit au contraire d'un individu dupant plusieurs millions de personnes. C'est votre manière de vous réapproprier le projet ?
Vos questions sont très freudiennes. C'est possible. En tout cas le cinéma est une industrie du mensonge. Si on voit **S1m0ne** par le petit bout de la lorgnette, on dira que je voulais exprimer l'idée selon laquelle tous les acteurs sont superficiels. Or, je dois avouer que ce n'est pas tout à fait faux (rires). J'ai été très content quand Al Pacino a accepté le rôle de Viktor Taransky, car quand Al Pacino dit : *« Les acteurs sont inutiles »*, la phrase a beaucoup plus de poids que lorsqu'elle est prononcée par n'importe qui d'autre. Cependant, dans **S1m0ne**, je voulais aussi m'intéresser à la notion de célébrité. Nous vivons dans une société qui est obsédée par les marques et par la reconnaissance en générale. Finalement, il n'y a rien de plus vulgaire que d'être célèbre sans vraiment le mériter. Bien sûr, on peut considérer **S1m0ne** comme un film d'anticipation, mais c'est surtout un voyage dans la psyché d'un personnage : Viktor Taransky. Il a tellement besoin d'être aimé, d'abord par sa famille et ensuite par le public que, pour atteindre son objectif, il conduit sa vie sur des sentiers tellement détournés qu'il finit par se perdre. **Truman Show** abordait un problème certes un peu semblable mais dans une optique très différente.

À propos de Viktor Taransky, ce nom est l'anagramme phonétique de Andreï Tarkovski. Ce n'est évidemment pas fortuit...
En effet, j'ai composé le nom de Viktor Taransky à partir de celui de Tarantino et de Tarkovski. L'un est un grand cinéphile ne vivant que par et pour le cinéma. Quant à Tarkovski, il pensait vraiment que le septième art était quelque chose d'important. Il méprisait les films n'ayant pas d'intérêt politique ou social. Il était vraiment présomptueux et j'ai voulu me moquer un peu de cela, car on ne peut pas exclure le facteur divertissement qui hante le cinéma. Cependant, un film comme **Stalker** a vraiment eu un impact à la fois sur l'industrie du septième art et sur la vie de milliers de personnes.

Aviez-vous toujours en tête de faire de* S1m0ne *une comédie, et non pas un film plus noir ? À la vision du film, on sent qu'il y a eu comme une hésitation de votre part ?
C'était voulu pour ménager le suspense et permettre aux spectateurs dans la première partie du film de se perdre, comme Taransky. Ainsi, le public peut envisager toutes les possibilités et les répercussions du projet filmique dont il est question (ndlr - le film de Taransky comme le long-métrage de Niccol). Cependant, je n'ai jamais envisagé de donner une âme à Simone. Elle naît vide à l'intérieur et finit en poussière. C'est la poupée de Taransky, rien de plus... En fait, mes choix sur **S1m0ne** ont été guidés par l'assertion suivante : *« La vie est une comédie, c'est le théâtre de l'absurde »*.

Vous êtes Néo-zélandais, je ne peux donc pas m'empêcher de vous demander ce que vous pensez du* Seigneur des anneaux *et de Peter Jackson...
Je pense le plus grand bien des deux. La Nouvelle-Zélande est un tout petit pays. **Le Seigneur des anneaux** a apporté beaucoup de capitaux. La production du film a donné un vrai coup d'accélérateur au tourisme et elle a même largement influencé l'évolution de la parité en ce qui concerne l'échange entre notre monnaie et le Dollar. **Le Seigneur des anneaux** est la preuve que le cinéma a un pouvoir qui dépasse largement les limites du grand écran.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER

De haut en bas :
Un journaliste (Evan Pruit Taylor) à l'affût du moindre indice concernant la vie privée de S1m0ne.

Taransky et la méga-star Nicola Anders (Winona Ryder) : une relation impossible, et pour cause : elle est réelle !

Le faux enterrement de S1m0ne : un événement en grande pompe qui va bouleverser le monde entier. Pour combien de temps ?

Taransky et son ex-femme Elaine, chef de studio, à la cérémonie des Oscars : comme toujours, une grande absente...

FAUSTO 5.0

DE ALEX OLLÉ, ISIDRO ORTIZ & CARLOS PADRISA

À PEINE CROYAIT-ON LA TORNADE PASSÉE QU'UN NOUVEAU FILM FANTASTIQUE ESPAGNOL NOUS ARRIVE DANS LA FIGURE. ET MÊME S'IL N'A PAS LES QUALITÉS ÉVIDENTES ET INDISCUTABLES DE SES PRÉDÉCESSEURS RÉCENTS (OUVRE LES YEUX, LA SECTE SANS NOM, L'ÉCHINE DU DIABLE...), FAUSTO 5.0 FORCE LA SYMPATHIE PAR SON PROPOS AUDACIEUX ET SES AMBITIONS CERTES PAS TOTALEMENT CONCRÉTISÉES MAIS NÉANMOINS VISIBLES.

Le Grand Prix du Festival de Gerardmer 2002 appartient à cette race de films qui dépassent littéralement toute tentative d'esprit critique. Inutile de vous faire un cours sur notre manière d'appréhender, ici à Mad Movies, l'objet film. Disons tout simplement que nous pensons qu'il y existe une certaine vérité basée sur des faits reliés à une multitude incalculable d'éléments qui composent l'œuvre en soi et que nous tentons d'y accéder du mieux que nous le pouvons en partant à la chasse aux informations pour comprendre ce qui fait qu'elle est composée ainsi et pas autrement. Mais que faire lorsqu'un cinéaste décide de laisser flotter le spectateur plutôt que de le manipuler (la pratique courante du septième art, comme chacun sait) en le laissant libre de sa propre interprétation, forcément influencée par sa propre personnalité ? On aura beau ramasser le plus de faits possibles, rien n'y fait. Il s'agit de projeter son propre inconscient dans le film. En ce sens, **Fausto 5.0** pourrait se rapprocher du travail récent de David Lynch à une différence près, et elle est de taille : ici, on a pas l'impression qu'on se fout de notre gueule !

En bonne modernisation du mythe, **Fausto 5.0** nous propose ainsi de suivre le chemin de croix du morne Dr Fausto (Miguel Angel Sola) qui, lors d'un séminaire, se trouve harcelé par l'énigmatique Santos Vella (Eduard Fernandez), un quidam clamant avoir été son patient voici huit ans et à qui il aurait sauvé la vie. Pour le remercier de l'avoir gardé en vie, ce dernier décide à son tour de lui rendre la monnaie de sa pièce en cherchant à le faire goûter au fruit interdit, celui-là même qui nous donne bel et bien l'impression d'exister. Au fur et à mesure que le docteur plonge dans ses désirs les plus refoulés, les intentions de Santos Vella se font de plus en plus troubles, au point que la vie de Julia (Najwa Nimri), l'assistante de Fausto, est mise en péril.

Il ne s'agit pas tant ici de distordre la réalité que de faire une œuvre viscéralement fantastique. Sur ce point, **Fausto 5.0** remporte la mise par un jeu de références graphiques alliant la force d'un Bacon au lyrisme gargantuesque d'un Fellini. Toutefois, faut-il accepter le principe des trois réalisateurs qui revient ainsi à laisser des plages entières de non-dits dans lesquelles le spectateur pourra vraiment y voir ce qui lui chante, en y projetant lui-même ses propres fantasmes, ce qui reste évidemment dans le sujet propre du mythe ? Le parti pris est donc extrêmement casse-gueule, d'autant que le film ne parvient jamais à sombrer dans l'extrémisme nécessaire. Tour à tour, le métrage prend des allures d'enquête policière pontifiante autant qu'il s'adonne à la descente aux enfers expressionniste. On comprendra que le résultat soit quelque part maladroit, compte tenu des intentions risquées des cinéastes (surtout sur un premier film) et franchement, on aurait plus facilement applaudi une œuvre phare comme **L'Echine du Diable** qui méritait largement plus le Grand Prix tant convoité. D'un autre côté, les points névralgiques de **Fausto 5.0** sont assez clairement définis pour que vous puissiez vous faire votre propre interprétation du film, aussi contraire soit-elle de celle de votre voisin de strapontin. Sachez tout du moins que quelque soit l'issue du débat, que vous ayez aimé ou non, l'auteur de ces lignes vous invite tout de même de tenter l'expérience.

Stéphane MOÏSSAKIS

ESPAGNE, 2001. RÉAL. : ALEX OLLÉ, ISIDRO ORTIZ & CARLOS PADRISA. SCÉN. : FERNANDO LEÓN DE ARANOA. DIR.PHOT. : PEDRO DEL REY. MUS. : JOSEP SANOU, VIOKI, EDUARDO CAMPOY & RAMON VIDAL. PROD. : CARTEL/FAUSTO PRODUCCIONES CINEMATOGRAFICAS. INT. : MIGUEL ANGEL SOLA, NAJWA NIMRI, EDUARD FERNANDEZ, JUAN FERNANDEZ, SAZZEL GONZALEZ, PEP MOLINA, IRÈNE MONTALA. DIST. : CTV INTERNATIONAL. DUR. : 1H33. SORTIE LE 28 AOUT 2002.

INTERVIEW ALEX OLLÉ

FURIEUX !

AU TOURNANT DES ANNÉES 70 ET DES ANNÉES 80, ALEX OLLÉ CO-FONDE AVEC CARLOS PADRISSA LA FURA DELS BAUS, GROUPE ARTISTIQUE QUI COMMENCE PAR LE THÉÂTRE DE RUE POUR ENSUITE INVESTIR DIVERS AUTRES DOMAINES RELEVANT DU SPECTACLE (THÉÂTRE, OPÉRA, PERFORMANCES, MANIFESTATIONS ÉVÉNEMENTIELLES...). AUJOURD'HUI, TOUJOURS ACCOMPAGNÉ DE SON COMPÈRE, IL CO-SIGNE AVEC ISIDRO ORTIZ LA RÉALISATION DE FAUSTO 5.0, SON PREMIER FILM.

Ci-dessus, de haut en bas : Le Dr Fausto (Miguel Angel Sola), un médecin entièrement dévoué aux malades en phase terminale dont il s'occupe, est devenu un homme sans rêves et sans désirs, jusqu'au jour où son train de vie va se bouleverser lors d'une convention médicale.

Santos Vella (Eduard Fernandez) aborde le Dr Fausto en affirmant qu'il a été son patient il y a 8 ans et que celui-ci lui a sauvé la vie alors qu'il était condamné. Un personnage étrange et envahissant qui le pourchasse pour le remercier...

Pouvez-vous nous parler des origines du projet ?

En fait, il y a deux raisons principales. Ça fait assez longtemps qu'on voulait faire un film reprenant les bases de travail de notre collectif « La Fura dels Baus ». Beaucoup de gens nous disent qu'on possède un langage très cinématographique, qui serait donc aisément transcriptible sur le grand écran. C'est la première raison et nous pensions en être capables dans le sens où nous voulions emmener le collectif vers d'autres horizons. La seconde raison vient du directeur de l'opéra de Strasbourg qui, voici quelques années, nous a demandé de faire une adaptation du *Faust* de Berlioz. On s'est tout de suite mis au travail car le thème nous intéressait énormément mais en même temps, on s'est décidé à travailler sur une version pour le cinéma. Tel ou tel élément ne pouvait pas fonctionner dans les deux cas, donc nous étions assurés d'avoir deux approches différentes du mythe, que ce soit sur scène ou à l'écran. La version opératique se nomme *Fausto 3.0*. Pour la version cinéma, **Fausto 5.0**, nous avons décidé d'en parler à un producteur de publicité qui n'avait jusque-là jamais produit de long-métrage et qui était très intéressé par l'idée. Pour l'occasion, il a même créé une boîte de production qu'il a nommée Fausto Producciones.

Et quel a été le travail de Isidro Ortiz sur le film ?

C'est notre producteur bien aimé qui nous a présenté Isidro Ortiz, le seul réalisateur du film qui ne sort pas de notre collectif et qui possède un certain bagage dans la publicité. En effet, nous avions tout de même jugé que nous n'étions pas forcément capables d'appréhender correctement la technique cinématographique ni même le découpage à proprement parler. Du moins pas suffisamment bien, même si nous avions nos idées. Avec Isidro, nous étions comblés car nous avions la même vision et chacune des idées qu'il apportait enrichissait les nôtres. C'est donc lui qui s'est chargé, à proprement parler, de la face technique mais aussi artistique du film. À partir de là, il fallait rendre le film abordable en termes de script et nous nous sommes mis en quête d'un scénariste, le meilleur possible, et nous sommes tombés sur Fernando Leon, un type très doué et assez jeune qui avait déjà réalisé deux films à l'époque et qui était un scénariste reconnu et respecté. Il avait l'esprit requis pour faire **Fausto 5.0** et le travail de collaboration a été très dur mais très fructueux. Mettons les choses au clair immédiatement : **Fausto 5.0** est clairement une œuvre de collaboration et non le passage sur grand écran de La Fura dels Baus. Il en ressort donc quatre influences majeures qui sont celles de Carlos Padrisa et moi-même, qui faisons partie de La Fura, de Isidro Ortiz et enfin de Fernando Leon. Le script a d'ailleurs pris du temps à se mettre en forme tel qu'on le connaît puisqu'on s'est octroyé le luxe, et c'est bel et bien un luxe sur un tel budget, de le façonner en plusieurs temps. On a donc commencé à travailler dessus, pour ensuite partir chacun sur d'autres projets et revenir dessus par la suite.

Quel a été l'accueil du film en Espagne ?

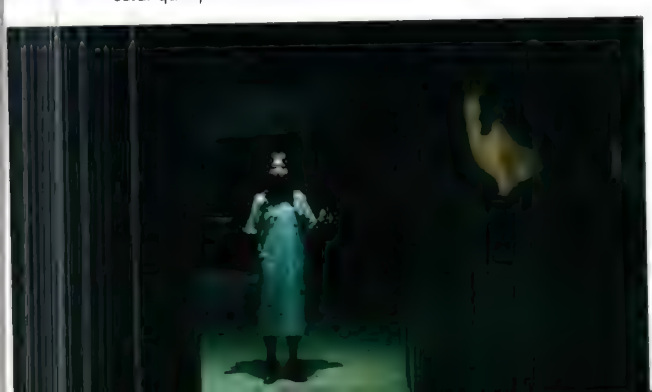
Il a reçu de très bonnes critiques mais en même temps, il en a dérouté certains dans le sens où ce n'est peut-être pas le genre de films que l'on peut attendre de la part de La Fura. Bon, en même temps, on a bien fait comprendre qu'on ne cherchait pas à faire une pièce de théâtre mais bel et bien un film et tout ce que cela implique. Ce qui fonctionne sur une scène ne fonctionne pas nécessairement à l'écran, c'est bien connu. Mais nous sommes conscients que c'est tout de même un premier film et qu'il comporte ses défauts. Peut-être avec l'expérience, nous tenterons de transposer littéralement notre univers à l'écran mais dans ce cas précis, nous ne voulions pas être prétentieux. Et aussi, malgré tout, on avait décidé de pas mal travailler sur le film, même dans le sens où nous nous sommes personnellement impliqués dans les castings, dans la recherche des endroits de tournage et ce genre de choses. Tous les aspects du cinéma en fait, puisque nous voulions apprendre. Au niveau artistique d'ailleurs, nous cherchions à montrer la vision urbaine du Dr Fausto et c'est pourquoi nous utilisons des monuments et des musées, pour incarner son désir de richesse, d'expansion, de luxure... De plus, pour le casting, on voulait une certaine pluralité des races afin d'accentuer le désir d'ouverture vers l'inconnu du personnage principal. Et Barcelone n'est pas une ville comme Paris, ce mélange racial n'est pas aussi prononcé ici que par chez vous. Ça a donc été un sacré boulot de tous les jours. Bon, en même temps, il fallait que cela reste diffus dans le sens où on ne voulait pas se la jouer Benetton, avec un mélange caricatural et tout ce que cela implique. En fait, on voulait que la ville symbolise vraiment l'inconnu pour Fausto et je pense qu'on a trouvé le bon équilibre puisqu'il est difficile de dire que le film se déroule à Barcelone. On penserait plus à une autre ville européenne.

Et finalement, en quoi le film est-il précisément différent de votre travail général sur scène ?

Le spectacle était une adaptation très ouverte du mythe de Faust par Goethe, mais on ne pouvait pas aller aussi loin qu'avec le film. On a eu la satisfaction avec le film de pouvoir travailler sur une approche plus viscérale, impliquer le spectateur de manière plus radicale, moins grandiloquente. La dramaturgie est nécessaire au théâtre sinon, le spectateur se perd c'est évident. Au cinéma, on pouvait plus précisément donner l'image de ce que Faust représente pour nous. **Fausto 5.0** est d'une certaine manière plus ancré dans la symbolique que dans la dramaturgie. C'est le moyen que nous avons trouvé pour en tirer l'essence du mythe. À la base, notre envie était vraiment d'impliquer le spectateur dans l'histoire. C'est bien plus dur sur scène. Sur scène, certaines situations peuvent sembler ridicules car elles sont toujours centrées sur le point de vue du spectateur qui ne change pas de toute la représentation. Au cinéma, c'est le point de vue du réalisateur qui prime et bien évidemment, c'est à lui de mener le spectateur par le bout du nez, rendre les événements crédibles par le jeu de l'acteur, le choix de la prise de vue, ce genre de choses qu'on ne voit pas au théâtre. Mais dans les deux cas, les thématiques restent les mêmes : le mythe de Faust parle de la dualité, du côté sombre qui repose en chacun de nous mais aussi des fantasmes de chacun. Et ça aussi bien sûr, ça nous intéressait. Il y a une situation morale très simple mais qui me convient parfaitement : le Dr Fausto se rend compte que ce qu'il a toujours voulu est là, devant lui, et maintenant qu'il est sur le point de mourir de ses excès, il se rend compte qu'il a beaucoup à perdre...

Vous teniez donc à garder ce côté moral dans le film ?

Oui mais il ne faut pas confondre avec moralisateur. Ici, il s'agit véritablement d'un épilogue qui donne tout son sens au film sans pour autant prêcher la moindre parole. Faust est un homme qui a perdu le sens de la vie. Il ne sait plus ce que l'amour ou la passion veulent dire. Chez nous, c'est un homme qui possède une forme d'insatisfaction générée par la société qui l'entoure. Il se force à avoir un comportement contraire à celui qu'il pourrait éventuellement avoir au nom des règles de bienséance qui deviennent, de nos jours, de plus en plus annihilantes. Fausto est tellement ancré dans son travail et dans cette société que, quelque part, il est persuadé de posséder ce dont il a besoin sans même se rendre compte que c'est faux. L'épilogue ne fait que ramener Fausto vers un état humain, habité, passionné...



Photos de cette page : L'imposant hôtel qui accueille la convention médicale où se rend le Dr Fausto. Un bâtiment où les repères esthétiques du passé cohabitent avec la vision d'un futur fantasmé.

Julia (Najwa Nimri), l'assistante du Dr Fausto, va devenir l'objet de convoitise de Santos Vella.

Les trois réalisateurs de Fausto 5.0 : Isidro Ortiz, Carlos Padrisa et Alex Ollé (en bas à droite).

Le Dr Fausto, entraîné par Santos Vella, se laisse aller à ses pulsions les plus secrètes et les plus refoulées.

Et justement, vous y arrivez en accumulant les scènes fortes, inhabituelles...

Ça, c'est la structure même du *Faust* de Goethe. Plus on montre le personnage sombrer dans ses désirs les plus inavoués, plus il a de chances de rédemption auprès du public. La scène de la jeune fille dans la boîte de nuit est assez représentative de ça. On ne voulait pas spécialement choquer le public, mais il fallait passer par là pour évoquer l'état mental de Fausto. Maintenant, de là à dire que c'est dur, je ne sais pas. Le journal télévisé, je trouve ça plus dur. Avec La Fura, on a monté un spectacle nommé XXX qui s'inspire de *La Philosophie dans le boudoir* du Marquis de Sade. Forcément, c'est très porté sur la chose mais en même temps, en quoi peut-on affirmer que le sexe soit choquant ou violent ? Si les scènes dont vous parlez amènent à la réflexion, c'est le principal. En même temps, le principe est de rester humain et de proposer quelque chose de viscéral, qui remue les tripes. On a toujours pensé de cette manière avec La Fura et le film découle de cette pensée.

On a l'impression que le film propose des plages ouvertes à la réflexion, comme si vous laissiez au spectateur le choix de projeter ses propres fantasmes dans l'histoire de Faust, plutôt que de le prendre par la main...

Là encore, il s'agit de la méthode que l'on applique depuis les débuts de La Fura. On peut pousser à la réflexion, mais il s'agit avant tout pour nous de mettre le spectateur dans une situation précise, qui émane de sa propre personnalité. Tout est aussi dans la question de la perception et de l'interprétation. Dans un match de football, certains disent que telle action amène au penalty tandis que d'autres pensent le contraire. Pourtant, l'action reste la même. Le but, pour nous, est d'impliquer les personnes de la manière la plus intime possible. Leur perception du film, qu'ils aient aimé ou non, n'en sera que plus forte. Et une expérience forte ne s'oublie pas. C'est vrai que l'on propose des plages précises pour que l'imagination humaine puisse s'épancher et de ce point de vue, **Fausto 5.0** est une œuvre assez ouverte mais d'un autre côté, l'épilogue est clair et précis. En tout cas, je peux vous dire que c'est généralement très intéressant d'écouter les réactions des gens après coup.

Et que pensez vous de votre Grand Prix à Gerardmer ?

Nous avons été honorés par ce prix et aussi, ça a été très important car même si le film a été apprécié par les gens qui l'ont vu, on peut dire qu'ils ont été peu nombreux. Bizarrement, même les gens qui connaissent très bien l'univers théâtral de La Fura dels Baus n'ont pas été attirés par le film. Nous avons également gagné un prix au Festival de Macao, de Porto, de Sitges... Bref, il a été plébiscité et ça nous ouvre des horizons pour le distribuer dans d'autres pays comme la France, le Japon et le Portugal. En même temps, les distributeurs chez nous ont un peu salopé le travail. En Espagne, les cinémas sont très petits et en général, il faut qu'un film reste à l'affiche assez longtemps, parfois quatre/cinq mois, pour qu'il puisse rencontrer le succès. Le problème, c'est que trois semaines après la sortie de **Fausto 5.0**, **Scary Movie 2** a tout emporté sur son passage et notre film a dû dégager des salles. Comme nous n'avons pas réalisé un film facile, il aurait fallu qu'un bouche à oreille puisse s'installer mais en trois semaines, c'était trop en demander. Malgré nous, nous avions un taux de 90 % de présence dans la salle mais face à **Scary Movie 2**, que faire ?

Propos recueillis par **Stéphane MOÏSSAKIS**

Animer signifie littéralement : donner la vie. Or, c'est justement ce qui manquait au légendaire héros d'Hugo Pratt. Comme l'illustre le dessin ci-contre, Corto Maltese est, dans le film lui étant consacré, plus réel que jamais.

Au crépuscule des empires de Chine et de Russie, l'année du grand maelström (1919), Corto Maltese quitte Venise pour parcourir l'Asie par le rail. Avec son ami Rasputine, il s'est lancé à la poursuite d'un train blindé transportant les 160 tonnes d'or du gouvernement contre-révolutionnaire, qui s'oppose aux troupes bolcheviques. Sillonnant les voies du transsibérien et du transmandchourien, Corto écume la région des trois frontières en proie à l'anarchie. Sur sa route, il croise des sociétés secrètes, un baron fou, des seigneurs de guerre, des communistes mongols, des sorcières immortelles, une duchesse sublime et une jeune fille chinoise, avant que tout ne disparaisse et ne lui échappe à jamais…

Aventurier, gentilhomme de fortune, poète… le personnage créé par Hugo Pratt en 1967 n'a jamais cessé d'exciter l'imagination de lecteurs intrépides, d'artistes prodigieux et de savants fascinants. Umberto Eco disait que la lecture d'Engels le reposait de celle de Pratt, dont l'œuvre déborde largement du cadre de la littérature, concept trop moderne pour être en mesure d'expliquer et de contenir un tel mythe. La vie de Corto Maltese commença bien avant sa naissance, et elle se poursuivra bien après sa «mort», comme l'illustre si bien le film réalisé par Pascal Morelli.

Hugo Pratt a peuplé *Corto Maltese* de créations si puissantes que le vérisme et l'onirisme, la magie et le rationalisme, ainsi que tous les types de cultures y sont indissolublement liés. En écrivant en bulles, il a bâti une œuvre unique, sans équivalent dans les autres formes d'art. Bien sûr, un film d'une longueur de 90 minutes n'a pas suffi à Pascal Morelli pour tisser des motifs aussi complexes que ceux de son aîné. Cependant, en respectant leur texte et leur esprit, il est parvenu à traduire les divagations métaphysiques et immobiles de Pratt en mouvements suggestifs, désinvoltes et élégants. Bien sûr, quelques esprits chagrins ne retiendront que les saccades, le manque ponctuel de plans et attribueront bêtement le mérite d'un traitement cinématographique minimaliste, en parfaite adéquation avec l'univers adapté, non pas au talent du réalisateur, mais à un budget étriqué. Pourtant, disons-le

CORTO MALTESE
DE PASCAL MORELLI

L'aventure à contre-jour

MÊME SI L'ESSAI N'EST PAS TOTALEMENT TRANSFORMÉ, IL FAUT SALUER DANS LE DESSIN ANIMÉ CONTEMPLATIF DE PASCAL MORELLI UNE TENTATIVE COURAGEUSE ET INSPIRÉE D'ADAPTER EN MOUVEMENT L'UNIVERS LABYRINTHIQUE ET HORS NORME D'HUGO PRATT. CORTO MALTESE : LA COUR SECRÈTE DES ARCANES OU UN PAS DE PLUS DANS LA BONNE DIRECTION POUR L'ANIMATION FRANÇAISE.

carrément, si elle n'est pas «magnifique», la translation de *Corto Maltese en Sibérie* sur grand écran est pétrie d'intelligence. En tirant le meilleur parti des prestations de ses comédiens et du score de Franco Piersanti, Morelli a avantageusement mis en dialogues et en musique le rythme faisant défaut à son animation. À l'instar de Pratt, en laissant la géographie baliser ses rêves, il a saisi la dichotomie entre un paysage naturel immaculé et une «nature» humaine pervertie. Enfin, il a capturé la démesure de l'âme slave, qui ne peut briser le carcan de sa solitude que par le tumulte d'une violence incontrôlée.

Corto Maltese est un film panoramique et désabusé au souffle épique assumé, une radiographie sociale où, sans moralisme, la décadence de l'ère moderne est vue par le prisme d'une époque sans joie, livrée à la pauvreté de ses plaisirs : le monde des grands espoirs avortés d'après-guerre. Dans un tel contexte, le génie de Morelli est d'avoir su incarner sur le celluloïd une utopie d'adolescence. **Corto Maltese** est donc aussi un film nostalgique, et un peu théâtral, d'où s'exhale une inquiétude irrationnelle. Il s'agit d'une méditation sur la fuite du temps, l'évanescence, l'entéléchie *(à tes souhaits Bertrand ! – nldr)* et la réalité inéluctable de la mort. Pour mettre en scène ses desseins extraordinaires, Morelli a opté, comme Fellini ou Leone, pour une structure en molécules longues, reliant les épisodes de son métrage par les personnages plus que par les situations. Ainsi, il a sculpté la silhouette de Corto et le temps, pour qu'ils deviennent tous deux vivants. Envoûtant.

Bertrand ROUGIER

FRANCE. 2002. RÉAL. : PASCAL MORELLI. SCÉN. : NATHALIE BORODIN ET THIERRY THOMAS, D'APRÈS L'ALBUM CORTO MALTESE EN SIBÉRIE D'HUGO PRATT. PROD. : ROBERT RÉA. DIR. ART. : SOPHIE GLAAS. MUS. : FRANCO PIERSANTI. VOIX : RICHARD BERRY (CORTO), PATRICK BOUCHITEY (RASPOUTINE), MARIE TRINTIGNANT (LA DUCHESSE), BARBARA SCHULTZ (CHANGAÏ LI). DUR. : 1H32. DIST. : GÉBÉKA FILMS. SORTIE LE 25 SEPTEMBRE 2002.

INTERVIEW PASCAL MORELLI
LE DÉSIR D'ÊTRE UTILE

LA CARRIÈRE DE PASCAL MORELLI EST AU MOINS AUSSI ROCAMBOLESQUE QUE LA VIE DU HÉROS QU'IL A CHOISI DE METTRE EN SCÈNE. APRÈS DES ÉTUDES D'ARTS APPLIQUÉS, DES ESSAIS EN BANDE DESSINÉE ET DANS LA PUBLICITÉ, IL EST PARTI AU MILIEU DES ANNÉES 80 TRAVAILLER À TOKYO, PUIS À LOS ANGELES. À CETTE ÉPOQUE, IL RÉALISAIT DES ÉPISODES DE SÉRIES TÉLÉ PAR KILOS. CEPENDANT, IL APPRIT VÉRITABLEMENT SON MÉTIER LORS SA COLLABORATION AVEC PHILIP KAUFMAN (**L'ÉTOFFE DES HÉROS**, **L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE**). IL PARTICIPAIT ALORS À L'ÉCRITURE DES SCÉNARIOS ET À LA CONFECTION DES STORY-BOARDS. DE RETOUR EN FRANCE, SON EXPÉRIENCE SUR LES SÉRIES (IL A OCCUPÉ TOUS LES POSTES POSSIBLES ET IMAGINABLES SAUF CELUI DE PRODUCTEUR) ET SES TALENTS DE DESSINATEUR LUI PERMIRENT DE DÉCROCHER LA DIRECTION DE ***CALAMITY JANE*** ET DES NOUVELLES AVENTURES D'***ARSÈNE LUPIN***. ENFIN, AU COURS DE L'ÉTÉ 1999, IL RÉUSSIT À CONVAINCRE ELLIPSANIME DE NE PAS SEULEMENT PRODUIRE UNE SÉRIE TÉLÉ BASÉE SUR *LES AVENTURES DE CORTO MALTESE*, MAIS ÉGALEMENT UN LONG-MÉTRAGE DIGNE D'INTÉRÊT ET D'AMBITION.

Sur ces pages, Corto et les femmes qui vont croiser sa route (la Duchesse Marina Seminova, Shangaï Li et la mystérieuse Bouche Dorée). Pour Corto, seuls comptent le geste, le voyage et l'aventure. Il ne pouvait donc faire autrement que de partir explorer le cœur des femmes.

En réalité, votre carrière a commencé en boîte de nuit.
Avec des copains, nous avions créé une association baptisée Simulacre. Parmi nos activités, nous confectionnions d'affreuses bestioles grandeur nature avec tous les matériaux qui nous tombaient sous la main. Nous organisions aussi des soirées sur le thème du fantastique et de l'horreur, comme l'élection de Miss et Mister Monstre. C'était n'importe quoi. Mais Canal Plus est quand même venu nous filmer pour l'émission de Michel Denisot (rires).

La genèse de* Corto Maltese *fut un marathon très éprouvant.
C'est le moins que l'on puisse dire. Nous n'arrivions pas à boucler notre budget. Aussi, nous avons décidé de coproduire avec des italiens et des Japonais, qui ont eux-mêmes cherché des capitaux en Corée. Le travail fut donc très vite éclaté. Dans ces conditions, il est difficile de conserver une quelconque maîtrise. Nos sous-traitants respectaient les « deadlines » mais, franchement, leur boulot était honteux. Pour une seule séquence où Corto allumait une cigarette en marchant, le personnage perdait en route un œil, prenait dix kilos et souffrait d'un lumbago, c'était assez extraordinaire, mais très loin de la qualité des superbes « animes » nippons comme **Akira** ou **Nausicaä**. Nous avons alors décidé de partir en Corée pour superviser le travail, comme le font les Japonais. Mais un mot d'ordre avait été passé pour que personne ne collabore avec nous. Nous risquions donc de perdre tout notre travail. Aussi, chaque soir, nous rentrions à l'hôtel chargés de documents. Nous en avons rapatrié illégalement 450 kilos par Fedex. Ça nous a coûté une fortune. Notre budget global est 5 millions d'euros, mais vous imaginez bien que dans de telles conditions nous n'avons malheureusement pas pu projeter chaque centime sur l'écran. De retour en France, j'ai proposé de continuer le travail avec l'équipe la plus réduite possible. En raison du peu de temps qui nous restait, nous avons dû abandonner une demi-heure du film. Nous avons bricolé toutes les techniques (sauf la rotoscopie) pour parvenir au résultat final. Les personnages en général furent une plaie à animer. Au départ, nous pensions faire des économies en adaptant Pratt, car il y a peu de mouvements dans l'œuvre originale. Or, nous faisions une grave erreur, car chaque mouvement revêt, par sa rareté et sa simplicité, une signification et un poids extraordinaire.

Parlez-nous de la lettre d'intention que vous avez écrite pour l'équipe avant le début de la production...
J'y situais *Corto Maltese* dans l'histoire de la bande dessinée. J'y parlais de la création de l'école belge pendant la seconde guerre mondiale. Avec l'arrivée de différents auteurs, dont Pratt, la bédé ne s'est plus seulement adressée aux enfants. Malheureusement les adaptations de bédé en dessin animé n'ont généralement pas pris en compte cette révolution. On réadapte *Spirou*, *Le Marsupilami* et *Astérix* sans être capable de projeter leur âme sur l'écran. La télévision a énormément dégradé l'image de marque de l'animation. Les producteurs français veulent cantonner les enfants dans leur univers et dans le maigre vocabulaire qu'ils possèdent. C'est culturellement criminel. Je me souviens que l'on avait demandé à Michel Ocelot, pour son film **Kirikou**, de faire la peau moins noire et de ne pas montrer de seins nus. Moi, ils m'ont demandé d'imaginer un petit chien qui suivrait Corto partout ! Les producteurs veulent que l'on réalise des dessins animés avec dix mots et pas plus de trois idées. Forcément, les résultats sont insipides. Pendant ce temps-là, les Japonais ou les Américains nous envoient **Evangelion**, **Les Simpson**, **Futurama**... Et on se demande pourquoi on ne rivalise pas. C'est pathétique !
En France, la plupart des producteurs sont des truands. Pire, de simples diffuseurs. Ils veulent juste faire du fric. On leur dit de faire du cul, ils en produisent sans se poser de questions. Vous leur refilez un truc nul. Pas grave, ils le diffusent à six heures du matin. En France, le producteur, il te parle de la couleur du tee shirt de l'héroïne : *« Oh ! Moi je ne mettrai pas ça à ma fille ! »*. Personnellement, je suis contre toute forme de processus lénifiant. Petit, quand je ne comprenais pas, j'imaginais, je demandais à mon père ou j'ouvrais le dictionnaire. Je vous jure que c'était extrêmement enrichissant et que je ne m'emmerdais jamais. J'ai entendu Sean Penn s'énerver à ce sujet. Il disait que le cinéma, c'est suffisamment de travail et d'argent pour que le film raconte quelque chose d'important et qu'il ait une vie en dehors de la salle. Si les spectateurs veulent s'amuser, Penn leur conseille d'aller au bowling et de boire des bières. Voilà, c'est ce genre de sentiments que je voulais faire passer dans cette lettre. La bande dessinée a subi une mutation dans les années 70, il est temps qu'en France le dessin animé suive enfin cette évolution.

On sent bien que vous avez pensé* Corto Maltese *uniquement en terme de long-métrage, et non pas comme un film d'animation.
À aucun moment les personnages, ni les histoires de Pratt, ne rentrent dans les critères du dessin animé. Les codes définissant l'animation évoluent sans cesse. Par exemple, **Star Wars**, je ne sais plus si c'est un « vrai » film ou un film d'animation (rires). N'oublions pas que l'animation est à l'origine du cinéma « live ». Il est logique que les deux médias tendent à se rejoindre. Quand on trouve le cadre pour un plan d'action, le mouvement est inhérent au plan, pas à la nature du celluloïd.

Arrivé en Sibérie, Corto doit s'emparer d'un train. Cette scène, parmi d'autres, crée un décalage vraiment onirique entre l'univers de Corto et la réalité.

Il y a aussi cette volonté extraordinaire que vous avez de soutenir et d'exciter l'imagination du spectateur.

Le cinéma contemporain est amateur de surenchère. Pour l'animation, c'est pire. Comme on peut tout se permettre et qu'il s'agit, littéralement, de donner du mouvement, on arrive à des situations caricaturales, grotesques, débiles sur le plan de la narration et de la mise en scène. Bien sûr, je ne cherche pas à excuser les défauts strictement techniques de mon film. Ils existent et j'en suis conscient. Mais, je n'aurais pas construit **Corto Maltese** autrement, même avec un budget triple. Les décors auraient été un peu plus riches, le design plus fin, les mouvements plus fluides et la bande plus longue, deux heures ayant été idéales. En fait, j'ai cherché à obtenir un résultat opposé à celui des créations Dreamworks. Ils ont d'énormes moyens mais, plutôt que de réaliser des films, ils élaborent des attractions de fête foraine où il n'est pas question de comprendre, ni de ressentir, mais d'éprouver en permanence. Nécessairement, quand on veut secouer les gens, on ne laisse pas de place à l'imagination. Mais il y a d'autres moyens que la démonstration pour faire naître l'émotion. J'ai vu **Shrek** récemment, et j'ai été choqué que ce film, que tout le monde trouve génial et iconoclaste, possède une morale aussi abjecte. Tant qu'à mettre les monstres avec les monstres, autant séparer les blancs des gens de couleurs et les riches des pauvres. Revenons à une société de castes. C'est aberrant...

En termes de mise en scène, l'occultation des backgrounds, les plans rapprochés sur les héros, la prépondérance des dialogues et du récit sur le spectacle, la gestion du temps qui passe, l'histoire centrée sur les personnages et pas sur l'action... On dirait que vous avez cherché un compromis entre le Western, Sergio Leone et Fellini ?

Vous savez, Hugo Pratt est né dans la même clinique que Fellini, sur les bords de l'Adriatique. L'œuvre du maître, mais plus généralement le cinéma italien, l'a beaucoup inspiré. Or, comme nous sommes restés très proches de la bande dessinée, en respectant les dialogues et en nous servant du livre comme story-board, il est logique que les influences se croisent. Je pense qu'il y a aussi des vases communicants entre Pratt et Leone. Ce qui est marrant dans les films de Leone, c'est qu'en dépit des grands espaces, les personnages chuchotent. Je pense que Pratt a gardé de Leone ses cadrages en bord de case et l'usage de la silhouette. En retour, il y a chez Leone une sorte de non-réalisme Prattien et un besoin de lier le grand et le petit (qui est souvent plus intéressant que chez son aîné). Avec un jeu de regard et une légère contre-plongée, Leone a fait d'Eastwood une icône en le contraignant à un jeu minimal. Je voulais donner une telle dimension à Corto. D'autre part, comme Fellini et Pratt, j'aime bien les personnages en fin de parcours.

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter* Corto Maltese en Sibérie *et pas un autre album ?

La neige est un décor qui ne coûte pas cher (rires). En fait, je voulais porter à l'écran *La Ballade de la mer salée*. Puis, en le relisant, je me suis rendu compte qu'il s'agissait seulement de l'histoire de deux adolescents et que le lieu de l'action, le Pacifique Sud, risquait d'avoir un effet carte postale que je désirais absolument éviter. Cependant, j'ai transposé une scène de dialogue de *La Ballade* dans le film. Et je suis très content que personne ne s'en aperçoive. C'est quand Corto et Raspoutine discutent dans le train en balançant des cadavres hors de la toile. Raspoutine exprime alors son mal être à son ami... Reste que *Corto Maltese en Sibérie* fut difficile à adapter, car il a un rythme très soutenu, une grande densité narrative et c'est l'un des rares récits où Pratt a effectué un montage alterné, contrairement aux autres albums où le montage est assez linéaire, car on suit Corto pratiquement tout le temps. Pour des raisons esthétiques, nous avons trouvé un compromis en adoptant la structure du road movie.

À la vision de votre film, on sent que Corto Maltese est un de vos vieux amis.

Je l'ai en effet découvert lors de la publication de la première histoire dans Pif. J'avais entre dix et douze ans ans. Honnêtement, j'ai d'abord trouvé ça moche mais, passée la première lecture, j'ai été envoûté. Les dessins étaient d'un style inégal, car Pratt bâclait certaines cases, mais ça fonctionnait. J'ai alors réalisé que le dessin non académique pouvait être d'une efficacité redoutable, car on est plus limité par les canons traditionnels de beauté. Ce mélange de Rimbaud, de poésie, de romantisme, d'homosexualité possède une formidable puissance d'évocation, surtout pour un gamin qui est à l'âge où l'on a besoin de ne pas partir avec des bagages trop légers dans la vie. Quand on a douze ou treize ans, on ne comprend pas tout, mais ça ouvre de jolies portes. Pratt cassait le manichéisme. On ressort de son œuvre avec, je l'espère, une ouverture d'esprit et une vision du monde bien plus large. Pratt vous permet d'embrasser simultanément tout l'horizon des rêves et le champ de la réalité, en parlant d'Histoire, du sens des responsabilités et du devoir. Mais malgré ça, il y a encore des producteurs qui veulent rajouter un chiot pour faire rire les enfants...

Pour vous, Corto Maltese, c'est avant tout de la poésie.

C'est comme cela que j'ai ressenti l'œuvre de Pratt quand je l'ai lu gamin. Ce fut un choc. Pourquoi la femme n'épouse-t-elle pas le héros ? Pourquoi sont-ce vos amis qui vous assassinent et vos ennemis qui vous supportent ? Le personnage de Corto et l'œuvre de Pratt sont une illustration de la fatalité de l'itinéraire, de la démarche inexorablement vaine, une espèce d'apologie de la beauté du geste quels que soient les résultats produits par ce dernier. Pratt raconte des histoires d'aventure et de noblesse, mais il ne croit pas, lui non plus, aux enjeux qu'il décrit. Seul le parcours compte. Ce film est une grande farce parce que tout le monde court après des lingots d'or mais personne ne saurait quoi en faire. *Corto Maltese en Sibérie* est une succession de rendez-vous manqués. Chez Hawks ou Brooks, les personnages se façonnent à mesure que leur destin se dessine. En fin de course, ils ont dominé un décor, voire bien plus encore. Corto, lui, ne peut pas se fixer. Il est contraint de tout abandonner pour inlassablement tout recommencer. Cette idée me plaît, car au final, toutes les actions qu'il a entreprises sont gratuites, au sens noble du terme.

Votre* Corto Maltese *est, dans tous les sens du terme, une œuvre de la confusion.

Lors de l'écriture du film, nous avons réalisé qu'en dépit de tous les moyens de communication dont nous disposons, nous ne parvenons pas à comprendre un conflit quand nous le traversons. Être explicatif dans ce contexte aurait été inutile. J'ai voulu retranscrire à l'écran le chaos et l'impossibilité de prendre position au cours d'une période tourmentée de l'Histoire. Par exemple, j'ai choisi de montrer les conflits armés à la manière de John Ford, en mettant en scène des silhouettes anonymes plus que des hommes, et sans filmer nécessairement le détail des combats, car il n'y aurait eu aucune fierté à verser dans la dramatisation excessive. Lorsque Corto abat un ennemi désarmé de sang-froid, c'est déjà suffisamment éloquent. L'autre confusion majeure, inscrite dans la nature même de *Corto Maltese en Sibérie*, est que notre héros n'y voyage pas d'île en île. J'ai donc essayé de faire des trains une scène de théâtre et de les substituer à la fois aux îles et aux bateaux. Je souhaitais offrir à mes locomotives la même dimension narrative et symbolique qu'aux archipels et aux navires idéaux imaginés par Pratt.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

LE ROI RAY

DE PAUL VERHOEVEN À STEVEN SPIELBERG, DE JAMES CAMERON À PETER JACKSON, TOUS SE RÉCLAMENT DE RAY HARRYHAUSEN. QU'EST-CE QUI VAUT À UN «SIMPLE» SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX UNE DESCENDANCE AUSSI PRESTIGIEUSE ? POUR LE COMPRENDRE, IL FAUT VOIR AU-DELÀ DE L'ÉTIQUETTE RÉDUCTRICE QU'ON ACCOLE COMMUNÉMENT À CET AUTHENTIQUE GÉNIE. CAR ON RÉSUME SOUVENT LE TALENT D'HARRYHAUSEN À LA SEULE PATERNITÉ DE SES CRÉATURES. OR, LE CANTONNER À L'IMAGE PAR IMAGE SERAIT UNE GROSSIÈRE ERREUR. DÉJÀ PARCE QU'IL EST LOIN D'ÊTRE L'ANIMATEUR LE PLUS BRILLANT DE SA CATÉGORIE. ENSUITE ET SURTOUT, PARCE QUE CET ARTISAN PUR SOUCHE EST UN TOUCHE-À-TOUT VIRTUOSE QUI, FAIT EXCEPTIONNEL, A SU PLIER LE CINÉMA POUR FAIRE PROGRESSER SON DOMAINE DE PRÉDILECTION. POUR DIRE LES CHOSES SANS DÉTOUR : GRÂCE AUX EFFETS SPÉCIAUX, HARRYHAUSEN A FAIT ÉVOLUER LE LANGAGE CINÉMATOGRAPHIQUE. RIEN DE MOINS. ON COMPREND DÈS LORS QU'IL EST BIEN PLUS QU'UN PILIER MAJEUR DES EFFETS SPÉCIAUX. ET QUAND ON A DIT ÇA...

Pourriez-vous nous rappeler comment vous vous êtes découvert cette passion pour les effets spéciaux ?

Ma carrière a débuté, inconsciemment je dirais, en 1925. Mes parents m'ont emmené voir **Le Monde perdu**. J'avais quatre ans. C'était un film muet, avec des dinosaures, des monstres fascinants pour un gamin de mon âge. Une dizaine d'années plus tard, en 1933, quand **King Kong** est sorti, avec ses effets sonores incroyables et la musique très wagnérienne de Max Steiner, la puissance du film était telle que je suis sorti du cinéma totalement sonné. Je connaissais déjà à cette époque le processus d'image par image et je savais donc que Kong n'était pas un homme dans un costume. Enfin, deux ans plus tard, **The Last Days of Pompeï** m'a fait découvrir la puissance des effets spéciaux optiques. Cet amour pour la technique s'est transformé en hobby, et ce hobby est vite devenu une profession. C'est George Pal qui, le premier, m'a engagé pour travailler sur sa série, ***Les Puppetoons***.

Il est étrange que vous n'ayez travaillé avec Pal qu'à une seule reprise. Vos deux univers sont si proches...

C'est vrai, si ce n'est que les techniques adoptées par George Pal sont assez différentes des miennes. Par exemple, j'ai toujours été un partisan des figurines uniques pour l'animation. George Pal était lui un adepte de l'animation par remplacement : chaque marionnette possédait plusieurs visages, et à chacun d'entre eux correspondait une expression différente. Pour animer la figurine, il

suffisait ensuite de changer les visages. C'était un travail beaucoup moins créatif que mes méthodes. Et puis Pal aimait les marionnettes stylisées, ce que je n'appréciais que très moyennement. Mais bon, devoir composer sur cette série m'a au moins appris la patience (rires).

Vous auriez pourtant fait bonne figure sur ses longs-métrages...

Peut-être, mais à l'époque je voulais déjà faire mes propres films et travailler avec George Pal aurait été très contraignant pour moi. L'un de nous deux aurait été de trop. Et puis Pa aimait la science-fiction, alors que moi je préférais le passé. Le futur m'a toujours déprimé. Dans ce genre, il me semble que les personnages veulent tous conquérir un monde à coups de laser (rires). Vous savez, dans les années cinquante il était très populaire de détruire des villes avec des prétextes d'anticipation. Moi-même, j'ai détruit New York, puis San Fransisco, puis Washington (1). Ce genre d'exercice m'a vite lassé et je me suis alors mis à chercher des légendes que je pourrais illustrer avec l'image par image. Le personnage de Sinbad, qui est pour moi la personnification de l'aventure, s'est alors imposé. Le premier dessin que j'ai fait, montrait Sinbad luttant contre un squelette sur un escalier en spirale. Le problème, c'est que lorsque j'ai voulu monter ce film, Howard Hughes venait de perdre beaucoup d'argent avec **The Son of Sinbad**. Tout le monde pensait alors que le film en costume était mort. Seul le producteur Charles Schneer a cru dans **Le Septième voyage de Sinbad**.

Un film qui a créé à lui seul un genre...

Je le pense aussi. En tous cas, beaucoup de réalisateurs comme Steven Spielberg ou James Cameron m'ont dit que s'ils n'avaient pas vu **Le Septième voyage de Sinbad**, ils ne feraient pas de films aujourd'hui. Vous ne pouvez pas savoir à quel point ce genre de déclaration me fait plaisir. Ce qui est encore plus agréable, c'est quand je constate que mes films semblent traverser les générations sans prendre une ride, même si tout ceci ne me rajeunit pas...

Et que ressentez-vous lorsque Phil Tippett réalise un court métrage d'animation pour votre anniversaire ?

Vous n'étiez pas censé être au courant de ça ! Par contre, je suis certain que vous ne saviez pas que pour mes 80 ans, George Lucas, Steven Spielberg, James Cameron et tous les garçons d'ILM et de Pixar ont réalisé un film d'une demi-heure en guise de cadeau. Je suis très impressionné par ce que tous ces petits gars parviennent à faire avec l'image de synthèse. Je suis un grand admirateur de **Sur la terre des dinosaures** par exemple. Mais je ne pense pas que cette technique soit adaptée à un film de fantasy. Pour moi, seules les imperfections de l'image par image peuvent retranscrire les sensations d'un rêve ou d'un cauchemar.

Avez-vous lu les déclarations de Peter Jackson concernant l'influence que vous avez exercée sur* Le Seigneur des anneaux *?

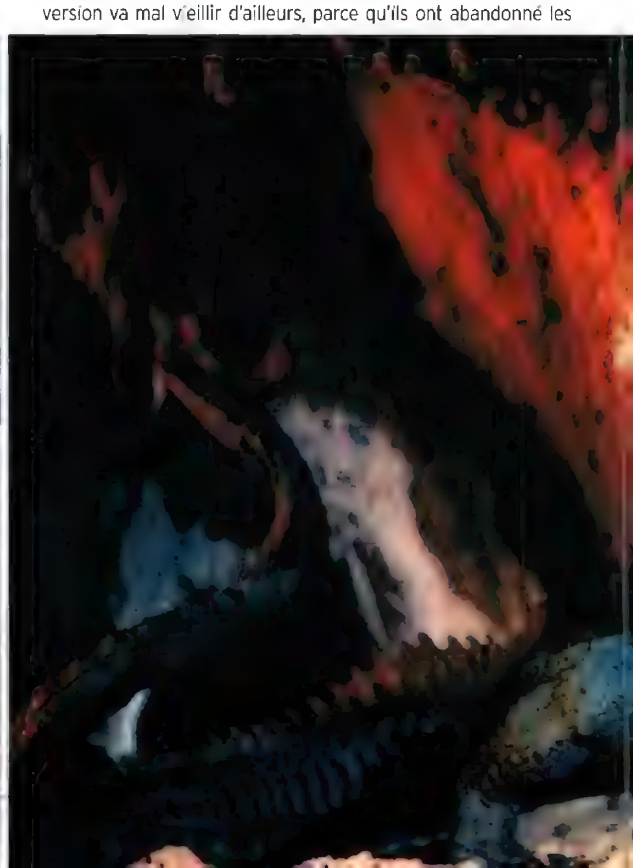
En fait, je reviens tout juste de Nouvelle Zélande, où Peter Jackson nous a invités, moi et ma femme. Il nous a montré les jeux de tournage, et toutes les maquettes et créatures créées pour sa trilogie. C'était un régal, même si on ne s'est toujours pas vraiment remis du décalage horaire (rires).

Savez-vous qu'il veut réaliser un remake de* King Kong *?

Oui, il m'a même montré les dessins de préproduction de ce film, et d'après ce qu'il m'a dit, il est toujours intéressé par ce projet.

Et que Stephen Sommers veut refaire* Jason et les Argonautes *?

Non, ça je ne le savais pas. Mais ce film a déjà été refait pour la télévision. Il leur a fallu quatre heures pour raconter ce que nous condensions en une heure et demie (rires). Je pense que cette version va mal vieillir d'ailleurs, parce qu'ils ont abandonné les



Au centre :
La figurine de Monsieur Joe, premier travail pro d'Harryhausen.

Ci-dessus :
Monsieur Harryhausen et le Kraken du Choc des Titans.

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas :
L'Ovni animé image par image des Soucoupes volantes attaquent/
Le dragon coloré du Septième voyage de Sinbad/
L'Ymir d'À des millions de kilomètres de la Terre, l'un des hommages directs d'Harryhausen à King Kong/
L'Ymir en action. La figurine est placée dans un décor miniature, lui-même situé devant un écran de rétro projection/
Le T-Rex de La Vallée de Gwangi, l'autre hommage d'Harryhausen à King Kong.

éléments merveilleux au profit des personnages. Or, nous faisions exactement l'inverse.

C'est parce que votre rôle était loin de se limiter à celui alloué au superviseur des effets spéciaux...
Je vais vous dire une bonne chose : trop longtemps j'ai été modeste. Et la modestie est un vilain défaut lorsque l'on travaille à Hollywood. C'est fini aujourd'hui : oui, je travaillais sur mes films dès le début de la gestation. Oui, je collaborais avec le scénariste. Oui, j'étais très présent tout au long de la production, je créais tout l'univers visuel et, en général, le réalisateur n'arrivait pas avant que le travail de préproduction ait été bouclé. Comme nous réalisions ces films pour de tout petits budgets, je devais me débrouiller pour que l'on puisse obtenir le résultat recherché pour le moindre coût, d'autant que **Monsieur Joe** a longtemps entaché la réputation de l'image par image, dont on disait qu'elle était bien trop coûteuse. Je n'ai jamais caché, ni eu honte de dire que nos productions n'étaient pas des films de metteur en scène tel que vous l'entendez en Europe. Le travail du réalisateur se limitait à la direction d'acteur. Je sais que cette méthode peut vous sembler choquante à vous autres Français.

Réfuteriez-vous alors le qualificatif d'auteur ?
Oh que non ! Si c'est ainsi que vous me voyez, j'accepte sans problème le compliment. D'autant que j'étais souvent l'auteur original de tous mes scripts. Aujourd'hui, je regrette énormément de n'avoir jamais reçu plus de crédit sur mes films, parce que trop de gens pensent encore de moi que je ne suis que le gars des effets spéciaux image par image.

Mais alors pourquoi n'avez-vous jamais réalisé vos propres films ?
J'y ai pensé bien des fois, mais je suis habitué à travailler avec mes figurines, et ce sont des « acteurs » qui font exactement ce que je désire. Or bien souvent, les vrais comédiens ont une idée précise de ce qu'ils veulent faire à l'écran, et je suis persuadé que si j'avais travaillé avec ce genre de personnes, une des deux parties aurait trop souffert de cette collaboration. Mais même en étant responsable du jeu d'acteur, le réalisateur avait un rôle assez restreint parce que nos films étaient, je dirais, visuels, à l'opposé des films de dialogues par exemple. C'est pour cette raison que nous engagions d'excellents compositeurs de musique, comme Bernard Herrmann ou Miklos Rozsa. Ces personnes étaient pour nous largement aussi importantes que les comédiens.

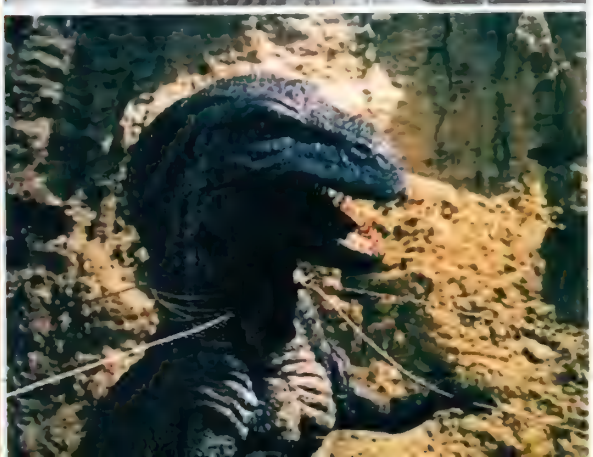
Comment prépariez-vous le tournage ?
Je storyboardais toujours les scènes à effets spéciaux. En moyenne, je faisais 400 dessins par film. Ainsi, nous ne gâchions ni le matériel, ni le temps. Mais les principaux éléments de mes préparations étaient des dessins représentant les moments clés du scénario. Ces dessins stimulaient tout le monde et l'acteur en premier lieu qui devait jouer sans rien avoir devant lui.

Avez-vous rencontré des réticences à travailler dans ces conditions alors exceptionnelles à Hollywood ?

J'ai quelque fois piqué une petite colère face à certains collaborateurs qui ne comprenaient rien à mon travail, mais jamais rien de bien méchant. Comme je réalisais moi-même la plupart des séquences à effets spéciaux, je parvenais toujours à obtenir ce que je voulais. Encore une fois, mes dessins de préproduction m'étaient d'une aide précieuse.

Quelle était votre source d'inspiration pour ces dessins ?
Votre compatriote mon cher, Gustave Doré. Il a été mon mentor, si je puis dire, comme celui de Willis O'Brien. Tous deux, nous avons beaucoup étudié et reproduit les compositions généreuses de Doré. Parfois même, je lui empruntais des idées. Par exemple, cet escalier en spiral brisé, qui semble conduire vers nulle part et sur lequel Sinbad combat le squelette du **Septième voyage de Sinbad**, provient directement d'une gravure de Doré. Cette influence explique aussi que je me sois toujours refusé à dessiner en couleur.

Étiez-vous au fait du travail de vos confrères, comme Jiri Trnka ou Karel Zeman ?
Oui, j'aime beaucoup ce qu'ils faisaient mais, comme George Pal, ils avaient opté pour des personnages très stylisés. Pour moi, Willis O'Brien est le seul dont je me sente proche, c'est le seul qui osait confronter son personnage animé à de vrais acteurs et à un authentique décor.



LES TRÉSORS PERDUS D'HARRYHAUSEN

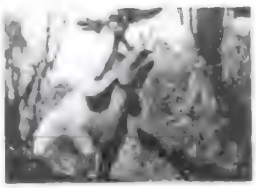
RAY HARRYHAUSEN LÈVE LE VOILE SUR TOUS SES PROJETS DE FILMS ABANDONNÉS

DAVID ET GOLIATH/CREATURE FROM JUPITER

Ce sont deux projets de courts-métrages en 16 mm pour lesquels j'ai fait des dessins, voire même des tests. Je n'ai jamais pu mener à bien ces films, trop ambitieux pour l'amateur que j'étais.

EVOLUTION

Au tout début de ma carrière, j'ai travaillé dans mon minuscule garage sur ce projet en 16 mm qui devait suivre le développement de la flore et surtout de la faune terrestre. Mais entretemps, **Fantasia** est sorti et le sketch montrant les dinosaures devançait mon projet. **Evolution** m'a servi ensuite de bande-démo pour entrer dans le métier

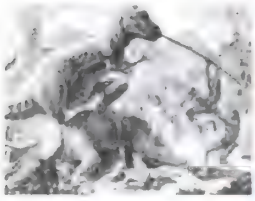


LA GUERRE DES MONDES

Je voulais faire ce film juste après **Monsieur Joe**. J'ai réalisé huit grands dessins, tous très fidèles au formidable roman d'H.G. Wells. Et puis j'étais un fan de l'adaptation radiophonique d'Orson Welles. Mais la version (que j'aime beaucoup) de George Pal, avec des techniques plus pointues que les miennes, est sortie sur les écrans, et je n'ai jamais pu mener à bien ma vision de ce classique.

VALLEY OF THE MIST

À partir d'un synopsis de Willis O'Brien adapté d'une histoire méconnue (*The Story of Emilio and Guloso* - ndlr), nous avons développé ce script mixant un univers contemporain (de jeunes Mexicains garçons vachers) avec des monstres préhistoriques. Mais l'histoire n'a jamais vraiment décollé. Et puis, lorsque nous travaillions sur ce film, les gens ne juraient que par la SF.



LE LIÈVRE ET LA TORTUE

J'ai commencé une adaptation luxueuse en 16 mm de la fable de La Fontaine, dans l'esprit des petits films pour enfants que j'avais réalisé dans ma série ***Les Contes de la mère l'oie***. Ma mère avait fait les costumes, mon père les figurines. Mais un ancien camarade de l'armée m'a appelé pour me dire qu'un certain Charles Schneer cherchait un technicien capable de réaliser la pieuvre géante du **Monstre vient de la mer**. J'ai donc dû abandonner ce qui promettait d'être un charmant film.

THE ELEMENTALS

Le premier scénario de **À des millions de kilomètres de la terre** se déroulait à Chicago. Or, à l'époque, je voulais vraiment venir en France. Alors, j'ai modifié le script et j'ai fait s'écraser la navette de l'Ymir sur les côtes françaises ! Nous avons changé ensuite pour l'Italie, mais l'idée de faire un film en France ne m'a jamais quitté. C'est ainsi que j'ai vendu au producteur Jack Dietz (producteur du **Monstre des temps perdus** - ndlr) l'idée de **The Elementals** : des créatures cannibales et volantes font leur nid au sommet de la Tour Eiffel. Jack a engagé plusieurs scénaristes sur ce film, j'ai fait quelques tests, notamment en 3D, mais nous n'avons jamais obtenu une histoire qui satisfasse tout le monde, et puis Jack avait de gros problèmes d'argent à l'époque.

SKIN AND BONES

Ma femme avait lu cette histoire pour enfant et m'avait dit que ça ferait une très sympathique comédie. J'ai commencé à écrire une adaptation, j'ai fait plusieurs dessins, mais nous n'avons pas réussi à obtenir les droits.

Vous n'avez donc jamais entretenu de liens avec vos collègues ?

Non. De toute façon, j'ai toujours préféré œuvrer seul parce que la clé de mon travail repose sur la concentration. Par exemple, lorsque j'animais l'hydre à sept têtes de **Jason et les Argonautes**, si j'avais le malheur de répondre au téléphone pendant une prise, je ne parvenais jamais à retrouver la dynamique du plan et je devais tout recommencer à zéro. Je faisais donc tout, tout seul. J'étais vraiment l'homme orchestre de mes films.

Vous faisiez même les armatures de vos personnages ?

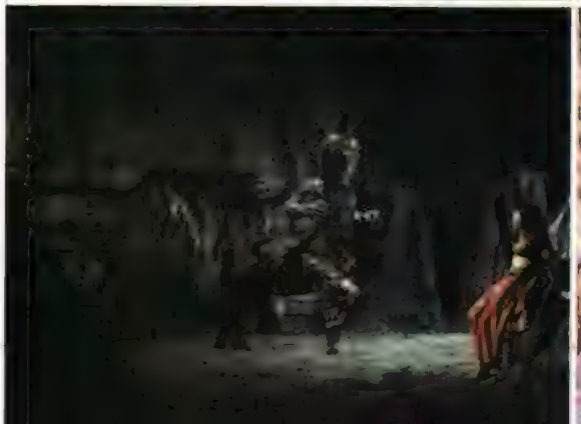
Ça dépendait. Pour le squelette du **Septième voyage de Sinbad** par exemple, c'est mon père qui a fait l'armature. J'emmène toujours cette figurine avec moi d'ailleurs. Je lui ai même construit un petit cercueil, comme ça il se sent chez lui ! Le seul film où j'ai dû déléguer est **Le Choc des Titans**. Nous avons eu des problèmes techniques sur ce projet et nous avions pris du retard. J'ai donc engagé deux autres animateurs, Steve Archer et Jim Danforth, qui était un de mes premiers fans et qui est devenu par la suite un brillant animateur...

...et qui a réalisé certains des plans truqués de* Jack le tueur de géants. *Qu'avez-vous pensé de ce film ?

Je n'ai rien à déclarer ! (Rires, puis un temps) C'est une honteuse copie du **Septième voyage de Sinbad**. Quand je cherchais à monter ce film, j'avais contacté le producteur Edward Small et il n'avait même pas voulu me rencontrer. Suite au succès de mon film, Monsieur Small a engagé tous les gens qui ont travaillé sur **Le Septième voyage de Sinbad**, exceptée la personne responsable du concept, à savoir moi (rires). À mon avis, ce film était pour lui une revanche et je pense que le résultat parle de lui-même. Monsieur Small a cru que c'étaient les acteurs et le réalisateur les responsables du succès (rires).

Tout l'inverse de Charles Schneer, avec qui vous avez eu une incroyable relation professionnelle.

Je n'ai d'ailleurs jamais pu expliquer cette relation. Mais dès notre première rencontre, sur **Le Monstre vient de la mer**, nous étions sur la même longueur d'onde. Le partage des tâches se faisait on ne peut plus naturellement : il était surtout responsable du tournage, et moi de tout ce qui était l'animation.



Ci-contre, de gauche à droite : Le cyclope, l'un des monstres stars de Ray Harryhausen dans Le Septième voyage de Sinbad. À noter, au bord de ses pieds, la limite de l'écran de rétro projection/ L'homoncule du Voyage fantastique de Sinbad.

Ci-dessous, de gauche à droite : La statue de Kali, surprenant épéiste du Voyage fantastique de Sinbad/ La plus fameuse séquence d'Harryhausen : le combat contre sept squelettes de Jason et les Argonautes/ Pégase dans Le Choc des Titans, ici animé par Steve Archer/ Le Centaure et la Caroline Munro du Voyage fantastique de Sinbad/ Jason et l'hydre de Jason et les Argonautes.

Le terme de Dynamition, que vous avez inventé au début de votre collaboration, m'a toujours semblé un peu flou. Désigniez-vous par-là l'animation, les types d'incrustation...

Non, c'est plus simple que cela : nous avons créé un mot avec Charles pour que le public et les critiques ne confondent pas notre travail avec l'animation traditionnelle. C'était donc plus un terme publicitaire qu'autre chose en réalité. C'est amusant que ce mot soit devenu ensuite porteur de tant de sens. J'ai un peu l'impression que chacun y a mis sa propre signification.

Nombre de vos plans composites défient encore aujourd'hui l'analyse...

En fait, j'utilisais une large quantité de techniques, du travelling-matte au cache contre cache en passant par la rétro-projection. Un de mes secrets était de ne jamais me contenter d'une seule technique : en mélangeant tous ces outils, en passant d'une « méthode » à une autre, nous ne laissions jamais au spectateur le temps d'analyser l'image. Mais je ne pense pas qu'il faille que je dévoile tous mes trucs. Mes films perdraient leur charme.

Si vous deviez résumer votre carrière à un seul monstre, lequel choisiriez-vous ?

Mes autres créatures vont être jalouses, mais je pense que je choisirais Méduse dans **Le Choc des Titans**, un personnage spécialement complexe, notamment parce qu'elle était humanoïde. Une créature à quatre pattes est toujours moins intéressante à animer qu'une créature à deux pattes. Même pour un T-Rex, vous pouvez retrouver des petites mimiques qui rappellent l'humain. Il est alors plus facile de faire jouer l'empathie sur ces personnages, notamment lorsqu'ils meurent. Car j'espère que vous avez pleuré lorsque Méduse meurt...

(1) Respectivement dans **Le Monstre des temps perdus**, **Le Monstre vient de la mer** et **Les Soucoupes volantes attaquent**.

Propos recueillis au Festival du film d'Action et d'Aventure de Valenciennes et traduits par Julien DUPUY

Merci à Cyril Delavenne et à toute l'équipe du Festival.

PLACE AUX GÉANTS

Encore un roman d'H.G. Wells que je n'ai pas réussi à porter à l'écran ! Juste après **Monsieur Joe**, O'Brien et Merian C. Cooper voulaient déjà adapter cette histoire satirique dans laquelle des scientifiques inventent un produit miracle qui fait grandir les hommes, les bêtes et les végétaux qui s'en nourrissent.

KING KONG

Je déteste faire des remakes, mais dans le cas d'**Un million d'années avant J.C.**, je pensais que nous pourrions obtenir un meilleur résultat que le film original de 1940. La Hammer, très satisfaite des recettes de ce film, nous a ensuite proposé de mettre en scène une nouvelle version de **King Kong**, mais ils ne sont jamais parvenus à acquérir les droits de l'original.

CONAN

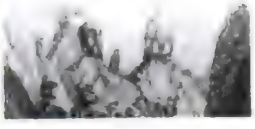
J'ai longtemps voulu adapter les romans de Robert E. Howard, dont je suis un grand fan. Mais ce n'est pas vraiment allé plus loin qu'un simple désir.

THE HOBBITS

Au début des années 70, un producteur (je ne me souviens plus qui) nous avait contacté, Charles Schneer et moi, pour adapter la trilogie de Tolkien. Nous avons un peu travaillé sur ce film, mais je ne pense pas que la Dynamition aurait été adaptée à cette histoire.

WAR EAGLES

Nous voulions réaliser ce film après **Le Choc des Titans**. **War Eagles** est un scénario sur lequel Willis O'Brien a travaillé pendant et après la deuxième guerre mondiale : des savants américains découvrent une zone inexplorée de l'Arctique protégée par un microclimat. Là-bas vivent des descendants de Vikings qui se servent d'aigles géants comme montures. Dans le final, les savants et les Vikings défendent New York en chevauchant les aigles, tandis qu'une gigantesque forteresse volante nazie attaque la ville. La MGM a finalement refusé de financer ce projet : ils trouvaient le script trop daté. Et comme ce sont eux qui possédaient et possèdent toujours les droits, nous n'avons jamais pu réaliser ce film. J.D.



L'ACTUALITÉ CULTE DES COLLECTIONNEUR

McFarlane n'a pas peur de l'ombre...

...et fête sa décennie avec brio

Le catalogue de la rentrée est arrivé avec plus de 200 nouveautés.

BOUTIQUE – 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS
M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-19H30 • DU MARDI AU SAMEDI 11H-19H30

VENTE PAR CORRESPONDANCE :
AU 01 47 90 37 62 • email : serviceclients-videopole@wanadoo.fr

DE PRODUITS DÉRIVÉS

VIDEOPOLE

HOME CINEMA — DVD — PRODUITS DÉRIVÉS

Les stars de la rentrée : L'EFFET GRAND ÉCRAN

STAR WARS

R2D2

EMPEROR PALPATINE

STORMTROOPER

ROYAL GUARD

C-3PO

JABBA

JABBA ET LEIA sont vendus séparément

PRINCESSE LEIA

SABRE YODA

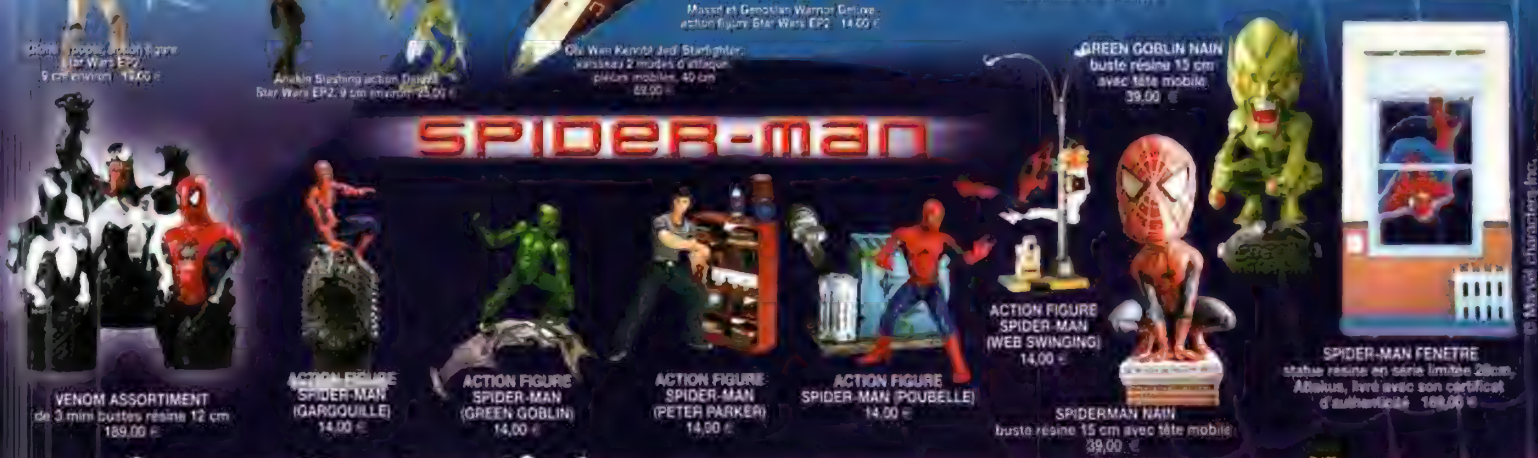
BLASTER

SABRE LUKE

MACE OBI WAN

© Lucasfilm Ltd

SPIDER-MAN



VENOM ASSORTIMENT
de 3 mini bustes résine 12 cm
189,00 €

ACTION FIGURE SPIDER-MAN (GARGOUILLE)
14,00 €

ACTION FIGURE SPIDER-MAN (GREEN GOBLIN)
14,00 €

ACTION FIGURE SPIDER-MAN (PETER PARKER)
14,00 €

ACTION FIGURE SPIDER-MAN (POUBELLE)
14,00 €

GREEN GOBLIN NAIN
buste résine 15 cm avec tête mobile
39,00 €

ACTION FIGURE SPIDER-MAN (WEB SWINGING)
14,00 €

SPIDERMAN NAIN
buste résine 15 cm avec tête mobile
39,00 €

SPIDER-MAN FENETRE
statue résine en série limitée 28cm, Attakus, livré avec son certificat d'authenticité 169,00 €

Icônes d'actualité

EVIL ERNIE BUSTE
résine sculpté par Randy Garcia, de 15 cm, limité à 3000 ex.
79,00 €

PATRIOT
mini buste résine de 15 cm, sculpté par Martin Canale
edition limitée à 3000 ex pour le monde
75,00 €

RED SKULL
statue résine 20 cm sculptée par Sam Greenwell, livrée avec son certificat d'authenticité,
7500 ex pour le monde
145,00 €

WOLVERINE ORIGINES BUSTE
résine 15 cm, conçue par Andy Kubert et sculptée par Martin Canale
189,00 €

BRUCE LEE
43 cm action figure articulée
55,00 €

Renvoyez ce bon de commande à : VIDEOPOLE - 15 Rue des Champs 92600 ASNIERES

PRODUITS	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

LIVRAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande (dans la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

SOUS-TOTAL
Frais de port et d'emballage
TOTAL A PAYER

Montant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison comprise)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

*valable pour la France métropolitaine.
Autres destinations : nous consulter

☐ chèque JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

MM9/02

NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE :.....

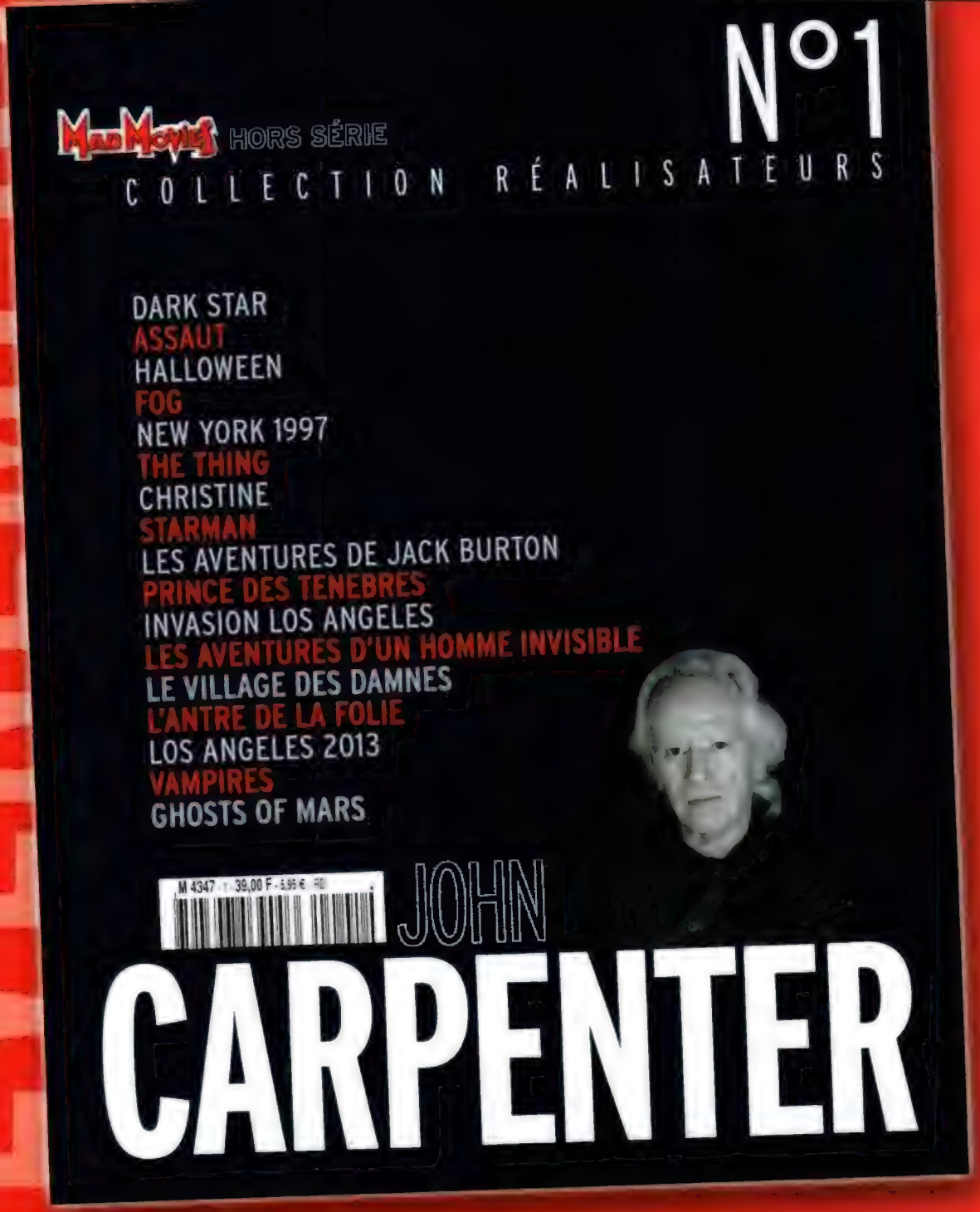
CODE POSTAL :..... VILLE :.....

TEL :..... NÉ(E) LE :..... e.mail :.....

Je désire recevoir le catalogue rentrée 2002 ☐

Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

Je désire être informé par e.mail de l'ouverture du site internet de vidéopole ☐



LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander découpez ou photocopiez le bon de commande remplissez-le et envoyez-le avec votre règlement à l'adresse suivante

D.I.P.
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cedex 19

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Espace vert

sommaire

 # 72 DVD
Silent Running, des polars italiens assez rares, des giallos encore plus rares et des comédies fantastiques pas rares du tout côtoient les inédits **Voodoo Academy**, **Second Impact**, **Rose Red** et **Ginger Snaps**. Justice est faite !

 # 80 TÉLÉ MANIAC
Après avoir vu les premiers épisodes de **24 heures chrono**, une série policière parrainée par le réalisateur Stephen Hopkins, Yannick Dahan s'est aussitôt emparé de son stylo pour nous faire partager son engouement.

 # 81 ANIME NATION
L'auteur de ***Goldorak***, Go Nagaï, s'est également rendu coupable de **Violence Jack**, un manga animé où gore et cul font bon ménage. Bien entendu, Rougier adore.

 # 82 PLAYMAD
Rafik n'en pouvant plus d'attendre la sortie des **Deux tours**, il a passé des nuits entières à franchir les différents niveaux du jeu **Warcraft 3**, encore et encore, histoire d'avoir sa dose d'heroïc fantasy.

 # 83 TOP GOODIES
Numa Roda-Gil, en bon amateur de plastique qu'il est, s'intéresse ce mois-ci au cas Marilyn Manson, qui vient de s'offrir un jouet à son image, c'est-à-dire bien trash.

 # 84 MÉLOMAD
Cédric Delelée adore la musique de film et... le symphonique bourrin nous avoue-t-il ce mois-ci tout en délirant sur les partitions de **Minority Report**, de **K-19** et des **Sentiers de la perdition**.

 # 85 SANG D'ENCRE
Bordas est surmené. Du coup, il a fait son papier sur la bédé *Groo*, puis il a appelé ses mercenaires Vogel et Delelée pour vous entretenir des derniers romans de Pierre Bordage et de Michael Crichton.

SILENT RUNNING SPECIAL EDITION (FNAC Import)

DE DOUGLAS TRUMBULL

En 1969, Douglas Trumbull n'a pas encore œuvré sur **Rencontres du 3ème type** et **Star Trek**, le film, mais il est déjà catalogué à Hollywood comme «génie technologique ultime», pour avoir, dès ses 26 ans, révolutionné l'utilisation des effets spéciaux avec **2001 l'odyssée de l'espace**. La SF cinématographique est alors promise à l'âge adulte, d'autant que les campus connaissent au même instant une vague de littérature et bédé de SF new-age hautement iconoclaste, volontiers politique et philosophique (K. Dick, Clarke, Silverberg, Herbert etc...) et qui enterre sans ménagement le scientisme optimiste des années précédentes. Trumbull s'engage dans la mouvance et profite d'une opportunité unique pour imposer à Universal un projet de SF hors du commun. En effet, le succès cosmique d'**Easy Rider** a fait l'effet d'une bombe, et les majors, complètement à la masse sur les nouvelles attentes du jeune public, distribuent de l'argent à tour de bras. Chez Universal, avec la garantie d'un budget inférieur à 1 million de dollars, tout réalisateur débutant peut proposer son projet fou, faire son film sans rendre de comptes, et bénéficier du final cut (!!!). Et l'on se doute que peu de gens, sur place, ont dû comprendre quoi que ce soit au synopsis que leur dépose le jeune Trumbull : un groupe d'ouvriers de l'espace transporte dans d'énormes serres les derniers échantillons de flore terrestre. En leur sein, le lunatique Freeman Lowell, qui se révèle plus intime avec les plantes et les drones du vaisseau qu'avec ses collègues fonctionnaires. Lorsque, de la Terre, vient l'ordre de détruire les serres, Freeman est effrayé par la portée du geste et refuse d'annihiler le dernier paradis terrestre dans l'univers. Il assassine ses collègues et fait croire que le vaisseau a explosé en larguant des pièces (tactique de sous-marin dénommée le «Silent Running»). Il va désormais errer dans l'espace avec, pour seuls compagnons, les drones qu'il a re-programmés...

Pour donner corps à son rêve étrange, Trumbull s'entoure de deux scénaristes qu'il estime prometteurs, un certain Michael Cimino (futur oscarisable) ainsi qu'un dénommé Steve Bochco (créateur d'**Hill Street Blues, NYPD Blues, La Loi de Los Angeles, City of Angels, Murder One**, ouf !...). Ces derniers vont notamment développer les caractéristiques de la vie en groupe, qui redéfinissent de fond en comble l'image jusqu'alors usitée de l'équipage spatial militarisant. Avec un budget ric-rac et toute l'ingéniosité scientifique du monde, Trumbull accouchera de son côté d'une pléthore d'effets spéciaux réellement poussés pour l'époque (transparences en tout genre, incrustation des acteurs dans les maquettes, etc...). De plus, l'équipe trouve l'occasion de louer pour une bouchée de pain un ancien porte avion de l'US Navy, qu'elle redécore avec soin. Cette opportunité sera également lourde de conséquences dans le look normalisé du vaisseau spatial, aux antipodes de la rutilance flashy jusqu'alors servie par le ciné de SF. Et si l'on excepte les emprunts les moins pertinents à la culture pop d'alors (Joan Baez sur fond d'étoiles ! Seigneur !), **Silent Running** se pose royalement comme le parrain thématique et esthétique des films de SF qui allaient traumatiser la fin de la décennie 70, **Alien** en tête.

Sorti en 1971 (72 en France), le film sera, comme on s'en doute, un échec, (pour un millionième du budget, le Dark Star de Carpenter sera finalement plus rentable) compromettant lourdement la carrière du cinéaste Trumbull. Ses futurs projets seront jugés à l'aune de celui-ci, et généralement écartés lorsque trop «farfelus» (y compris lorsqu'en plein 70's, il proposait aux studios un système de jeu scénarisé interactif en 3D, ingénieusement baptisé «videogame»). En France, à l'exception d'une diffusion sur TF1 dans l'impayable émission «L'Avenir du futur», au début des 80's, la carrière du film est de l'ordre du néant (la preuve, il est sorti il y a peu en DVD Zone 2, dans une copie faiblarde et avec un

Silent Running, un film de science-fiction intimiste et écolo réalisé par Douglas Trumbull, un génie de la technique qui révolutionna l'utilisation des effets spéciaux avec **2001 l'odyssée de l'espace!**

prix dérisoire, et vous ne l'avez pas acheté, chiens d'infidèles !). Cette édition spéciale, qui doit plus son existence à un coup de nostalgie post-SF-70 qu'à une vraie démarche cinéphile, répare donc en partie l'injustice puisque Trumbull y commente assez longuement sa carrière mouvementée, sans cesse en butte à l'immobilisme de ses pairs (son système de projection révolutionnaire à 60 images/sec, le Showscan, n'a toujours pas trouvé preneur en 15 ans ; son attraction du «Back to the Future Ride» est restée un cas unique d'exigence). Mais le plus fascinant reste l'exhumation du documentaire **Making Silent Running**, un making-of d'autant plus rare que l'époque en était généralement dénuée, surtout pour des films à si petit budget. C'est l'occasion d'y voir le jeune et ambitieux Trumbull exercer son ingéniosité multiple, finalement plus proche des artistes-scientifiques de la Renaissance, que des wonder-boys qui, plus tard, contribueront à imposer ces idées novatrices dans le genre fantastique. Quant à vous, bande de prétendus amateurs de SF, vous n'avez plus la moindre excuse pour ignorer ce film fondateur. Bougez-vous le gras des fesses !

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON MONO (VO/VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : DOCUMENTAIRE D'ÉPOQUE – COMMENTAIRE AUDIO – 2 LONGUES INTERVIEWS ILLUSTRÉES DE DOUGLAS TRUMBULL – INTERVIEW DE BRUCE DERN – NOTES DE PRODUCTION – FILMOGRAPHIES – BANDE ANNONCE.

COMÉDIES FANTASTIQUES

(SCARY MOVIE 2, DOCTEUR JERRY & MISTER LOVE, SPY KIDS, UN VAMPIRE À BROOKLYN)

Le gros des comédies fantastiques s'intéresse la plupart du temps à un mythe du genre, en particulier pour le détourner à des fins zygomatiques. C'est du moins le cas des quatre titres sortis en même temps et qui nous intéressent aujourd'hui. En termes d'édition, le plus imposant reste **Scary Movie 2**. On se souvient de la vision pénible de cette parodie de films de possessions archi-remontée dans tous les sens. On passera donc volontiers sur les suppléments beaufs type **Loft Scary 2** pour se concentrer sur les 40 minutes (40 !!!!!) de scènes coupées. Celles-ci laissent entendre que le film possédait un script bien plus consistant et l'on peut enfin découvrir les parodies, promises à l'époque, de **Pearl Harbor** et **Apparences** (la scène de la douche revisitée est hilarante). Bref, il faut croire que les frères Wayans auront bien fait leur boulot avant qu'il ne soit salopé par Miramax. Autre mythe revisité lui aussi, le film de vampires avec **Un Vampire à Brooklyn** réalisé par un Wes Craven dans le creux de la vague avant le succès de la trilogie **Scream**. Pas vraiment d'une première fraîcheur puisqu'on sait bien que le sieur ne manie pas un humour des plus mordants (!!!). Reste les multiples performances d'un Eddie Murphy top classe dans un film qui se voudrait bien aussi fort que les premiers John Landis. Eddie reviendra d'ailleurs lui aussi au succès en remakant le troisième film qui nous intéresse ici : **Docteur Jerry & Mister Love**. Version loufoque du mythe de Stevenson (Dr Jekyll & Mister Hyde), le film de Jerry Lewis atterrit chez nous sans suppléments (si ce n'est un docu sur la Paramount dans les 50's) mais garde encore une belle forme dans le slapstick de haut niveau. Bref, un film certainement plus drôle et moins idiot que le **Spy Kids** de Roberto Rodriguez. Parodie à la sauce moutards des films d'espionnages (pas un genre fantastique certes) que le réalisateur rehausse de références aux B-Movies des 60's, **Spy Kids** est d'une part moins bien réalisé qu'un pilote télé et d'autre part, se vautre également dans des gags limite beaufs. Les éditeurs ont bien saisi à qui le film s'adressait en multipliant les suppléments infantiles type jeux de réflexes... La suite actuellement sur les écrans US se propose comme un hommage à Ray Harryhausen... Il faut vraiment croire que le carburant de la comédie fantastique reste encore celui de ne pouvoir que se nourrir au sein du genre plutôt que de le fortifier...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : WILD SIDE & PARAMOUNT. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **SCARY MOVIE 2**, **SPY KIDS**, **UN VAMPIRE À BROOKLYN** ET VO DE **DOCTEUR JERRY & MISTER LOVE**) DTS (VO ET VF DE **SCARY MOVIE 2** ET VF DE **SPY KIDS**) LO (VF DE **DOCTEUR JERRY & MISTER LOVE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES – FINS ALTERNATIVES – MAKING OF – COURTS MÉTRAGES – PARODIES – FEATURETTES SUR LES SFX – BANDES ANNONCES – FILMOGRAPHIES (SUR **SCARY MOVIE 2**) MAKING OF – BANDE ANNONCE – INTERVIEW – JEUX – CLIP MUSICAL (SUR **SPY KIDS**).

MAD DVD

SECOND IMPACT

DE JAMES SEALE

Rien ne va plus en ce bas monde. Les plaques tectoniques se déplacent de manière alarmante et provoquent un tas de bordel aux quatre coins de la planète comme des séismes et autres irruptions volcaniques. Une poignée de mecs ayant fait des études décident de faire exploser deux bombes nucléaires en plein cœur de Los Angeles, seul moyen d'après eux de sauver l'humanité. Et comme si ce n'était pas assez la merde comme ça, la ville évacuée est devenue le territoire de pillards en tout genre. Bref, le colonel Beckett (Marc Dacascos) va devoir distribuer du plomb et des mandales en pagaille s'il veut mener à bien cette palpitante mission. Malgré son petit budget, **Second Impact** veut vous en foutre pleins les yeux et entraîne son héros qui a abandonné la sobriété du Mani du **Pacte des loups** pour se la péter grave dans une succession de gunfights et de déflagrations. Faisant parfois vaguement penser à **Los Angeles 2013**, le film de James Seale (**Asylum** avec Malcom Mc Dowell) rachète ses fautes (le scénario a semble-t-il lui aussi explosé) par un casting qui bombarde Rutger Hauer dans le rôle du président des States et qui ressort des limbes l'inénarrable G.W. Bailey, l'instructeur de choc Harris de la série **Police Academy**. À chaque fois qu'il rentre dans le cadre, on s'attend à ce qu'il gueule sur Tackleberry et Hightower. Toute une époque.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 1 **SCORCHER** USA. 2000. RÉAL.: JAMES SEALE. INT : MARC DACASCOS, JOHN RYES DAVIS, RUTGER HAUER, G.W.BAILEY... FORMAT: 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON: 2.0 (VF ET VO). SUPPLÉMENT: BANDE-ANNONCE. DIST.: FREE DOLPHIN/ IMATIM.

SECONDS

DE JOHN FRANKENHEIMER

Le récent décès de John Frankenheimer nous donne une occasion funeste de revenir sur **Seconds (L'Opération diabolique)**, l'un de ses meilleurs films, qui reste malheureusement peu connu chez nous. Evoquant aussi bien Kafka que ***La Quatrième dimension***, ce film raconte l'histoire d'un sexagénaire ayant perdu goût à la vie et se voyant offrir une seconde vie par une organisation secrète. Un nouveau corps, une nouvelle identité même, qui finissent rapidement par peser sur son équilibre mental au point d'en devenir dangereux pour lui comme pour l'organisation. S'il partage avec le reste de la filmographie de Frankenheimer un sens du rythme et de la narration admirables, **Seconds** reste surtout son film le plus ambitieux sur un plan formel. Une réussite également due à son chef opérateur James Wong Howe, à l'origine de nombreuses d'idées de mise en scène, et avec qui John Frankenheimer partage la paternité du film sur le commentaire audio. Comme tous les autres qu'il aura enregistré, ce commentaire audio frappe par l'extraordinaire mémoire du monsieur, qui se rappelle des moindres détails du tournage et démontre l'admiration sincère qu'il a pour tous les gens avec qui il a collaboré. C'est d'ailleurs dans cette collaboration que résidait pour lui la véritable clé de la réussite d'un film, considérant que son rôle de metteur en scène était de créer un climat de travail favorable à toute son équipe. Seul véritable supplément de ce DVD, il s'avère déterminant pour comprendre la perception d'Hollywood sur le travail de John Frankenheimer : reconnu comme un professionnel respecté les 20 dernières années de sa carrière et comme un cinéaste d'exception pendant les 20 premières, notre homme s'est éteint le 6 juillet dernier des suites d'une attaque cardiaque. Un géant s'en est allé...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON MONO (VO NON ST ET VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE.

Phantom Ship

DE DENISON CLIFT

Suite à sa première production, une comédie appelée **The Public Life of Henry the Ninth**, la Hammer Films se rapproche un peu plus des films qui feront sa gloire avec ce **Phantom Ship**, un whodunit situé en pleine mer, où les membres d'équipage d'un bateau disparaissent mystérieusement les uns après les autres. Extrapolation fantasque d'un fait réel inexpliqué datant de la fin du XIXè siècle (la découverte du Mary Celeste, retrouvé à la dérive avec sa cargaison intacte mais sans son équipage), le film se révèle d'une facture des plus honnêtes, sans pour autant en être des plus remarquables. Du coup, on est en droit de penser que c'est la seule présence de Bela Lugosi qui aura permis cette édition DVD. Lugosi, qui avait accepté ce rôle pour s'éloigner un peu du bestiaire fantastique, s'avère tout aussi convaincant dans un registre plus dramatique, même si on sent l'espace de quelques répliques que son Dracula n'est pas bien loin. La copie présentée sur le DVD est plutôt belle, si on garde à l'esprit que le film est vieux de près de 70 ans et que la version américaine, qui nous est proposée ici, est la seule à avoir survécu. En effet, la version anglaise, où l'histoire était racontée en flash-back depuis une salle de procès qui ouvrait et clôturait le film, est depuis longtemps portée disparue.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : IMAGE ENTERTAINMENT. TRANSFERT : 1.33 (4/3). SON MONO (V.O NON ST). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

MONSTRES & CIE

DE PETE DOCTER

Le véritable problème des éditions anthologiques concernant les dessins animés en images de synthèses est le suivant : comment garder le caractère purement ludique du film en question tout en informant sur son aspect technique ? Contrairement aux éditions de **Shrek** et autres, Pixar a trouvé la parade : il suffit de parler de cinéma... Ici, le menu de cette édition maousse propose deux portails, humain et monstre, qui automatiquement traitent des bonus sous deux angles différents. D'une part, tout le spectre de la production est ici étudié, de l'élaboration du script à la sortie du film en passant par les concepts rejetés. D'autre part, les responsables maintiennent la fantaisie de l'œuvre en la prolongeant pour l'édition DVD par de faux reportages ou encore une extension du bêtisier (le court-métrage **La Nouvelle voiture de Bob** participe également de ce mouvement). Mais à l'image de ce **Monstres & Cie** un poil moins définitif que les Pixar précédents, ce collector de grande classe n'arrive pas encore à la cheville de celui, uniquement disponible en zone 1, de **1001 pattes**. S'il fallait pourtant vous prouver qu'il s'agit d'un achat indispensable, sachez que le monumental court **For the Birds** (avec pleins de petits Granger qui charrient un grand Bordas) est également présent ici... Rien que pour ça...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - BÊTISIER - COURTS MÉTRAGES - STORYBOARDS - OUVERTURE ORIGINALE DU FILM - DOCUMENTAIRE - FAUX REPORTAGES - CONCEPTION GRAPHIQUE - CLIP MUSICAL.

THE GIALLO COLLECTION

(SHORT NIGHT OF THE GLASS DOLLS, WHO SAW HER DIE ?, CASE OF THE BLOODY IRIS, BLOODSTAINED SHADOWS)

Le giallo est un polar dont certains aspects seraient exacerbés, comme une sorte de whodunit dans lequel le détail des meurtres eux-mêmes ont souvent plus d'importance que ce qui les motive et où le sexe est généralement omniprésent, autant de manière littérale que via la représentation d'un meurtrier tout de cuir noir vêtu, et avec un net penchant pour les armes blanches de préférence. Un genre dont la naissance cinématographique est précisément daté, en 1962, avec **La Fille qui en savait trop** de Mario Bava et qui explose à la fin des années soixante pour agoniser dès la fin des seventies, lorsque les spectateurs transalpins se découvrent une passion pour le polar brutal.

En éditant une vilaine boîte jaune qui reprend l'esthétique cheap des romans italiens du même genre, Anchor Bay nous offre un aperçu de ce genre populaire à travers quatre films différents. **Short Night of the Glass Dolls** (Direct To Video chez nous, sous le titre **Je Suis vivant !**) et surtout **Who Saw Her Die ?** (inédit) reprennent la plupart des codes esthétiques et narratifs du genre. Le réalisateur Aldo Lado dépasse même largement son cahier des charges en livrant deux œuvres très maîtrisées où l'architecture de Venise et de Prague, utilisées à des fins dramatiques, font des merveilles sous la superbe musique d'Ennio Morricone. Comme tout genre qui se respecte, le giallo propose aussi son lot de pétages de plomb avec **Case Of The Bloody Iris** (**Les Rendez-vous de Satan** en VF), qui marque la rencontre d'Ernesto Gastaldi, scénariste pilier du cinéma populaire italien et responsable de petits bijoux déviants comme **Le Corps et le fouet**, et Giuliano Carniméo (ici sous son pseudo préféré, Anthony Ascott), aimable tâcheron capable du pire comme du moins pire, d'ailleurs accessoirement coupable du fameux **Les Exterminateurs de l'an 3000**. Rien à voir avec un produit standard donc, puisqu'il s'agit d'un objet étrange oscillant entre le ridicule et l'étonnamment efficace, voire même à plusieurs reprises au cours d'une même scène. Tout sauf ennuyeux (mais alors vraiment tout....), le film donne même, le temps de sa séquence d'ouverture, une idée de l'impact du giallo sur quelques-uns des plus brillants formalistes actuels tels que Brian De Palma : il s'agit ici d'un meurtre dans un ascenseur au découpage terriblement proche de celui de **Pulsions**. Enfin **Bloodstained Shadows (Ombres sanglantes)** d' Antonio Bido reste le film le moins intéressant du coffret, à moins de vouloir constater à quel point le genre peut être plombé par une esthétique télévisuelle. Après avoir dépoussiéré les Argento et les Fulci, Anchor Bay continue agréablement son boulot d'archiviste du cinoche populaire puisque tous ces films sont présentés dans des copies plutôt bien conservées et que, pour trois d'entre eux, on trouve des entretiens d'une douzaine de minutes avec leurs réalisateurs, mélange passionnant d'anecdotes et de nostalgie pour une époque où les assassins gantés de cuir noir remplissaient les salles.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON MONO (VERSION ANGLAISE NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : INTERVIEWS - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - SCÈNE ALTERNATIVE (POUR **CASE OF THE BLOODY IRIS**).

Pearl Harbor Anthologie DE MICHAEL BAY

Faudrait se mettre d'accord sur le terme Anthologie. Bien évidemment, cette édition enterre sans problème les précédentes mais nul ne doute qu'elle était prévue de longue date, comme un outil promo sacrément bien huilé. De ce fait, elle ne livre aucune clé de l'enfer que cette production et son réalisateur ont dû subir. Bien sûr, la fameuse reconstitution de la bataille a été un combat technique de tous les instants et l'on sent bien qu'il s'agissait là du point central du film (d'ailleurs, regarde-t-on le film pour autre chose que la bataille ?), celui pour lequel le réalisateur aura tout donné. Pourtant, à aucun moment, il n'est fait mention des véritables problèmes de production avec Disney, la maison-mère. Vous n'apprendrez donc pas que le studio a retiré le feu vert au projet une bonne demi-douzaine de fois ou encore que le réalisateur ne devait impérativement pas dépasser le budget alloué sous peine de payer les dépassements de sa poche. Quoi qu'il en soit, le morceau de choix de cette édition reste la version «R» du film, agrémentée de quelques plans gore comme la décapitation d'un marin ou encore l'explosion dorsale d'un soldat durant la fameuse attaque du 7 décembre 1941. Pas forcément nécessaire (elle n'améliore en rien le film), cette version est proposée sur deux disques afin d'optimiser le rendu de la copie et permettre l'insertion d'une piste DTS. Et là, on peut dire que les responsables ont fait un sacré boulot !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION «R» - 3 COMMENTAIRES AUDIO - BANDE ANNONCE - MAKING OF - JOURNAL DE LA PRODUCTION - DOCUMENTAIRE - SFX DÉCORTIQUÉS - ENTRAÎNEMENT DES ACTEURS - GALERIE D'IMAGES.

DVD RAPIDO

PLEIN LA GUEULE Vous voulez voir un film où on casse autre chose que des biscottes ? Vous vous sentez d'humeur à vous parfumer avec la sueur de votre ex-beau-frère ? Vous avez comme une envie de vous prouver que vous êtes un homme, un vrai ? Matez vous ce **Plein la gueule** culte comme la justice, avec un Burt Reynolds en footballeur raté(-plus-burné-tu-crèves), amoureusement filmé par ce dur à cuire de Robert Aldrich. Vous allez voir, ça remplit le viagra aux paquerettes... (Paramount)

LES ACCUSÉS Pour se prouver que certains réalisateurs d'exploitation bien durs peuvent parfois passer du côté mou et bien pensant de la force, il suffit de se ruer sur **Les Accusés** de Jonathan Kaplan, pamphlet féministe anti-viol à deux balles qui, vu son sujet, mérite pas mal de portes ouvertes. Si vous possédez une copie de **Truck Turner** du même Kaplan, faites-vous les deux films à la suite : vous verrez, ça fait mal... (Paramount)

RAGEMUSHA Non, George Lucas n'a pas produit que des **Howard The Duck** ! Il a également permis à Akira Kurosawa de réaliser cette fable guerrière et épique sur la passation de pouvoir et la méfiance des apparences. Le DVD est vierge de suppléments, mais une édition de la version longue du film est prévue pour l'année prochaine. Juste le temps de se ruer sur celle-ci afin de posséder le film dans sa version d'origine... (FPE)

TRAINING DAY Preuve en est que la sécheresse des polars 70's semble bête et bien s'être égarée, **Training Day** ne propose qu'une sorte de compromis politiquement correct en lieu et place de la grande descente aux enfers urbaine promise. Trop de bonnes idées avortées mais une édition DVD du feu de dieu : copie nickel, commentaires audio, scènes coupées... La totale pour ce film malheureusement trop soft... (Warner)

UN CRI DANS L'OCÉAN Sorte de brouillon de **La Mante**, **Un cri dans l'océan** du même Stephen Sommers accentue les défauts de son réalisateur mais reste malgré tout une superbe série B survoltée à l'ancienne bien entendu. À tout casser, ça vaut toujours mieux que **Le Retour de la Momie**, même si l'objet est tout simplement et désespérément vide de suppléments. Contrairement au Zone 1, il est cependant zoné 1&2/Pal. C'est mieux mais bon... (Buena Vista)

WASABI Au grand le numérique ! **Wasabi** est le premier film à utiliser un format révolutionnaire : le Numéroscope. Permettant de filmer des séquences de dialogues entières à travers les narines des acteurs, ce format n'est malheureusement pas expliqué sur ce DVD orienté promo à mort ! Au passage, l'édition ne nous révèle pas non plus les raisons de l'absence de sous titres sur les passages en japonais... Ah... c'était du français vous dites ? (FPE)

13 JOURS Un JFK du dimanche. Non pas que **13 jours** ne présente aucun intérêt vu son sujet (la crise des missiles à Cuba) et ses qualités d'écriture, mais on aurait espéré une mise en place plus nerveuse. Quoi qu'il en soit, ce DVD fait office de mètre étalon tant il est difficile de venir à bout de sa richesse, allant jusqu'à proposer des bouts de commentaires audio de... Kennedy ! Vraiment, une belle édition... (Metrocolitan)

L'AMAUCHEUR Un polar noir plus que recommandable ! Indispensable. Plus connu en France comme la préquelle du médiocre **La Couleur de l'argent** de Martin Scorsese, **L'Amaucheur** est enfin disponible dans une édition digne de ce nom qui respecte son scope noir et blanc de manière éclatante. Quelques suppléments comme une analyse des parties de billard finissent de nous achever... (FPE)

Menaces du passé

(IT CAME FROM OUTER SPACE & THEM !)

Que ce soit les extraterrestres de passage sur terre le temps de réparer leur vaisseau de **It Came From Outer Space** (**Le Météore de la nuit**, réalisé par Jack Arnold) ou les fourmis démesurées et agressives de **Them !** (**Les Monstres attaquent la ville** de Gordon Douglas), ces menaces imaginaires sont autant de moyen de stigmatiser la peur et la paranoïa bien réelles engendrées par la guerre froide. Et au-delà de leur portée sociologique, ce sont deux exemples de films de SF présentant de superbes monstres articulés à la main, une race en voie d'extinction pour cause de manque de crédibilité certes, mais loin d'avoir perdue son pouvoir de fascination. **Them !** est chiche en bonus mais affiche une image splendide bien piquée tandis que **It Came From Outer Space** présente une copie moins pimpante mais croule sous les bonus, dont un commentaire audio passionnant. Et si ça ne suffisait pas à vous convaincre, sachez que Steven Spielberg a déclaré qu'il n'aurait jamais fait **Rencontres du 3ème type** sans avoir vu **It Came From Outer Space** six fois dans son enfance, et que Guillermo Del Toro a disséqué **Them !** sous toutes les coutures avant de réaliser **Mimic** ! Tout de suite, ça calme...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : WARNER & UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.33 (4/3) SON MONO (VOST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - GALERIE DE POSTERS - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES (SUR **IT CAME FROM OUTER SPACE**) - IMAGES DE TRUCAGES - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES (SUR **THEM !**).

L'Europe exploite le filon

(SHATTER & BEAST WITH A GUN)

Déjà dans les années 70, une époque où le cinéma de genre en Europe était non seulement rentable mais exportable (une fois quelques noms américanisés au générique), il fallait trouver le concept vendeur capable de distinguer le film de la masse. Celui qu'a trouvé Michael Carreras pour **Shatter** est peut-être des plus fumeux (un buddy movie avec des ersatz de James Bond et de Bruce Lee) mais découle d'une certaine logique pour une coproduction entre la Hammer Films et la Shaw Brothers. Suffisamment confiant pour avoir envisagé d'en tirer une série télé, le producteur doit faire face aux conditions de tournage déplorables à Hong Kong et au départ précipité du réalisateur Monte Hellman (non crédité au générique, bien qu'il ait réalisé les 2/3 du film en seulement trois semaines) qui aboutissent à un film timide, n'osant jamais aller au bout de quoique ce soit et finissant donc par laisser indifférent. Une timidité absente de **Beast With a Gun** (réalisé par Sergio Greco et sorti chez nous sous le titre **Féroce**) qui s'engage quant à lui à 100% dans la voie du polar sadique et amoral, marque de fabrique ultime du polar italien. Et encore, le sadisme affiché ici étant carrément plus décomplexé que la moyenne, l'escalade dans la brutalité devient le carburant principal du film, au-delà même du scénario ou de la mise en images ! Notons que si Anchor Bay a correctement soigné **Beast With a Gun**, **Shatter** est présenté dans une copie tronquée (2 inserts sanglants manquent à l'appel) et assez granuleuse.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON MONO (VO POUR **SHATTER** ET VERSION ANGLAISE POUR **BEAST WITH A GUN**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - THRILLERS DE LA HAMMER (SUR **SHATTER**) - BANDES ANNONCES.

STARSHIP TROOPERS SPECIAL EDITION (Fnac Import) DE PAUL VERHOEVEN

Alors comme ça, vous n'avez pas encore fait dézonner votre lecteur, et vous réalisez à peine que le marché Zone 2 titube avec 3 ans de retard sur le marché US. Alors qu'on vient de vous sortir avec fracas le **Starship Troopers** paru chez Columbia en 1998, voici que déboule ce Zone 1 autrement plus fourni, et surtout, doté d'une image et d'une bande son qui fassent enfin honneur à ce monument (le Zone 1 d'origine était très propre pour l'époque néanmoins, mais le son demeurait terriblement étouffé). Côté suppléments, l'éditeur américain a eu la bonne idée de conserver l'essentiel du disque d'origine, dont le commentaire audio du réal et du scénariste (peut-être le commentaire audio le plus dingue jamais paru sur galette) ainsi que les scènes coupées, auditions et featurettes. La nouveauté (outre, donc, putain d'image + putain de son) tient évidemment au statut de classique que le film de Popol a acquis en peu de temps, suite à son échec en salles et à son massacre en règle par la critique. Le doc **Death From Above** sonne donc comme une petite revanche des créateurs sur l'indigence intellectuelle de leurs pairs. De même, la quantité de chapitres réservés aux SFX (featurettes, scène par scène, comparaison cinématique-film, comparaison séquences avec ou sans SFX, etc...) donne l'étendue du sentiment d'injustice qui a prédominé chez Imageworks lorsque leur travail de titan fut gicle des oscars par un **Titanic** (pourtant sérieusement handicapé sur ce point). Enfin, le score isolé et commenté de Poledouris vous vengera d'une édition CD minimaliste de sa musique de barbare. Dans l'ensemble, donc, un double DVD revanchard et hargneux... comme le film quoi !

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA. TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 5.1 (VOST) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VO) : DEUX COMMENTAIRES AUDIO - SCORE ISOLÉ - DOCUMENTAIRE - SFX COMPARÉS - STORYBOARD/FILM - GALERIE DESIGN - SCÈNES AVEC-SANS SFX COMMENTÉES - SCÈNES COUPÉES - AUDITIONS - FEATURETTE - BANDES ANNONCES.

GINGER SNAPS

DE JOHN FAWCETT

Alors que le très moyen **Dog Soldiers** se paye le luxe d'une sortie estivale au cinéma appuyée par une promo assez conséquente, l'inédit **Ginger Snaps** passe directement en catimini par la case vidéo-club. La rage ! Tous ceux qui l'ont vu vous le diront, **Ginger Snaps** est l'un des meilleurs films de loups-garous vu sur un écran depuis un bail. Ginger et Brigitte Fitzgerald sont deux sœurs que rien ne semble pouvoir séparer. Fascinées par la mort et le suicide, elles passent leur temps libre à mettre en scène leur propre trépas sous les yeux contrariés mais attentionnés de leurs parents complètements à côté de la plaque. Mordue un soir de pleine lune par ce qui semblait être un lycanthrope, Ginger commence une étrange métamorphose qui va la mener rapidement au meurtre. Épaulée par le dealer du lycée, Brigitte n'a que trop peu de temps pour essayer de sauver sa sœur d'une transformation certaine en créature assoiffée de sang à la prochaine pleine lune. À l'instar de **L'Exorciste** et de **Créatures célestes**, avec qui il entretient d'étroits rapports, le film de John Fawcett s'avère être rapidement une parabole juste et émouvante sur la peur du passage de l'adolescence à l'âge adulte, peur pouvant se traduire par une maladie psychosomatique à consonance irréelle. Ici, il n'est pas question de fugue ou de crise d'anorexie mais d'une extrapolation sur la puberté qui se traduit par une crise de lycanthropie aiguë. Mais ne vous méprenez pas, **Ginger Snaps** n'est pas un pensum ennuyeux et prétentieux mais avant tout une série B incroyablement nerveuse jonglant adroitement avec le gore (chiens déchiquetés en pagaille, mains arrachées) et le vaudeville trash (le cadavre dans le congélateur, le cache-cache permanent avec les parents). Réalisé avec élégance, parfaitement interprété et bercé par le score mélancolique de Michael Shields, **Ginger Snaps** est incontournable. Assurément l'inédit du moment.

Alexandre «Wolfie» BUSTILLO

DVD INEDIT USA - 2000. RÉAL. : JOHN FAWCETT. INT. : EMILY PERKINS, KATHARINE ISABELLE, KRIS LEMCHE, MIMI ROGERS, JESSE MOSS... FORMAT 1.78 COMPATIBLE 16/9. SON : VF (5.1) ET VO (2.0). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF - INTERVIEWS - BANDE ANNONCE - PHOTOS - LA LÉGENDE DU LOUP-GAROU (TEXTE). DIST. : TF1 VIDÉO.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

HOUSE (Fnac Import)

DE STEVE MINER

Belle pratique de truands pour gogos qui se refusent à lire les jaquettes : sortez un titre phare de votre collection en édition collector, laissez les ventes stagner un bon coup pendant un an ou deux et concoctez une nouvelle jaquette histoire de revendre un vieux produit dans un emballage neuf. Anchor Bay, spécialiste de la chose (l'éditeur nous avait déjà fait le coup avec les multiples boîtiers d'Evil Dead 3), ressort donc ce bon vieux House et capitalise d'ailleurs sur l'effet de nostalgie poussant n'importe quel film d'horreur des 80's (époque révolue où l'on découvrait nos premières gerbes sanglantes en suçant notre pouce) au top des ventes. Rien que pour les faire chier, on passe l'ancienne jaquette tiens !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTE D'ORIGINE - BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS.

The Lucio Fulci Collection (Fnac Import)

(THE HOUSE BY THE CEMETARY & THE BEYOND)

Quand les responsables d'Anchor Bay ne tente pas de nous entuber la face avec leurs multiples re-jaquettages ronge-cervelet, il leur arrive d'avoir de bonnes idées. Comme celle de regrouper certains des titres phares de Lucio Fulci dans trois double-programmes chacun au prix d'un simple import. On se concentrera sur le premier volume de cette collection regroupant **La Maison près du cimetière** et **L'Au-delà**, deux pièces maîtresses de sa filmographie, qu'il aura réalisées coup sur coup en cette même année 1981 (pour info, les deux autres coffrets regroupent **Manhattan Baby/L'Éventreur de New York** et **Frayeurs/La Longue nuit de l'exorcisme**). Il s'agit bel et bien des précédentes éditions, mais notons que la copie de **La Maison près du cimetière** est la plus complète qui soit, l'éditeur ayant réussi à mettre la main sur une version uncut, accusant parfois des décrochages sonores. Comme il s'agit tout simplement de ce que l'on peut trouver de mieux pour ces monuments du gore cra-cra (ouste la vieille VHS de papa !), on ne serait pas surpris de les retrouver sur vos étagères...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 1.0 (VERSION ANGLAISE ET ITALIENNE NON ST DE **THE BEYOND**) ET 2.0 (VERSION ANGLAISE NON ST DE **THE HOUSE BY THE CEMETARY**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEW - BANDES ANNONCES - CLIP VIDEO - PRÉ-GÉNÉRIQUE ALLEMAND - GALERIE PHOTOS (SUR **THE BEYOND**) - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS (SUR **THE HOUSE BY THE CEMETERY**).

VOODOO ACADEMY

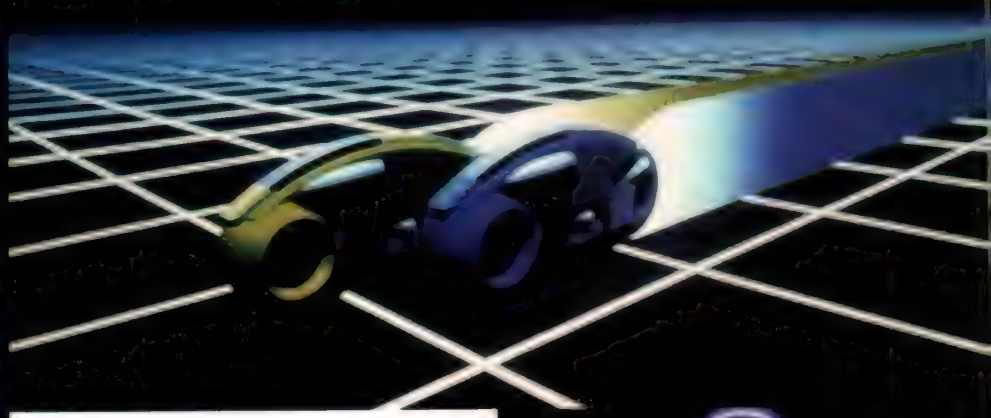
DE DAVID DE COTEAU

Jeune étudiant, Christopher (Riley Smith, vu dans **Wild Grizzly**) entre dans une pension religieuse régie par un curé aux mains baladeuses et une énigmatique jeune femme (Debra Meyer, vue dans **Blood Dolls** et **Hell Asylum**). Avec ses camarades de classe (qui, au passage, écoutent du rock chrétien), il se rend rapidement compte que le padre a retourné sa veste, roule pour Satan et projette d'envahir le monde avec une armée constituée de cinq zombis ! Ça pourrait le faire, non ? Seulement voilà, à l'arrivée, le film est tout autre. Ayant fait son coming-out depuis quelques temps déjà, David De Coteau (planqué ici derrière le pseudo de Richard Craven) se fait plaisir : le casting exclusivement masculin (hormis Debra Meyer) passe son temps torse nu à se caresser et à prendre des bains tout en déblatérant des dialogues ambigus. L'élément fantastique (ici le vaudou) n'étant qu'un prétexte, **Voodoo Academy** ne fait pas partie des plus belles réussites du boss de la série Z californienne. Et quand on sait que Charles Band a fait couper à De Coteau quelques scènes entre les gars qu'il jugeait trop chaudes, on se dit que le film n'était pas loin de l'interdiction aux mineurs. Quel garnement ce David !

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2000. RÉAL : DAVID DE COTEAU. INT : DEBRA MEYER, RILEY SMITH, DE L'HUILE POUR LE CORPS, CHAD BURNIS, BEN ENDRA... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - MAKING-OF - TEASER FULL MOON. DIST : WARNER.

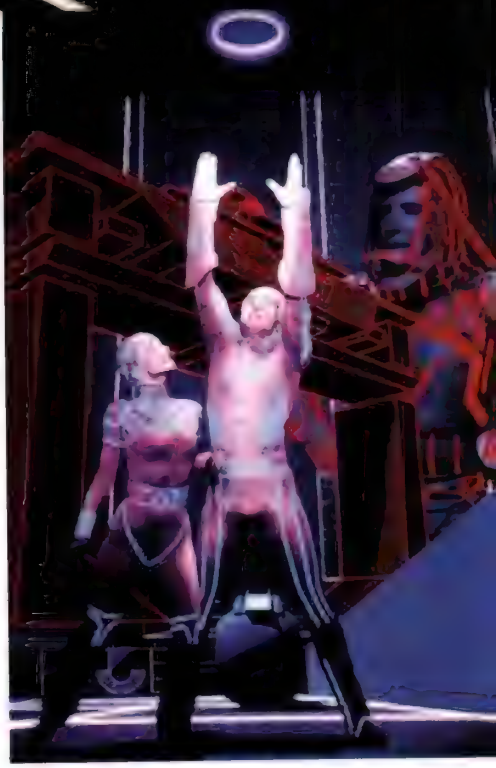
DISPONIBLE EN VHS ET DVD



TRON

DE STEVEN LISBERGER

Tron est un produit des divertissements de son époque, le pur fantasme d'une génération qui s'extasiait sur des jeux vidéos en 4 couleurs faisant «bipbip» alors même que les principes régissant leur fonctionnement apparaissaient comme un mystère insondable. Pour le jeune Steven Lisberger, encore sous le choc **Star Wars** et désireux lui aussi de proposer un spectacle aux images inédites, l'idée était d'injecter l'aspect ludique des jeux vidéos à une structure proche de celle de **Spartacus**, mais dans un monde informatique fantasmé. Un monde qui, pour apparaître devant nos yeux, nécessita la combinaison de toutes les techniques possibles : prises de vues réelles, rotoscopie, animation traditionnelle et surtout images de synthèse, une grande première à l'époque, du moins dans ces proportions. Une avancée technologique de taille, malheureusement passée au-dessus de la tête de l'Académie des Oscars, qui a refusé de nominer le film pour ses effets spéciaux, estimant le recours à l'informatique comme une «tricherie». Comme le film pose principalement des bases neuves et inédites sur un plan esthétique, il est aujourd'hui assez difficile de faire abstraction des 20 ans d'évolution technique qui le sépare de films comme, au hasard, **Matrix**. En contrepoids, le DVD propose ce qui se fait de mieux en 2002 : un transfert somptueux labellisé THX, un son qui dépote et un maximum de bonus. À commencer par un tout nouveau documentaire d'une heure et demie, qui retranscrit bien l'aspect tâtonnant et expérimental du projet (et qui accessoirement se termine sur quelques images du design de **Tron** 2.0, histoire d'en commencer la promo en douceur). On retrouve également plusieurs interviews datant de la sortie du film, une certaine redite par rapport au documentaire, mais qui permettent de replacer **Tron** dans le contexte de sa sortie en 1982. Pour le reste des bonus, Buena Vista a repris l'ensemble de la précédente, et anthologique, édition Laserdisc en y rajoutant commentaire audio, bandes-annonces, scènes coupées ou encore storyboards...

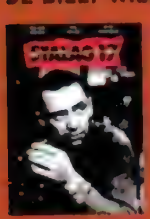


Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - FEATURETTES - STORYBOARDS - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES.

STALAG 17

DE BILLY WILDER



Véritable transition dans la carrière de Wilder, entre sa période film noirs et ses comédies sociales, **Stalag 17** a pour lui de s'être bizarrement assuré une certaine pérennité aux USA à travers une série télé dont il n'est même pas directement à l'origine (***Papa Schultz***, alias ***Hogan's Heroes***, contre lequel Paramount perdit un procès pour plagiat). Mais contrairement à la série, ce modèle du film de camp hollywoodien (qui empruntait, lui, à **La Grande Illusion**) mixe avec une classe bluffante le drame guerrier et la chronique légère, en plus de nous proposer un bad-guy de référence en la personne du réal-producteur-acteur Otto preminger. Dommage que, parmi la quantité de documents existant concernant Wilder, Paramount n'ait pas jugé bon de déterrer quoi que ce soit... Déjà que **Sunset Boulevard** et **Le Gouffre aux chimères** n'existent même pas en DVD...

Ralik DJOUMI

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON MONO (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

PANIC

DE HENRY BROMELL

Sorti à la sauvette l'été dernier, **Panic** méritait mieux que son maigre score au box-office. Polar psychanalytique qu'on tente de nous vendre comme un sous-***Soprano*** (un tueur à gages passe sur le divan), le film d'Henry Bromell ne dévoile la force de son intrigue qu'au cours des cinq dernières minutes, confrontant le spectateur au regard perdu d'un enfant en bas âge. Dès lors, la valeur ajoutée de cette édition (des scènes coupées) peut paraître superflue mais on ne se plaindra pas de ces quelques minutes explicatives en plus. À découvrir, vraiment...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - BANDE ANNONCE - INTERVIEW - FILMOGRAPHIES.

ROSE RED

DE CRAIG R. BAXLEY

À l'origine de **Rose Red**, il y a la rencontre de deux hommes, deux génies passionnés par le genre : Steven Spielberg et Stephen King. Mutuellement admiratifs de leurs travaux respectifs, ces deux poids lourds du cinéma et de la littérature modernes décident de conjuguer leurs talents pour mettre sur pied une nouvelle adaptation de **La Maison du Diable**, le chef-d'œuvre du film de maison hantée réalisé par Robert Wise d'après le roman de Shirley Jackson. Mais après quelques semaines de travail, King et Spielberg ne trouvent pas de terrain d'entente favorable et décident de se quitter en bons termes. Épaulé par Dreamworks, sa boîte de production toute fraîche, Spielberg embauche Jan De Bont et balance **Hantise** (d'après un scénario de David Self) sur les écrans, navet psychédélique faisant réfléchir quant aux choix artistiques douteux du wonder-boy d'Hollywood. Ragaillardi devant ce plantage mémorable, King ressort son script du placard et se tourne vers le producteur Mark Carliner avec qui il avait collaboré quelques années auparavant pour les besoins de **La Tempête du siècle**. Après avoir essuyé le refus de Mick Garris pour la réalisation, les deux hommes font appel à Craig R. Baxley, un artisan solide ayant fait ses preuves derrière la caméra avec **La Tempête du siècle** justement, l'un des meilleurs téléfilms inspiré du binoclard du Maine. Acheté par la chaîne ABC, **Rose Red** peut donc enfin voir le jour. Tourné intégralement à Seattle sur une durée de quatre mois, **Rose Red** nous entraîne aux côtés du professeur Joyce Reardon (Nancy Travis) et de son équipe de médiums adeptes de la télékinésie partis à l'assaut d'une vieille bâtisse victorienne réputée hantée. Discrets dans un premier temps, les esprits maléfiques de Rose Red (le nom de la maison) ne tarderont pas à se révéler au grand jour, catalysés par la présence d'Annie, une jeune autiste. N'étant pas un stupide plagiaire, Stephen King appose son style sur un récit classique et se dit s'être inspiré en priorité d'une histoire vraie, celle d'une immense maison de San José réputée hantée : la Winchester House, demeure de l'inventeur de la célèbre carabine. Malgré certains défauts inhérents aux productions télés (la profusion d'effets spéciaux un peu cheap sur la fin et le montage formaté pour une diffusion en prime time en particulier), **Rose Red** enterre un peu plus un **Hantise** déjà bien bas et arrive à foutre carrément la trouille (les apparitions de spectres sont toutes simplement flippantes). Rares sont les œuvres destinées au petit écran qui peuvent s'en vanter. Et c'est pendant ces moments-là qu'on se dit que **Rose Red** au cinéma version King/Spielberg aurait pu être le film définitif sur le genre.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 1 USA. 2000. RÉAL : CRAIG R. BAXLEY. INT : NANCY TRAVIS, MATT KESLAR, JULIAN SANDS, DAVID DUKES, JOHN HEARD... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR - MAKING-OF - BANDE ANNONCE - STORYBOARD. DIST. : WARNER.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

L'ÉTALON BROIE DU NOIR

(GET CARTER & D-TOX)

On espérait un come-back tonitruant et pourtant rien... Comme il le souligne lui-même, Sly Stallone est devenu un véritable étranger à Hollywood. La preuve en est que ce fameux **D-Tox**, repoussé depuis des lustres et sorti chez nous l'hiver dernier sous le titre **Compte à rebours mortel**, ne sortira qu'en Direct-To-Video aux States : coup dur pour l'une des plus grandes stars des années 80... Il faut dire aussi que son trio de perlouzes (si on compte le génialement foireux **Driven**) n'ont pas dû arranger les choses. En effet, si **Get Carter** et **D-Tox** présentent plusieurs séquences coupées comme valeur ajoutée, il ne s'agit pas ici de plus-value mais bel et bien d'un aveu de remontage foiré (à ce titre, **Driven** comportait 50 minutes de scènes coupées !). Malheureusement, on ne peut pas prétendre que les films auraient été meilleurs tant ils se refusent à aller au bout de leur concept de base (un polar «hard boiled» pour le premier, un pseudo-slasher pour le second) en mettant la pédale douce sur la violence inhérente à leurs genres respectifs. Notons que D-Tox semble si peu promis à une belle carrière vidéo que Les Faucons de la nuit, excellent polar stallonien du début des années 80, lui est adjoint dans un coffret pour la somme d'une nouveauté DVD. Quoi qu'il en soit, les performances toujours aussi habitées de Sly ne sont pas à remettre en cause et l'on espère qu'il remontera sur le devant de la scène, pourquoi pas en se créant un troisième personnage emblématique dans la lignée de Rocky et Rambo. Allez Sly, t'en es capable en plus !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : WARNER & UNIVERSAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9) SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - SCÈNES COUPÉES - FIN ALTERNATIVE - BANDE ANNONCE (SUR **GET CARTER**) - SCÈNES COUPÉES - MONTAGE MUSICAL - BANDE ANNONCE (SUR **D-TOX**).

TÉLÉ MANIAC

24 heures chrono

→ par Yannick DAHAN

APRÈS UN SUCCÈS HALLUCINANT AUX ÉTATS-UNIS, *24 HEURES CHRONO*, LE PREMIER CONCEPT DE SÉRIE TV EN TEMPS RÉEL, DÉBARQUE LE 7 SEPTEMBRE SUR CANAL +. ARMEZ-VOUS DE TRANQUILLISANTS PARCE QUE, FRANCHEMENT, ON N'AVAIT RIEN VU DE SI CAPTIVANT DEPUIS *TWIN PEAKS* !

«24 est une variante dramatique des reality shows». Cette assertion de Joel Surnow, co-créateur de la série, est hélas la plus mauvaise définition que l'on puisse donner du dernier succès de la Fox. Car, loin de la complaisance qui anime la surpuissante télé réalité, ***24*** est une série qui prend des risques. Tout d'abord, parce que la fiction en temps réel ne s'est illustrée que rarement, et sans grand succès (rappelez-vous **Meurtre en suspens** avec Johnny Depp). Ensuite, parce que ***24*** se veut une série audacieuse, au scénario tortueux, tantôt énigmatique, tantôt glauque et ultraviolent, mais toujours d'une intensité telle que cela frise parfois l'insoutenable (le troisième épisode est un monument d'angoisse !). Une chose est sûre : une fois que vous aurez vu le pilote réalisé par Stephen Hopkins (yeah !), il vous sera impossible de décrocher. ***24*** est une drogue dure à laquelle ont devient accro sur le champ. ***24*** est tout bêtement le meilleur concept de série depuis ***Twin Peaks*** (j'allais écrire ***Star Trek*** mais on m'aurait encore tapé dessus) !

Comme son titre l'indique, la série se déroule sur 24 heures, le jour de l'élection présidentielle américaine, chaque épisode narrant une heure en temps réel (45 minutes en France parce que chez les ricains, forcément, la pub est prise en compte !). L'heure exacte, en lettres quartz, introduit la narration, et le décompte commence, qui réapparaîtra plusieurs fois, histoire d'attiser la tension. Bien sûr, pour que ce récit à la seconde soit captivant, il fallait une incroyable situation de crise. Celle-ci sera dévoilée à Jack Bauer (Kiefer Sutherland), chef d'une unité anti-terroriste de la CIA, qui apprend qu'une tentative d'assassinat contre un des candidats doit avoir lieu dans les 24 heures. Mais très vite, un de ses supérieurs lui confie que des membres de l'agence sont impliqués. Seul contre tous (théorie du complot oblige), Jack Bauer devra dans l'urgence mener l'enquête, sans pouvoir faire confiance ni à ses chefs, ni à son équipe. Mais comment gérer une telle pression quand, au même moment, les agents des Affaires Internes le poursuivent, quand des terroristes font exploser un 747, quand il se fait tirer dessus par des snipers inconnus, et quand, pour couronner le tout, sa fille disparaît, embarquée dans les bas-fonds de la ville par deux ados shootés à la marijuana ?? Stress absolu, tension palpable, dilemmes permanents, et voilà le spectateur embarqué dans une course contre le temps fascinante, filmée à l'arraché, caméra à l'épaule, où chaque seconde compte, où chaque détail a son importance, où chaque geste a valeur de rebondissement. La complexité de la série tient aussi au fait qu'elle développe chaque situation de façon indépendante, en un montage parallèle constant (l'enquête de Bauer, le kidnapping de sa fille, la protection du sénateur, l'organisation des terroristes). Pour appuyer le temps réel, ces séquences se recoupent souvent sur un écran splitté où l'on aperçoit ce qui se déroule partout au même moment. Cet effet de style, bien sûr attendu, sert pourtant à merveille la mise en scène. Les sous-entendus, les gestes brefs, les coups d'œils discrets prennent une importance capitale grâce au split-screen, où l'on voit parfois le champ et le contre-champ côte à côte, renforçant ainsi le sentiment de capter en live de multiples informations. Mieux, sur le même écran, plusieurs plans de différents personnages se dévisageant en même temps, angoissent le spectateur, qui se demande quelle image va soudain vriller ! Impressionnant de maîtrise et d'inventivité. Chapeau bas aux créateurs qui ont dû penser à l'avance les moindres secondes de ces 24 heures ! Outre l'intensité de son sujet, la force de ***24*** est de prendre le temps (réel, un comble !) de manipuler le spectateur, et de le plonger dans un univers d'apparences qu'il faut sans cesse décoder. Mais cette manipulation procède bien sûr d'une intention militante...

À l'instar de ***Twin Peaks***, ***24*** part d'un genre galvaudé (le thriller policier, calibré, politiquement correct) pour finalement le faire voler en éclats, lui donner une orientation glauque et terrifiante, où les secrets enfouis (adultère, jalousies) reviennent à la surface comme métaphores d'une Amérique gangrenée. Bref, du «tactical espionnage action» mâtiné d'une vision désenchantée du monde ! Grâce à la multiplicité de ses enjeux, la série peut s'orienter vers tous les possibles, glissant avec brio de l'action à l'effroi, du thriller au drame psychologique, et ce dans un seul but : briser des interdits cathodiques et idéologiques (s'y mêlent drogues, saphisme, mutilations). En somme, dépeindre un univers rassurant (décors hi-tech d'une CIA posée comme un modèle d'efficacité, foyers où la chaleur humaine semble prédominer), qui s'autovérole en transformant le parcours attendu de ses protagonistes en véritable descente aux enfers, égratignant au passage le vernis de l'Amérique bien pensante (l'action se déplace vers des lieux suburbains que la TV ne montre jamais, où règnent pauvreté et violence). C'est d'autant plus surprenant quand on sait que les producteurs (Howard ***X-files*** Gordon, Ron Howard, Michael ***Nikita*** Loceff, entre autres), ne sont pas vraiment les tenants d'une vision désacralisée de l'Amérique !

Mais le plus génial dans l'histoire, c'est qu'en se voulant variante de la télé réalité, ***24*** en devient son alternative pamphlétaire la plus absolue. Condamnation sans appel d'un monde moderne qui s'écroule sous les technologies, sous la violence idéologique des images (les chocs en split screen en sont une belle métaphore), sous l'autocratie d'une course paranoïaque à l'hyper communication (les personnages ont le portable collé à l'oreille mais sont incapables de réellement communiquer), ***24*** dévoile l'actuelle soumission de l'homme à son devenir télévisuel, le chaos des situations en temps réel faisant écho au maelström des images dont nous submerge la télé réalité.

Satire de son propre concept, critique d'une société tiraillée entre sa vitrine publicitaire et les dérives de sa réalité, réflexion sur le pouvoir des images, ***24*** est tout cela à la fois... en plus de nous faire tripper grave, comme on dirait dans le Loft !

Intronisée par mes soins «série la plus stressante jamais réalisée», ***24*** est un monument d'anti-télévision qu'il vous est désormais impossible d'ignorer !

Site Internet : http://www.fox.com/24/
Diffusion : 7 septembre 2002 sur Canal +. Mais le 16 septembre sort en DVD zone 1 le coffret de la première saison.
Vous ne pourrez pas y résister !

➜ par Bertrand ROUGIER

Violence Jack

L'ÉVÉNEMENT DU MOIS, C'EST LA SORTIE CHEZ PATHÉ VIDÉO DE L'ADAPTATION ANIMÉE DU MANGA CULTE DE GÔ NAGAÏ. PASSAGE EN CELLULO DU MANGA TRASH PAR EXCELLENCE.

Gô Nagaï est un auteur, illustrateur, dessinateur, acteur, critique, producteur et réalisateur de films et de jeux vidéos paradoxalement assez peu connu en France. Bien sûr, quelques initiés savent que le trublion est le papa de ***Goldorak***. Mais, pour Mad Movies, Gô Nagaï est surtout le pote de Lloyd Kaufman, comme en atteste ses apparitions en guest star dans les productions de la Troma Factory (voir **Toxic Avenger II**). Évidemment, ce qui fascine Kaufman dans l'œuvre du japonais jovial et bien barré, ce ne sont pas ses récits de robots géants, mais des zèderies de la catégorie de *Violence Jack*, l'un des sommets de la bande dessinée trash.

Déjà tout petit, Gô Nagaï ne rêvait pas de nobles samouraïs, mais de gros barbares velus et griffus faisant régner la «justice» par la force. Puis, c'est en se plongeant dans les bédés d'Osamu Tezuka que, comme tous les auteurs japonais de sa génération, le gosse décida d'épouser la profession de mangaka. Enfin, les films et les succédanés de Godzilla allaient baliser son imagination (en bref, si Nagaï veut une place de rédacteur chez Mad Movies, c'est possible). Vingt ans plus tard, le jeune homme a fondé sa propre société, Dynamic Productions, qui gère les droits internationaux de ses œuvres et de celles de ses collaborateurs. Sa bédé la plus prisée est alors *Devilman* (les premiers tomes sont disponibles en VF chez Dynamic Visions), une variation iconoclaste, très sexuée et cruelle de l'*Apocalypse selon Saint Jean* où des «super-héros» faustiens évoluent entre le monde des hommes et celui des démons. Mais, cette œuvre touchant à sa fin, Gô Nagaï devait trouver une nouvelle idée, qu'il dénicha dans les pages des livres de Sampei Shirato, qui sont peuplées de héros sans foi ni loi. Nagaï décida alors de dessiner un récit encore plus violent, plus désespéré et plus nihiliste que le précédent, en imaginant qu'il pourrait s'agir d'une suite de *Devilman*. En effet, dans son épilogue, le manga offre une réponse aux questions posées par Nagaï dans ses peintures d'univers dégénérés (n'oublions pas que l'auteur a également produit bon nombre de séries comiques). Cependant, avant que cette conclusion en forme de rédemption (le monde redevient, enfin, «normal») soit imprimée, les éditeurs demandèrent à Nagaï dès l'apparition des premières planches de *Violence Jack*, de cesser sa publication. En effet, un débat animé sur l'explosion du gegika, bande dessinée destinée à un public d'adultes et non pas d'enfants, secouait à cette époque l'archipel. Les éditeurs de Gô Nagaï craignaient donc que la très forte concentration de sédition contenue dans le bien nommé *Violence Jack* ne suscite la colère des associations de parents d'élèves. Nagaï rétorqua que son œuvre était simplement une métaphore de la société et que les horreurs qu'elle décrivait étaient le reflet d'abjections bien réelles. Finalement, Violence Jack (qui ressemble beaucoup au Wolverine des X-Men) vécut pendant 7000 pages...

Un tremblement de terre dantesque a ouvert les portes des Enfers, contraignant tous les êtres humains à vivre dans les souterrains des cités dévastées. L'équilibre social est totalement rompu. Des monstres sanguinaires se sont élevés au sommet de la hiérarchie. Ils imposent leurs lois par la force et l'humiliation, inventant des sévices particulièrement atroces pour soumettre leurs victimes. Par exemple, les membres de certains êtres humains sont sectionnés au niveau des coudes et de genoux, les forçant donc à marcher à quatre pattes comme des chiens. Ces créatures sont alors appelées «moins que rien», et servent d'objets sexuels et de souffre-douleur à leur maître. Le viol, le meurtre, la vilenie, la perversion, la vexation, la mortification, la drogue et la trahison ont, sur Terre, remplacé les vertus cardinales pour créer un univers à la croisée de celui de ***Ken le survivant***, **Mad Max** et **Urotsukidoji** (œuvres qui, signalons-le, verront le jour après *Violence Jack*), mais encore bien plus démonstratif !!!

Vous l'imaginez, les OAV de **Violence Jack** réalisées par Seiji Okuda (***Ulysse 31***) et Ichiro Itano (**Megazone 23**) ne pouvaient être qu'une version lénifiée du manga de Gô Nagaï. De plus, la censure ayant sucré plusieurs dizaines de minutes voici quelques années en Grande-Bretagne, les DVD français devraient eux aussi être méchamment charcutés, surtout si la VF est une simple traduction des très mauvais textes anglais. Malheureusement, le manga de Gô Nagaï ne sera peut-être jamais traduit intégralement dans nos contrées. Certes, les «films» de Okuda et Itano possèdent tous les défauts des produits commerciaux manquant de moyens et d'inspiration, mais ils risquent de longtemps demeurer les seuls témoignages d'une œuvre pouvant être considérée comme une bible du trash et du gore, un monument de révolte contre le bon goût et l'establishment. Vous êtes prévenus.

NEWS

→ par Rafik DJOUMI

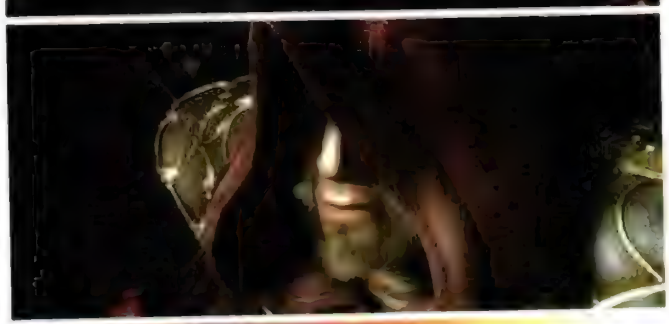
WARCRAFT III, Reign of Chaos

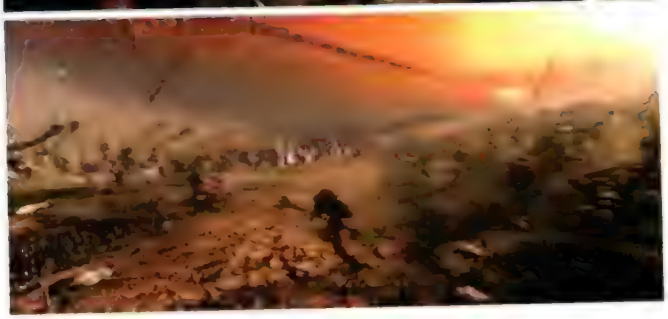
BLIZZARD

PENDANT QUE L'UNIVERS DE LA CONSOLE, PATRIE DES JEUX SCÉNARISÉS, CHERCHE DÉSESPÉRÉMENT À INTÉGRER LE ON-LINE, L'UNIVERS PC, MAÎTRE DES JEUX «NON LINÉAIRES», LOUCHE DE SON CÔTÉ AVEC INSISTANCE SUR LA LINÉARITÉ DU RÉCIT. TÉMOIN DE CET ÉCHANGE DE PRIORITÉS VAGUEMENT SCHIZO, LE HIT ANNONCÉ DU STUDIO BLIZZARD : WARCRAFT III...

Si l'on en croit à peu près tout ce qui se fait dans la catégorie «faiseur d'opinion», l'année ludique 2002 serait placée sous les initiales barbares du MMORPG (Massively Multi-player Online Role-Playing Game), nouvel El Dorado de l'industrie et révolution annoncée du comportement des joueurs. Ces derniers, paraît-il, auraient fini de se fragger la gueule en toute immaturité dans les niveaux piégés de **Quake** et autres **Half-Life**, pour s'adonner aux plaisirs hautement élaborés des univers persistants. À eux les joies de l'aventure, des quêtes chevaleresques, des alliances diplomatiques, dans des mondes virtuels gigantissimes où les ennemis, amis et rencontres sont d'autant plus crédibles qu'ils s'agit de quelques centaines de milliers de joueurs connectés, bien réels. Adieu, en conséquence, le dirigisme tant décrié des jeux d'aventure sur console, l'I.A. hésitante des ennemis, les parcours scriptés ! Ah bon ?

Tout d'abord, et sans verser dans le cynisme facile, rappelons qu'en point de mire de cette révolution annoncée, on trouve d'abord une manne financière évidente pour toutes les parties qui composent l'industrie : achat du jeu + abonnement au serveur + fournisseur d'accès + upgrade du matériel, etc... Et effectivement, les succès récents de **Starcraft** (4 millions d'unité en Corée) ou de **Phantasy Star Online** (pour lequel les utilisateurs de la défunte Dreamcast ont choisi de conserver précieusement leur console) sont des arguments qui chiffrent, et viennent s'ajouter à la durée de vie constatée des **Ultima Online**, **Everquest** et autres **Lineage**. La communauté actuelle de joueurs on-line représente une source de revenus suffisamment tangible et stable pour que quelques économistes hurluberlus se soient sentis le besoin d'en calculer le pouvoir d'achat. Avec à la clé une prédiction d'1,5 milliard de dollars de bénéfices et 114 millions de joueurs en ligne d'ici 2006, le sort en est jeté, et les éditeurs se sentent soudain prêts à tenter le coup de dé. Ainsi, des franchises ludiques jusque-là bien identifiées dans le domaine dit «scénarisé» de la console (**Final Fantasy**, **Star Wars**, **Resident Evil**) s'apprêtent à lâcher sur le net leurs univers persistants. Face à eux, des mastodontes fermement implantés dans les consciences PCistes, dont ce **Warcraft**, pilier quasi-indétrônable des jeux de stratégie en temps réel (STR), n'est pas le moindre des représentants. Car en plus de ses trois ans de développement intensif, **Warcraft III** s'est vu octroyé une stratégie de lancement ingénieuse, débutant au mois de février par la mise à disposition du public d'une version test (ce qui a assuré à Blizzard quelques 5000 bêta-testeurs enthousiastes... et non salariés), s'assurant un rajeunissement de l'univers de la franchise (par le net, des extraits de cinématique et jusqu'à la publication d'un livre de fiction : *Warcraft, Of Blood and Honor*), et surtout, en décidant de lâcher sa bombe en plein été plutôt qu'à la période charnière de la rentrée scolaire. Rien qu'en France, si l'on tient compte des adaptations spécifiques à chaque console, ce sont pas moins de 148 jeux qui sortiront en ce mois de septembre, soit une moyenne de 5 jeux par jour ! En débarquant deux mois avant, **Warcraft III** s'est assuré une véritable autoroute médiatico-marketing. Ce qu'il lui fallait pour atteindre les quelques millions de joueurs qu'il s'est promis de conquérir. Pourtant, le jeu sorti cet été entretient des rapports lointains avec **Warcraft II**. En effet, les développeurs de Blizzard avaient très tôt fait savoir que la stratégie en temps réel allait, dès cet épisode, loucher avec insistance vers le RPG, et ceci en créant, au sein des races adverses (humains, orcs, elfes de la nuit, morts-vivants), des héros emblématiques dits «héros de légende», qui s'avèrent les référents, plus que les avatars du joueur. Aux campagnes guerrières qui définissent d'ordinaire **Warcraft**, s'ajoutent ainsi des quêtes spécifiques, et donc scénarisées. En conséquence, Blizzard s'apprêtait à abandonner le système même de «jeu sur carte» en modifiant la vue de la caméra, la rapprochant des jeux d'aventure et RPG. Scandale chez les vétérans warcraftiens, qui hurlèrent aussitôt à la trahison, obligeant l'éditeur à faire marche arrière et revenir à la bonne vieille 3D isométrique.





Pourtant, cette tentative de trahison en apparence est née d'une constatation peu reluisante : quels que soient les efforts consentis pour brosser un univers des plus riches, truffé d'objets et de lieux à découvrir, de sous-quêtes, de add-ons, etc... la plupart des univers persistants finissent par montrer assez vite leur limite en tant que jeux ! L'immersion du joueur a beau sembler totale (sa vue, son ouïe, ses réflexes cartésiens sont subordonnés au jeu), il demeure perpétuellement conscient de lui-même, contrairement au joueur/spectateur happé par un récit. En conséquence, son intérêt pour le jeu va dès lors être conditionné par son narcissisme, son désir de briller, d'être plus fort que les autres, admiré, respecté, plutôt que de suivre ad-vitam les buts fixés, scriptés a priori par des concepteurs absents. Ce phénomène de «socialisation» du jeu a pris tellement d'ampleur dans les univers persistants qu'on en voit même apparaître les conséquences peu glorieuses, typiques de nos sociétés «physiques» : des gangs de voyous-pirates terrorisant les communautés de joueurs, des commerçants opportunistes qui revendent armes, sorts et autres bibelots virtuels sur des sites aux enchères (contre de l'argent par contre) et la police coréenne se targue même d'avoir vu apparaître ses premières affaires criminelles entre joueurs on-line ! Bref, là où la crédibilité de la fiction s'arrête, la communauté de joueurs prend le relais, et c'est au travers de rapports de groupe que le jeu va se réorganiser, le joueur mettant son énergie à faire vivre socialement son avatar plutôt qu'à compléter sa quête pour le simple plaisir de la conquête. Dès lors, le joueur cesse d'être un personnage. L'affaire est d'autant

→ par Numa RODA-GIL

plus paradoxale que le role playing game consiste, au départ... à jouer un rôle ! Que s'est-il alors passé lorsque le RPG a cédé la place au MMORPG ? À tout bien réfléchir, un élément fondamental a disparu : le maître de jeu, qui donnait une direction au récit et en conséquence un «rôle» spécifique à chaque joueur, n'est plus, et rien d'équivalent ne le remplace dans les MMORPG. Pour simplifier l'affaire : en l'absence d'un réalisateur-scénariste, les acteurs n'ont plus de «rôle» à jouer.
À sa manière, **Warcraft III** tente d'inverser la vapeur en partageant le rôle de réalisateur-scénariste avec le joueur. D'un côté, des quêtes qui empruntent à la bonne vieille fiction vidéoludique, avec des cinématiques de folie qui distillent, d'après les concepteurs eux-mêmes, l'essentiel de l'émotion ! De l'autre, un abandon de la simple gestion de masse pour des avatars spécifiques qui permettront aux joueurs, espérons-le, de trouver leurs repères et leurs buts une fois connectés sur la toile, tout en utilisant les scripts, les «fictions» qui auraient fait leur preuve dans les campagnes solo. Tout cela fleure bon le retour à un certain dirigisme, comme si ce phénomène (décrié un peu vite par certains joueurs et journalistes) était finalement le seul apte à garantir l'investissement émotionnel dans la fiction de ce RTS-MMORPG... (CQFD ou RAS ? – ndlr)...
«Nous voulons que les joueurs aient un rapport émotionnel avec les héros, qu'ils ressentent un véritable investissement, quelque chose qui aille au-delà de la collecte de pièces d'or et de bûches» confirme Bill Roper, un des créateurs de Blizzard. L'homme et son équipe semblent avoir pris la peine de réfléchir à la nuance entre «jeu» et «jouet», et reconnaissent par la même une allégeance bienheureuse à la forme ancestrale de l'implication humaine : le récit...

Rock'n Gore

LE JOUET DU MOIS, CRÉÉ PAR MARILYN MANSON EN COOPÉRATION AVEC LE DESIGNER JAPONAIS YASUSHI NIRASAWA (DEVILMAN) S'INSCRIT DANS LA TRADITION, DÉJÀ ANCIENNE, DU MÉLANGE ROCK ET GORE.

Le rock'n roll et l'horreur ont toujours fait bon ménage. Dès les années 50, une certaine frange du rockabilly assumait ses origines «black» et faisait largement référence au vaudou et autres histoires de zombies. Michael London portait la tenue type du Teddy boy dans **I Was a Teenage Werewolf** et les BD d'horreur comme *Terror Tales* ou *Tales from the Crypt* étaient fustigées par les bien pensants au même titre que les disques d'Elvis.
Les années 70 furent la grande époque du rock grand-guignol avec l'apparition d'Alice Cooper et de Black Sabbath, qui jouaient ouvertement la carte du satanisme gore, avec décors et costumes à l'appui. Héritiers directs de cette tendance, le groupe Kiss enfoncera définitivement le clou avec un jeu de scène et des maquillages prenant plus d'importance aux yeux de leurs fans que leur musique elle-même. Ils furent les premiers à cette époque à développer une politique de mise en place de produits dérivés à grande échelle. Le succès fut tel qu'aujourd'hui encore, le groupe vit largement sur ce que rapporte le merchandising.
Les 80's ont continué à engendrer des tendance similaires avec l'apparition des mouvements psychobilly et gothique où des groupes comme les Meteors ou encore Bauhaus conceptualisaient leurs albums autour de films d'horreur bien précis. De son côté, Michael Jackson popularisait définitivement les loups-garous avec son **Thriller** réalisé par John Landis.
Aujourd'hui, le leader de la mouvance croisée du rock et du gore est incontestablement Marilyn Manson. Considéré par les bigots comme Satan himself, il a bien compris le pouvoir que l'imagerie fantastique peut apporter à sa musique. Reprenant à son compte la tradition initiée par Kiss, il nous offre à son tour des figurines à son effigie. Ici, on ne parle plus de jouets traditionnels mais presque de gri-gri. Deuxième exemplaire après la figurine «Holy Wood», le dernier produit dérivé Marilyn Manson est parfait. C'est presque une statuette. Reproduction en 3D de la pochette de l'album «Mechanical Animals», cette «action figure» est hallucinante. Grâce aux accessoires livrés dans le blister, on peut recréer les deux moments forts du clip qui l'accompagne. Le premier, tel que l'on trouve la figurine dans sa boîte, est un écorché du chanteur que n'aurait pas renié Clive Barker. On retrouve dans le blister un cœur translucide et un paquet de tripes mauves à replacer dans le corps du «défunt». On peut ensuite recouvrir la figurine avec la peau livrée en accessoire. Le chanteur devient alors un Dr Caligari moderne agrémenté de l'aspect androgyne voulu par le concept de l'album de Manson. Si on ajoute à cela un packaging extrêmement bien illustré, on obtient un des meilleurs produits dérivés de l'année et sans aucun doute un des plus beaux jouets «rock» jamais produits. Totem moderne, cette «action figure» a gagné sa place dans le panthéon des objets beaux et idiots qui incarnent notre culture populaire.

(Cette figurine est disponible à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tel. : 01 40 51 82 55.)

1. La version alternative «collector» de la figurine. Il en existe seulement 1 sur 12 !

2. La version écorchée de la figurine, dans laquelle se situent de petites cavités pour y ajouter les tripes et le coeur !

3. La figurine telle qu'elle apparaît après avoir été recouverte de la peau livrée dans le blister.

4. Quelques éléments supplémentaires pour habiller la figurine à l'image de Marilyn Manson, tel qu'on peut le voir lors du passage de la limousine dans le clip «Mechanical Animals».

→ par Cédric DELELÉE

Le Règne du feu

Edward Shearmur (Varèse Sarabande)

Élève de Michael Kamen sept ans durant, Shearmur peine à s'imposer en tant que compositeur, et ce malgré quelques efforts dignes d'éloges (**La Mutante 2**, **La Revanche de Monte Cristo**). Il est vrai qu'à l'image d'un John Ottman, il semble avoir du mal à écrire des thèmes mémorables, et ses travaux ne sont sauvés que par des orchestrateurs chevronnés. En termes d'action pure, c'est une méthode très probante et l'album se distingue par quelques passages belliqueux du meilleur effet, scandés par un orchestre qui déploie ses fastes avec hargne. En fait, Shearmur donne l'impression de ne savoir s'exprimer que dans l'excès, comme s'il n'avait retenu que les aspects purement formels de son mentor. **Le Règne du feu** s'adresse donc en priorité aux fans du film et de symphonique bourrin. Et nom d'un chien, qu'est-ce que c'est bien, le symphonique bourrin !

Minority Report

John Williams (Decca)

Après la déception provoquée par le dernier **Star Wars** (dû en partie au fait que le score dans le film soit à 50% un montage de trois cents bouts de cigarette pendant), les fans de William ont été pris de panique. Son score pour le film de Spielberg ratrape notre

les erreurs commises auparavant. Il a rien composé de plus divers, de plus intense et de plus complexe depuis des lustres. Sa partition d'ouverture comme un hommage

développé à Herrmann et Rózsa. La musique coupe à la Sci-Fi **La Mort aux trousses**, **Psychose**, **Assurance sur la mort** et **Les Dents de la mer** à son tour. Des sonorités d'une richesse émerveillante, jamais gratuites pourtant, viennent dans une logique implacable de développement thématique. Le tout pousse au génie ultime qu'est un thème principal qui évolue au fil de la partition, d'abord timide et hésitant, puis de plus en plus affirmé, jusqu'à un final d'une puissance émotionnelle rare. A 70 ans, William écrit une de ses meilleures et rares, avec Goldsmith, l'une des dernières authentiques gloires de la profession.

Band of brothers

Michael Kamen (Sony Classical)

Michael «nounours» Kamen (et ce n'est pas un vain surnom !), on le sait, est aussi doué pour l'intimiste que pour l'héroïque. C'est dire si cette magnifique série guerrière l'a inspiré, puisqu'elle est entièrement basée sur l'alternance de ces deux éléments narratifs. Même si l'album est très mal produit (entendre le score en regardant la série est un calvaire : il manque des morceaux fabuleux), ce qui nous est proposé est plus que satisfaisant : thèmes héraldiques à la **Robin des bois**, requiems écrasant en trois notes celui de Williams pour **Il faut sauver le soldat Ryan**, nappes de violons vibrantes d'émotion, piano dont l'éclosion chavire le cœur. Kamen est un grand romantique. D'une absolue sincérité, généreuse dans ses excès comme dans sa proximité, la musique de **Band of Brothers** est tout simplement essentielle.

K-19 : Le Piège des profondeurs

Klaus Badelt (Hollywood)

Collaborateur de Hans Zimmer à l'époque **Gladiator** et **Hannibal**, Badelt explose avec le score (hurlant) de **La Malédiction du temple**. **K-19**, quoi sous sa couleur d'un remake de **USS Alabama**, montre ses qualités pour le symphonique brillant. Pêchues et Wagner à l'emporte-pièce, sur

une trame qui rappelle le travail de **Gladiator**. Le tout se pare de nombreuses références, parfois

October Rouge, à savoir les chasses. L'album, complet, par des cuivres d'une noirceur rare de Richard Einhorn (auteur de **Voices from the Lake**) et de **Stone Soup** et **Bill Cunningham**, est un vrai plaisir auditif. Mais l'ensemble n'est pas sans défauts. Badelt a un talent certain pour le thème qui reste, mais il a tendance à se répéter, à user jusqu'à la corde ses trouvailles. Ainsi, le thème principal, qui apparaît dès le début, est repris à l'envi, jusqu'à l'overdose. Dommage, car le reste est vraiment très bon.

Windtalkers

James Horner (RCA Victor)

Sur près de 60 minutes, le score de **Windtalkers** se borne à mélanger ceux d'**En pleine tempête** et de **Cœur de tonnerre**. Ce type d'approche, en l'occurrence recycler d'anciens scores pour en développer la matière, est indissociable de Horner. Le résultat est assez paresseux... jusqu'à un final où le très beau thème principal est déployé par tout l'orchestre, dans un flamboiement stupéfiant qui fait immédiatement surgir l'image d'un galion bravant les océans. Ça n'a rien à voir avec le film, mais tant pis, puisque cet instant justifie à lui seul l'achat du CD : c'est peut-être le plus bouleversant de toute la carrière de son auteur. Pour le reste, l'association grand orchestre/flûtes et chants indiens, aussi jolie soit-elle, sonne trop mécanique pour convaincre sortie de son contexte.

Les Sentiers de la perdition

Thomas Newman (Decca)

Aussi estomaquant dans le symphonique (**Les Quatre filles du Dr. March**) qu'agaçant dans l'expérimental (**American Beauty**), Newman opère une fusion de ces deux styles dans cette partition qui résume à elle seule toutes les approches qu'il a pu adopter jusqu'ici. Par chance, l'aspect minimaliste y est enrichi de rythmes engageants et de motifs mélodiques assurant la continuité avec un score résolument orchestral, où les instruments acoustiques apportent une résonance émotionnelle très prenante. On défie quiconque de résister à la beauté aérienne du morceau celtique qui ouvre l'album. La suite est tout aussi passionnante, alternant lumière et ténèbres dans un florilège de sensations intimistes, tendres et tragiques.

→ par Arnaud BORDAS, Cédric DELELÉE et Erich VOGEL

FANZINE

Septième Dimension

Et un nouveau fanzine, un ! Voici donc le n°0 de Septième Dimension (qui s'écrit en fait Sep7ième Dimension, ça en jette plus), sympathique fanzine dont le sommaire a été concocté semble-t-il pour faire plaisir aux rédacteurs de Mad : le point sur la trilogie Tremors pour Granger, du Spider-Man pour Moïssakis, la saga Matrix pour Djoumi, un retour sur la sortie DVD de Vigilante pour Bordas... Dingue ! S'ajoutent à tout cela divers sujets sur l'heroïc fantasy en DVD, sur l'esprit comics au cinéma, et enfin, la section «film à réhabiliter» avec pour ce numéro... Punisher ! Oui, celui avec Dolphounet Lundgren ! Vous êtes complètement oufs les gars !!!

72 PAGES N/B 7 € PORT COMPRIS A EDDY GOMIS, RSD LE FLORE. BÂT. A. PLAN DE MME MERLE. 34000 MONTPELLIER

Griots célestes

PIERRE BORDAGE - L'ATALANTE - 411 PAGES - 19,50 €

Que fait Pierre Bordage avec *Griots célestes* ? Un roman de space opera, d'heroïc fantasy, de science fiction ? Un peu tout ça, et en même temps, complètement autre chose. *Griots célestes* donne cette impression que laissent les bons livres, celle de récréer un genre entier avec de nouveaux codes, de nouveaux mythes. Bref, Bordage invente, en se passant de toute référence, un univers avec sa propre logique, sa propre raison d'être. Les griots célestes sont des élus, des poètes ambulants, chargés de voguer de planète en planète pour réunifier la race humaine et leur apporter la bonne parole. Le livre traite aussi du destin d'une dizaine de personnages qui s'entrecroisent. L'un d'eux, un enfant sauvage élevé par des créatures légendaires, va se révéler être l'élu (figure obligée du genre) sur lequel repose le sort de la galaxie entière. Comme beaucoup de romans très (trop ?) épique, *Griots célestes* navigue entre deux extrêmes : le grotesque et le sublime. Lorsque les héros psalmodient des clichés démagos pour apporter la paix à l'humanité, le livre se transforme tout d'un coup en mauvaise parabole sur le monde moderne. Par contre l'auteur est vraiment très à l'aise pour présenter de nouvelles espèces, planètes et univers. Il y a une rigueur quasi mathématique dans son imaginaire, une rigueur impressionnante qui donne parfois naissance à un vrai style. Malgré les faiblesses de son roman, on peut facilement reconnaître à l'auteur un don, celui de faire retomber le lecteur en enfance, lui faire croire à ce «Et si...» magique, à un univers tellement complet qu'il en devient crédible.

E.V.

Prisonniers du temps

MICHAEL CRICHTON - J'AI LU - 608 PAGES - 7,80 €

En attendant la version cinoche réalisée par Richard Donner (**Ladyhawke**) avec Paul Walker (**Fast & Furious**) et Gerard Butler (**Le Règne du feu**), prière de dévorer ce bouquin qui s'impose comme la plus belle réussite de son auteur depuis *Le 13e guerrier*. L'histoire débute en Dordogne, lorsqu'un archéologue disparaît mystérieusement et que ses étudiants découvrent qu'il leur a laissé un message... rédigé des siècles auparavant. La société qui finance les fouilles leur apprend alors qu'elle a mis au point une machine capable de voyager dans le temps. et les envoie en plein Moyen-Âge récupérer leur professeur.
Si le roman n'évite pas les chapitres lourdingues, victimes du syndrome *Jurassic Park* (le milliardaire mégalo qui veut ouvrir un parc médiéval, les théories mathématiques fumeuses), la majorité du texte s'intéresse aux aventures des infortunés voyageurs temporels. Se basant sur les études les plus récentes consacrées au Moyen-Âge, Crichton décrit une époque assoiffée de connaissance mais anti-romantique au possible, hantée par la peste, la violence et la duplicité, usant de ses personnages pour redéfinir l'essence même de l'héroïsme, allant ainsi jusqu'à déterrer la fonction véritable de la chevalerie avant qu'elle ne soit récupérée par l'Église. Ici, le courage naît de la lâcheté qu'on affronte, l'amour est engendré par la luxure, la courtoisie n'exclut en rien la cruauté. Vécu par des personnages qui ne cessent d'évoluer au cœur d'une action sans temps mort (tournois, poursuites, duels), riche en rebondissements narratifs, écrit dans un style très visuel, dessins des décors à l'appui, *Prisonniers du temps* est un divertissement en or massif, orné qui plus est d'un final très émouvant.

C.D.

Groo

SERGIO ARAGONÈS - ÉDITIONS HORS COLLECTION - 52 PAGES - 10,60 €

Né en 1937 en Espagne, Sergio Aragonès fuit la guerre civile avec sa famille et part s'installer au Mexique. Très jeune, il débarque aux États-Unis et incorpore assez vite, en 1962, l'équipe de Mad, le magazine culte de Harvey Kurtzmann. 20 ans plus tard apparaissent dans les pages de Mad, les aventures de Groo le barbare (*Groo the Wanderer* en V.O.), parodie hilarante de l'univers heroïc fantasy. Après avoir tenté une percée en France à l'orée des années 90 (chez Zenda, un tome paru et basta !), *Groo* revient donc faire un tour dans nos contrées. Deux tomes sont sortis cette année chez Hors Collection (*Z'avez pas vu Rufferto ?* et *Au pied, Rufferto !*), et déjà on annonce l'arrêt de la publication, faute de ventes conséquentes. Alors, que les choses soient bien claires : si vous ne devez acheter qu'une bédé cette année, démerdez-vous, je ne veux pas savoir où et comment vous trouverez l'argent, mais achetez *Groo*, nom d'un chien ! Car, pour ceux qui l'ignorent, *Groo* est un véritable monument d'humour, une déjanterie de pre-

mière bourre qui va vous arracher des fous rires anthologiques (même tout seul, le soir, au fond des toilettes !). Groo, barbare doté d'une force terrible mais d'un cerveau inversement proportionnel, erre à la recherche de l'aventure, accompagné de son fidèle ami, Rufferto le chien. Dans ce long épisode en deux tomes, il va devoir faire face à un roi tyrannique et avare, qui affame ses sujets. Constamment à côté de la plaque, ne comprenant rien à rien et toujours prêt à rentrer dans le lard de quiconque se met en travers de son chemin, Groo accumule les boulettes, boulettes qui, la plupart du temps, font boules de neiges et entraînent de véritables catastrophes. Voilà. C'est énorme, c'est brillant, c'est tordant et ça s'appelle *Groo*... Comment ça, vous n'êtes pas encore chez votre libraire ?

A.B.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète interdite** / «Le Péplum fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman: la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / **«vendredi 13 : l'hécatombe»** / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX de Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2** / la série TV *Freddy*...

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5**...

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Heavy / Highlander 2 / Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6** / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / *Twin Peaks* / Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / Interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

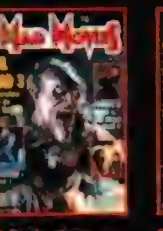
83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu à Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...



88 Dossiers «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7** / Ishirô Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld / La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPÉCIAL N°100**
LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.
X-Files / **Toy Story**.

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

102 **N° SPÉCIAL**
X-Files / **Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu**....100 pages

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013 / Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / *Ghost in the Shell* / *Lost Highway***...

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / *Shining* TV**...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***...

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium*** / **Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil* 3**...

125 **Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *Sanzu Kaï*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**...

132 **Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li...

133 **Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs** / Dossier Terry Gilliam...

135 **A.I. / From Hell / The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel...

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**...

137 **Rollerball / Monstres et Cie / The One** / Peter Jackson : de Z à A...

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes** / Gérardmer 2002...

139 Dossier **From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»...

140 Dossier **Avalon / Rollerball / Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»...

141 Dossier **Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room** / «30 scènes inoubliables»...

142 **N° SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE**
Star Wars Episode II int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable / Femme Fatale**...

143 **N° SPÉCIAL SUPER-HÉROS**
2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.
Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report / Darkness / Metropolis** / «L'esprit comic-book en 30 films»...

144 **Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins** / «Nos 30 ranars assumés»...

IMPACT

1 Commando / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la **Cannon**...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham...

5 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 **Full Metal Jacket** / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 **Total Recall** / **Freddy S** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Ninjas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Tracy Lords...

29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 **Terminator 2** / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz / tous les films / **Universal Soldier** / **Alien 3**...

37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4...

38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 **L'Arme Fatale 3** / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Facts»...

42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «Action Mena...

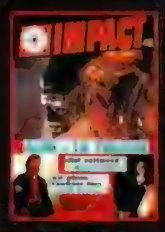
45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...



50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier ***Amicalement Votre***...

52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/cinéma»...

55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 **Mortal Kombat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 **L'Effaceur** / **Le Grand Tournoi** / **Rock** / **Twister** / **Fargo**...

64 **Mission Impossible** : le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 **Au Revoir à Jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «films catastrophes»...

66 ***X-Files*** / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Li / int. Chris Carter...

67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 ***X-Files*** / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spawn TV**...

72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 **L'Arme Fatale 4** / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 **Chapeau Melon** : le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / **Oz** / carrière Shane Black...

78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **Bmm** / dossier «Ds les filles t»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 **Matrix** / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / postes : index des n°1 à 79...

81 Dossier ***Buffy*** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**...

82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / ***Les Sopranos*** / Le X fantastique...

83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / ***The Practice***...

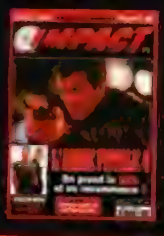
84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / ***Buffy*** & ***Angel***...

85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

87 **X-Men** / **Shanghai Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 **Incassable** / ***X-Files*** / ***Dark Angel*** / carrière Kitano / **Way of the Gun**...



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90).
Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter : France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port incluse). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port incluse).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

____ ____ ____ ____
Date d'expiration ____
Mois/Année

Date et signature obligatoires

POUR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO DÉJÀ PARU, DEMANDEZ ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES

29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42	43
44	45	46	47	49	50	51	52	53	54	55	56
57	58	59	60	61	62	63	65	66	67	68	69
70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81
82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93
94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105
106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117
118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129
130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141
142	143 couverture Spiderman	143 couverture Blade II	144								

❑ Hors série n°1 John Carpenter 144 pages

IMPACT

1	2	3	4	6	7	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23	24	25	27	29	30
31	32	33	35	36	37	38	39	40	41	42	43
44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55
56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67
68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79
80	81	82	83	84	85	87	88	89			

MAD IN FRANCE

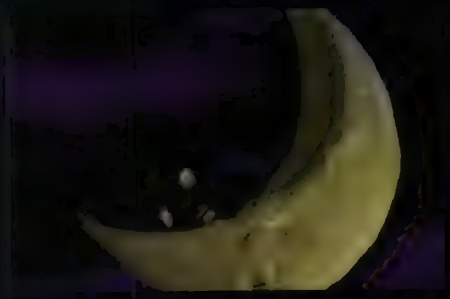
par Rafik DJOUMI

C'EST DÉSORMAIS OFFICIEL ! MON BRAVE MAGNÉTOSCOPE MITSUBICHI A RENDU L'ÂME SOUS MES COUPS FURIBARDS, ET TRÔNE EN CE MOMENT MÊME DANS L'ENTRÉE, EN PIÈCES, UN MARTEAU ENCORE FUMANT PLANTÉ DANS SA CARCASSE (SANS RIRE). AUTANT VOUS DIRE QUE, POUR UN TEMPS, VOS DVDR, VCD ET AUTRES FICHIERS VIDÉO SERONT LES BIEN-VENUS. ET N'OUBLIONS PAS LE REFRAIN DÉSORMAIS CÉLÈBRE DE CETTE RUBRIQUE (MAIS RAREMENT COMPRIS DANS SA GLOBALITÉ) : «JOIGNEZ DES DOCUMENTS EX-PLOI-TA-BLES S'IL VOUS PLAÎT !».

FREAKTOWN

En plein bouclage de son nouveau projet, le réalisateur Thomas Lesourd (déjà auteur du court **Amok**) nous avait envoyé en catastrophe un CD bricolé contenant une bande-annonce techniquement paraplégique (va falloir apprendre à encoder du DIVX, Thomas !). Tout ça pour dire que les quelques millièmes de seconde qu'on a pu y entr'apercevoir ont éveillé notre curiosité, sans qu'on puisse pour autant vous en faire profiter ici.

Freaktown démarre sur le postulat selon lequel John Merrick, alias Elephant Man, et quelques camarades d'infortune foraine, se seraient réfugiés à la fin du siècle dernier dans une ville fantasmagorique du nom de Freaktown, et que ceci pourrait avoir un lien enfoui avec les meurtres de Jack l'éventreur, les sociétés secrètes pullulantes, la naissance des mythes de Jekyll et Hyde et de Dracula. Dès lors, à travers une fiction principale et une multitude de petits reportages type «reconstitutions historiques», Lesourd se propose de compléter le puzzle avec les figures du Golem, du pape Léon XII, de l'Homme Invisible, de Sherlock Holmes, tout en les croisant avec l'émanation de son propre imaginaire (L'homme de papier mâché, l'homme de la Lune, etc.). Une démarche qui rappelle bien évidemment les croisements encyclopédiques d'Alan Moore, et tout particulièrement *La Ligue des gentlemen extraordinaires*. Le réalisateur, qui partage ce crédit avec Yoann Ansel, reconnaît humblement la référence et assume cette galerie de quelques 40 personnages qui, chacun à leur manière, ont défini l'imaginaire collectif du XIXème siècle à nos jours. Une démarche hautement ambitieuse au regard d'un budget inexistant, et l'on espère pouvoir revenir dessus dès que le temps et la doc nous le permettront.



Thomas Lesourd – Frotznuvision – chez Philippe David – Manoir de Sens – 14430 Beuvron en Auge

JEDI CRISIS

Au risque de passer pour des snobinards génétiquement modifiés, avouons que nous avons préféré ces dernières années ingurgiter les fictions innombrables conçues par les fans de **Star Wars** (le sublime **Troopers** en tête), plutôt que de nous farcir «the real thing». C'est donc avec une joie non feinte qu'on a pu découvrir la bande-annonce de ce **Jedi Crisis**, que l'équipe de LSL productions prépare avec acharnement depuis près de deux ans (le métrage final avoisinera les 30 minutes). Mixant le design de la saga originelle (stormtroopers, Imperial shuttle, speeder bike, etc…) en gardant le meilleur, ou le moins kitsch, au choix, des derniers épisodes (Darth Maul, la confrérie des Jedi) l'équipe LSL s'est fendu d'un essai très premier degré. L'ère numérique étant ce qu'elle est, il est dorénavant possible d'obtenir quelques furieux plans composites à l'aide d'un simple PC, tandis que les bonnes vieilles techniques de maquillage nécessitent toujours autant de temps et de moyens, ce qui entraîne dans le cas présent un fossé certain entre le lissage des matte-paintings, l'accumulation de vaisseaux pleinement convaincants… et un Yoda quelque peu limite. À l'inverse, l'équipe s'enorgueillit (à juste titre) d'avoir conçu un R2D2 qui fonctionne nettement mieux que celui de Lucasfilms. Tout ça pour dire qu'on tire notre chapeau aux membres du LSL, ce genre d'entreprise «fan-oriented» nécessitant généralement une énergie et une foi à toute épreuve.

À noter : le plan d'ouverture de la bande-annonce, l'œil d'Anakin, où se reflètent ses souvenirs, progressivement recouvert par le casque de Vador, ferait un joli plan final pour l'**Épisode III**. Mais sincèrement, on doute que le gros George ne prenne cette direction joliment métaphorique.

LSL Production : lsl@jedicrisis.com
www.jedicrisis.com

PS : Si à tout hasard, quelqu'un souhaiterait se débarrasser d'un magnétoscope Pal/Secam/NTSC hi-fi, qu'il contacte la rédaction. Merci.

CS THE MOVIE

Alors que les studios découvrent avec stupeur qu'on peut adapter fidèlement des comic-books et s'en tirer à très bon compte, la nouvelle génération des fanboys passe à la vitesse supérieure en réservant ce traitement à l'univers du video-game. Pendant que le staff de Tri-Star peine sur le développement de **Doom the Movie** (parrain des FPS auquel plus personne ne joue), Guillaume Lubrano, webmaster émérite de cine-courts.com, a fait l'an dernier sa petite sensation sur le net avec le court-métrage inspiré du jeu en réseau **Counter-Strike**. À grands coups d'effets bourrins, de cut fracassé, d'incrustations vidéo et d'une bande son poussée au paroxysme, l'équipe s'est payé un véritable petit morceau de production Jerry Bruckheimer (même les faux raccords occasionnels font Bruckheimer, c'est pour dire), à tel point qu'en surfant ça et là sur les sites US qui ont diffusé le court, on s'amuse de certains messages laissés par des visiteurs qui ignorent tout de l'origine française du projet : *«Un beau tas de merde comme seul Hollywood sait les faire»*. Bref, les fans d'Antonioni et de Jean Eustache passeront leur chemin. Les amateurs de frag, de douilles voltigeantes et du GIGN devraient y trouver de plus amples contentements, si ce n'est déjà fait. Cette kult-fiction est hébergée par l'excellent site cine-courts. Profitez en pour le visiter de fond en comble !

http://www.cine-courts.com/cs/main.htm
http://www.cine-courts.com/

Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone)

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma amateur ? Alors envoyez-nous votre annonce à la même adresse.

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 18 SEPTEMBRE

JEU GRATUIT BLANCHE

50 LOTS À GAGNER

LES 50 GAGNANTS RECEVRONT UNE INVITATION AU CINÉMA + 1 TEE-SHIRT COM8 + 1 AFFICHETTE

COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** - JEU BLANCHE - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM ..... ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TEL. .....

QUESTION : LE RÉALISATEUR BERNIE BONVOISIN EST L'ANCIEN CHANTEUR DU GROUPE :

☐ A/ TÉLÉPHONE ☐ B/ TRUST ☐ C/ LICENCE IV

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé du 02/09/2002 au 11/09/2002 par CPF, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 11/09/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante :

Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris.

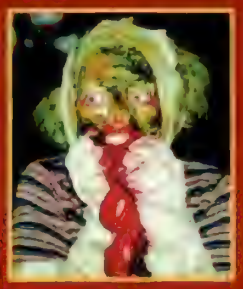
Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles.

Les gagnants des lots seront déterminés par les 50 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **50 places de cinéma, 50 tee-shirts et 50 affichettes.** Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour chacun des lots gagnés.

La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable des pertes ou retards de courrier pour les réponses ou les lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 11/09/2002. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

UNCUT MOVIES présente

Vous serez littéralement hypnotisé et horrifié par le bain de sang et le festin anthropophage qui se déroulera sous vos yeux ! Par pitié, munissez-vous d'un sac à vomi avant de regarder ce film ! Une production TROMA (THE TOXIC AVENGER, TERROR FIRMER) qui renvoie LA NUIT DES MORTS-VIVANTS à un simple conte pour enfants !



SKINNED ALIVE est un film gore époustouflant qui présente la plus belle famille de tarés que l'on ait vue depuis MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE et LA COLLINE A DES YEUX. SKINNED ALIVE est présenté dans une *édition collector* comprenant le film dans sa version intégrale remasterisée et le making of d'une durée de 35 minutes.

"Un hommage très dénudé aux films de Mario Bava et de Dario Argento."
- Mad Movies

PSYCHOS IN LOVE est une œuvre définitivement culte qui vous hantera pour des nuits et des nuits à venir...

Scènes érotiques extrêmes, meurtres gore, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film choc.

SITE INTERNET

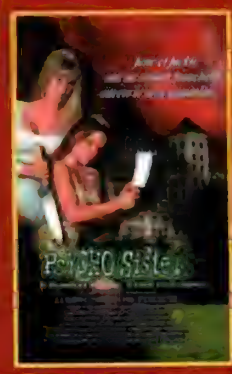
http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES

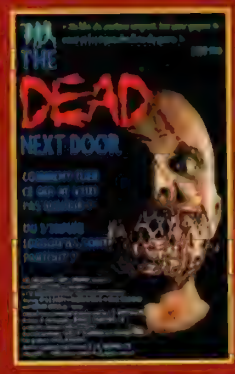
LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

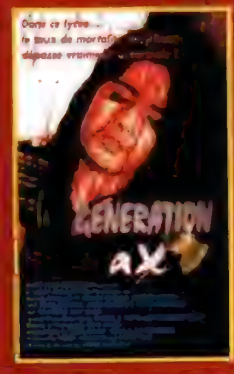
L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.

Une œuvre super sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants.

"Tout l'esprit TROMA rassemblé dans un seul film. Indispensable au néophyte."
- Mad Movies







Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*

** Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 29

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

THE BRIDE AND THE BEAST

OU **QUEEN OF THE GORILLAS**. 1957. RÉAL.: ADRIAN WEISS. SCÉN.: EDWARD D. WOOD JR, D'APRÈS UNE HISTOIRE D'ADRIAN WEISS. INT.: LANCE FULLER, CHARLOTTE AUSTIN, STEVE CALVERT, JEANNE GERSON, JOHNNY ROTH, WILLIAM JUSTINE. PROD.: ADRIAN WEISS, ALLIED ARTISTS USA.

Edward D. Wood Jr. ne faisait pas que signer des films frappadingues, il lui arrivait aussi d'en écrire. La preuve, ce script hasardeux où un grand chasseur découvre avec une stupeur légitime l'attirance réciproque entre son épouse et le brave Spanky, un gorille apprivoisé. L'explication nous arrive par la bouche de l'héroïne elle-même, plongée en état d'hypnose : dans une vie antérieure, la jeune femme était une gorille femelle (*), ce qui explique son attrait pour l'angora (tout comme le scénariste, soit dit en passant...), substitut actuel de son ancienne fourrure. La mise en scène conventionnelle d'Adrian Weiss gomme hélas l'extravagance d'une telle histoire, par ailleurs truffée de séquences africaines venues d'autres productions. Si Charlotte Austin ne croit guère à son personnage bien difficile, Steve Calvert interprète avec un naturel inquiétant le rôle de Spanky, mais il s'agissait d'un spécialiste ayant déjà revêtu le même costume pour **The Bowery Boys Meet the Monsters**, **Bride of the Gorilla**, **Panther Girl of the Kongo**, ou encore l'étourdissant **Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**.

(*) Inutile de crier au gène, l'idée provenait tout simplement du **She-Creature** d'Edward L. Cahn, réalisé l'année précédente, où la malheureuse Marla English incarnait une préhistorique créature marine désespérément muette (« *Do you speak, English ?* », la suppliait pourtant son beau partenaire, Tom Conway...)

The Bride and the Beast : le gorille mâle et Charlotte Austin, gorille femelle dans une autre vie...

HUMAN MATE FOR JUNGLE BRUTES!
THE BRIDE AND THE BEAST
LANCE FULLER · CHARLOTTE AUSTIN
Please Don't Tell What Happens To The Bride!

BRIDE OF KILLER NERD

1992. RÉAL ET SCÉN.: MARK STEVEN BOSKO, WAYNE A. HAROLD. INT.: MARK ANDREYKO, TOM CULLINSON, LEWIS DEJULIUS, NICO DEPOFI, NINA ANGELOFF, COURTNEY DAVISON, KATHLEEN HOGAN. PROD.: MARK STEVEN BOSKO, WAYNE A. HAROLD, RIOT PICTURES. USA.

Comédie d'horreur cachant la vétusté de ses effets gore sous l'énormité des gags macabres. Le récit fait suite à un certain **Killer Nerd** où Toby Radloff interpète un naïf rejeté par son tout aussi brutale. Les décapitations en série et le maniement de diverses armes blanches fournissent l'essentiel du scénario, épicé d'un érotisme discret, encore qu'assez pervers.

BRIDE OF SATAN

OU **DOWN AND DIRTY**. 1969. RÉAL.: EDWARD EVERETT. SCÉN.: JAY ROBERTS, EDWARD EVERETT. INT.: EDDIE NOVA, CATHY CROWFOOT, DAVID PERKINS, CATHY PRICE. PROD.: JAY ROBERTS, EDWARD EVERETT, M. MURRAY, MONDO FILM PRODUCTION. USA.

Obscure petite production sacrifiant davantage à l'érotisme qu'au genre fantastique (Edward Everett rédigera justement l'année suivante un tout aussi coquin **Penelope's Education**). Une secte secrète composée d'une poignée d'ahuris des deux sexes s'adonne à la lubricité générale et invoque le diable, lequel réclame qu'on lui sacrifie quelques vierges à l'occasion. Une séquence les surprend en train de contempler un film de loup-garou, ce qui semble les impressionner au plus haut point.

BRIDE OF THE GORILLA

1951. RÉAL. ET SCÉN.: CURT SIODMAK. INT.: LON CHANEY JR., BARBARA PAYTON, GISELA WERBISEK, RAYMOND BURR, TOM CONWAY, WOODY STRODE. PROD.: JACK BRODER, REALART. USA.

Déjà very strange à l'époque, cette curiosité filmique gagna au fil des ans son satut de film-culte. Notre Raymond Burr d'*Homme de fer* s'y croit la victime d'une malédiction lancée par une vieille femme qui, à la manière de la lycanthropie chez les loups-garous, le change pour sa part en vilain gorille, joué alors par le comédien Steve Calvert (voir plus haut à **The Bride and the Beast**). Dans une jungle de studio parfaitement irréelle, Lon Chaney Jr. traque le coupable et règle son compte au personnage visiblement très habité par son rôle. Avec la sculpturale et blonde Barbara Payton, qui sombrera un peu plus tard dans l'alcoolisme et la prostitution.

BRIDE OF THE LEPRECHAUN

LEPRECHAUN 2. VID.: **LA FIANCÉE DE LEPRECHAUN**. 1994. RÉAL.: RODMAN FLENDER. SCÉN.: TURI MEYER, AL SEPTIEN. INT.: WARWICK DAVIS, SHEVONNE DURKIN, CHARLIE HEATH, CLINT HOWARD, ARTURO GIL. PROD.: DONALD BORCHERS, TRIMARK. USA.

Bride of the Leprechaun : Warwick Davis, le lutin lutine !

Deuxième titre de la série démarrée en 1992 avec le **Leprechaun** de Mark Jones qui introduisait le personnage joué par le nain Warwick Davis (alors face à Jennifer Aniston...), un lutin diabolique aux allures de Freddy Krueger. Parvenu à l'âge respectable de 1000 ans, il s'avise ici de vouloir épouser une fiancée guère plus recommandable, la jolie Shevonne Durkin (**Ghost in the Machine**), mais n'y parviendra pas, faute de sa trop grande avarice. La série se poursuit avec les prochains **Leprechaun 3** tourné en 1995 (titre vidéo : **Leprechaun à Las Vegas**), **Leprechaun 4 : in Space** (1996, à la vidéo : **Leprechaun, Destination Cosmos**), et, en 2000 la dernière séquelle à ce jour, **Leprechaun 5 : In the Wood**. Roger Corman produira pour sa part **A Very Unlucky Leprechaun**, un titre dissident datant de 1998, où le même Warwick Davis interprète Lucky, un Leprechaun plus sympathique, car destiné cette fois au public familial. (M96P.59).

BRIDE OF THE MONSTER

1956. RÉAL.: EDWARD D. WOOD JR. SCÉN.: EDWARD D. WOOD JR., ALEX GORDON. INT.: BELA LUGOSI, TOR JOHNSON, WILLIAM BENEDICT, LORETTA KING, DOLORES FULLER, EDDIE PARKER. PROD.: ROLLING M PRODUCT ONS, BANNER FILMS. USA.

Bela Lugosi, encore dans le rôle d'un savant fou, transmet grâce à l'énergie atomique une force incroyable à des humains kidnappés, lesquels colosses deviendront une armée invincible pour s'emparer du Monde. L'opération paraît simple : il attache un cobaye sur sa

table d'opération, lui place un casque de pompier surmonté de trois ampoules sur la tête, relève quelques leviers afin de libérer une énergie, qui invariablement occit le malheureux. Après chaque tentative, le savant lui prend la main, tâte son pouls, suivi des yeux par son assistant (Tor Johnson), un colosse muet qui fait « grumph-grumph », très inquiet lui aussi. Pas de doute, c'est encore un échec et le corps de la victime s'en va nourrir une pieuvre géante habituée à ce repas et séjournant dans le marécage voisin. Ed Wood, fidèle à sa méthode, filme en complet décalage, souligne ses effets d'une musique tonitruante, pousse Lugosi aux excès dramatiques les plus divers, dans le registre de la courtoisie mielleuse, le sadisme à l'égard de son assistant, le lyrisme mégalomaniaque, ou encore le chagrin exagéré lorsqu'il évoque sa chère patrie (un pays de l'Est soucieux d'accaparer son invention). Outre les maigres talents déployés, la vision d'un tel film s'avère finalement pathétique, surtout quand on connaît le périlleux parcours d'Ed Wood et la triste fin de carrière de Bela Lugosi.

Bride of the monster. Du fond de son laboratoire, Bela Lugosi conquiert le monde !

THE BRIDE WITH WHITE HAIR

OU **JIANG-HU, BETWEEN LOVE AND GLORY**. 1993. RÉAL.: RONNY YU. SCÉN.: DAVID WU, RONNY YU, D'APRÈS LIANG YUSHENG. INT.: LESLIE CHEUNG, LIN CHING-HSIA, ELAINE LUI, JOSEPH CHENG. PROD.: RAYMOND WONG, MICHAEL WONG, YES PICTURES, MANDARIN FILMS. HONG KONG.

Sur une thématique simple à base de guerre des clans et de lutte entre le bien et le mal, Ronny Yu, auteur déjà de comédies fantastiques telles que **The Occupant** et **S.O.S. Maison Hantée**, livre là le chef-d'œuvre absolu de la tragédie fantastico-romantique exarcerbée. Un récit d'amour impossible à la *Roméo et Juliette* transposé sur le terrain du *wu xia pian* alors en perte de vitesse. Décors de studio, chorégraphie des combats aériens, éclairages, costumes et prises de vues innovantes participent à l'élaboration de cet univers visuel tenant plus de l'opéra ou de la peinture que du cinéma traditionnel. Ainsi planté, ce cadre surréaliste permet l'exaltation des sentiments des personnages, déchirés entre le devoir envers leur clan et la passion qui les dévore. Une réussite incontestable qui va relancer le genre à Hong Kong et propulser Ronny Yu au niveau des plus grands, parti désormais pour une nouvelle carrière fantastique avec **The Bride with White Hair 2**, **The Phantom Lover**, **Magic Warriors**, et même le très américain **La Fiancée de Chucky**. Passé au 13ème Festival de Bruxelles, ainsi qu'au *Mifed* en 93, **The Bride with White Hair** obtint le grand prix lors du premier festival de Gérardmer, en 1994. (M87P.30, M102P.62, M140P.60).

The bride with white hair. Lin Ching-Hsia, la louve aux cheveux blancs.

THE BRIDE WITH WHITE HAIR 2

OU **JIANG-HU, BEETWEEN LOVE AND GLORY 2**. 1994. RÉAL.: RONNY YU, DAVID WU. SCÉN.: DAVID WU. INT.: LIN CHING-HSIA, LESLIE CHEUNG, CHAN KAM HUNG, SUNNY CHAN, CHRISTY CHUNG. PROD.: RONNY YU, MANDARIN FILMS. HONG KONG.

Réalisé dans l'urgence, cette suite reprend l'histoire originale dix ans après et intègre de nombreuses séquences du premier volet pour mieux créer le lien entre les deux parties. Yi-hang (Leslie Cheung) a disparu, tandis que Liang, la louve aux cheveux blancs (Lin Ching-hsia), s'acharne sur le clan Wu Tang, et notamment sur le jeune Kit, récemment pourvu d'une épouse. Elle enlève la jeune mariée et la séquestre dans son temple où elle dirige une tribu d'amazones, s'efforçant de lui faire partager son aversion des hommes, blessée elle-même après son amour trahi à la fin du premier volet. Yi-hang sort finalement de sa retraite, pour lui offrir la fleur d'amour éclose au bout de dix ans et reconnaître ses torts. Mais il est trop tard, les deux amants s'étreignent une dernière fois avant de succomber dans le temple en feu. La première heure n'apporte hélas pas grand chose à la saga, malgré une surenchère de ralentis poétiques, la succession des combats traditionnels et l'apport de séquences naïvement lacrymales (la mort de Moon...). Seule la fin se hisse au niveau du premier film, célébrant l'amour absolu qui pourra s'accomplir, n'en doutons pas, par-delà la mort des deux personnages.

BRIDES OF BLOOD

TERROR ON BLOOD ISLAND, OU **GRAVE DESIRES**, OU **ISLAND OF LIVING TERROR**. 1968. RÉAL.: GERARDO DE LEON, EDDIE ROMERO. INT.: JOHN ASHLEY, BEVERLY HILLS, KENT TAYLOR, MARIO MONTENEGRO, OSCAR KEESEE, EVA DARREN. PROD.: EDDIE ROMERO, HEMISPHERE PRODUCTIONS. PHILIPPINES.

Premier volet de la série des **Blood Island**, qui va gentiment se poursuivre avec **Mad Doctor of Blood Island** (sorti chez nous sous le titre **Le Médecin dément de l'île de sang**), et le **Beast of Blood** déjà traité en ces pages. 1968 et sa révolution culturelle inspirent à nos deux créateurs philippins des libéralités au niveau du sexe et du gore, à défaut d'un réel talent pour les visualiser à l'écran. Tout va mal en effet sur Blood Island, car des radiations atomiques provoquent des mutations inattendues chez les animaux, et même chez les végétaux n'hésitant pas à arracher leurs racines pour courser le pauvre monde. Pendant ce temps, l'acteur Mario Montenegro en sue comme une bête dans son surprenant costume de latex, à ne vouloir se nourrir que de jeunes filles nues courant dans l'île. Avec le pâlot John Ashley (voir la série des « Beach Movies » de l'*AIP*), le vétéran Kent Taylor (voir au titre **Brain of Blood**) et une certaine Beverly Hills dont le nom nous dit vaguement quelque chose. Ne cherchez plus : elle jouait dans **Comedy of Terrors**, signé Jacques Tourneur, et **La Guerre des cerveaux** de Byron Haskin.

Brides of Blood précède Mad Doctor of Blood Island dans la trilogie sanglante.

THE BRIDE WORE BLOOD

1972. RÉAL.: ROBERT R. FAVORITE. SCÉN.: LIZ BLANDA, TOM RAHNER, BOB SMITH, BOB ET DOTTIE FAVORITE. INT.: CHUCK FAULKNER, DOLORES HEISER, RITA BALLARD, JAN SHERMAN, DOLORES STARLING, PAUL EVERETT. PROD.: ROBERT R. FAVORITE PRODUCTIONS. USA.

Également sorti en tant que **Blood Bride**, ce produit méconnu du non moins méconnu Robert F. Favorite détourne le titre américain de **La Mariée était en noir** (**The Bride Wore Black**), de François Truffaut, ce qui en fait sa principale originalité. Pour le reste, il s'agit d'illustrer à grand renfort de clichés horrifiques la malédiction d'une noble famille visitée par un vampire vindicatif. Tout cela finit sur une désintégration ratée du monstre surpris au petit jour (...et en plein copiage du célèbre **Cauchemar de Dracula**).

A BRIDEGROOM FROM A GRAVE

MUDEOM-ESEO NA-ON SINLANG. 1963. RÉAL.: LEE YONG-MIN. SCÉN: KIM IL-AN. INT.: PARK NO-SHIK, JEONG AE-RAN, DO KEUN-BONG. PROD.: JEONG BYEONG-JUN, HONG KI FILMS CO. LTD. CORÉE DU SUD.

Intrigué, dès leur nuit de noces, par le comportement mystérieux de sa femme qui quitte le domicile conjugal peu avant minuit, un homme la suit en cachette jusqu'à un cimetière. Horrifié, il la voit déterrer un tout jeune enfant récemment décédé, et se repaître de son sang. Le mari éprouve un tel choc qu'il succombe, victime d'un arrêt cardiaque. Les amis du défunt soupçonnent bientôt la jeune épouse, sujette à ces étranges crises de somnambulisme. Le succès international de plusieurs films coréens récents a attiré l'attention des amateurs de fantastique horrifique sur la production de ce pays. Mais ce genre est familier aux Coréens depuis des décennies, et il est sans doute temps d'accorder quelque attention à des titres plus anciens, comme ce film du même Lee Yong-min, cité dans les ouvrages de référence en tant que **The Bad Flower** (1961), inspiré à la fois du *Dracula* de Bram Stoker et de son adaptation cinématographique par Terence Fisher (**Le Cauchemar de Dracula**). On lui doit encore **A Devilish Homicide** (1965), **A Beauty Without Neck** (1966), **Revenge of a Dead Woman** (1970), **Black Ghost** (1976), etc.

BRIDGE OF TIME

1997. RÉAL.: JORGE MONTESI. TV. SCÉN.: CHRISTOPHER CANAAN, DREW HUNTER, D'APRÈS LE ROMAN DE JAMES HILTON. INT.: COTTER SMITH, ROBERT WHITEHEAD, NIGEL HAVERS, SUSAN DEY, JOSETTE SIMON. PROD.: NJERI KARAGO, RHI ENTERTAINMENT. USA.

Réalisateur de séries TV (*Highlander, Matrix, Total Recall, N.Y.P.D. Blues, First Wave...*), Jorge Montesi donne aussi dans le téléfilm sur mesure. **Bridge of Time** nous entraîne en Afrique, au cœur d'une vallée inconnue, à la découverte d'une mystérieuse peuplade ignorant la maladie, la vieillesse, et vivant sereine dans le décor parfait d'un véritable paradis perdu. Arrivé là par accident, un petit groupe s'empresse d'y apporter les travers de la civilisation moderne. Le scénario adapte en fait le roman de James Hilton (paru autrefois chez *J'ai Lu*), déjà deux fois porté à l'écran sous le titre **Horizons Perdus**, en 1937 par Frank Capra, et en 1973, par Charles Jarrott. Une histoire classique de monde perdu, située à l'origine dans les montagnes de l'Himalaya.

BRIDGE TO TERABITHIA

1985. RÉAL.: ERIC TILL. SCÉN.: NANCY SACKETT, D'APRÈS LE ROMAN DE KATHERINE PATERSON. INT.: JULIAN COUTTS, ANNETTE O'TOOLE, JULIE BEAULIEU, GLORIA CARLIN, TOM HEATON. PROD.: EDWARD K. DOBBS. USA.

À la manière des personnages d'**Heavenly Creatures**, Jess Aarons (Julian Coutts) et Leslie Burke (Julie Beaulieu) sont deux enfants qui s'inventent un monde imaginaire pour échapper à leur banal quotidien. Il s'agit de Terabithia, un royaume magique dont ils sont les roi et reine, et auquel on accède par un pont traversant une rivière. La mort accidentelle de Leslie va encore renforcer l'isolement du garçon, retrouvant dans ses rêves son amie au merveilleux pays de Terabithia. Le script s'inspire d'un livre de Katherine Paterson, aux œuvres littéraires souvent récompensées, et particulièrement pour ses nombreux contes destinés aux enfants ou aux adolescents : *Flip-Flop Girl, Jacob Have I Loved, The Great Gilly Hopkins*, etc.

LA BRIGADE DES MALÉFICES

1970. RÉAL.: CLAUDE GUILLEMOT. TV. SCÉN.: CLAUDE NAHON, CLAUDE GUILLEMOT. INT.: LÉO CAMPION, MARC LAMOLE, JACQUES FRANÇOIS, JEAN-CLAUDE BALARD, PIERRE BRASSEUR. PROD.: FILMS JACQUES BAILLON/ORTF. FRANCE.

Notre ancêtre français d'***X-Files*** sous la forme de six énigmes franchement surnaturelles résolues par une curieuse équipe : l'inspecteur Paumier, expert en sciences occultes, grande cape au vent, chapeau noir et barbe blanche, assisté d'Albert, son chauffeur à l'occasion, car les deux complices circulent volontiers en side-car jaune et rouge. Histoires de fée (Sylvie Fennec), de vénusienne en visite (Annie Duperey), de vampires (Pierre Vernier, mais aussi Claude Guillemot, le réalisateur), de fantôme (Gérard Séty), de femme-robot

La Brigade des maléfices : Claude et Pierre Brasseur (Diablegris) dans l'épisode La Créature.

(Catherine Jacobsen), ou du diable en personne (Pierre Brasseur), **La Brigade des maléfices** ne connut hélas que six chapitres diffusés à l'été 71 sur la 2ème chaîne, malgré l'annonce faite à l'époque du tournage de sept nouveaux épisodes. Le co-scénariste Claude Nahon n'était autre que le journaliste Claude-Jean Philippe, alors animateur d'un indispensable *Ciné-Club* sur cette même 2ème chaîne.

BRIGADOON

1954. RÉAL.: VINCENTE MINNELLI. SCÉN.: ALAN JAY LERNER. INT.: GENE KELLY, CYD CHARISSE, VAN JOHNSON, BARRY JONES, ALBERT SHARPE, ELAINE STEWART. PROD.: ARTHUR FREED, MGM. USA.

Brigadoon annonce 2000 **Maniacs**, mais sur un ton plus soft, car largement inpiré de la comédie musicale créée à Broadway en 1947 par Alan Jay Lerner et Frederick Lowe. Brigadoon, ville fantôme écossaise, renaît une seule journée tous les cent ans, suite à un pacte conclu avec le Seigneur pour échapper aux sorcières avoisinantes. Cyd Charisse s'y ennuie ferme en attendant le prince charmant, et chante pour passer le temps, jusqu'à l'arrivée d'un étranger (Gene Kelly) qui, sitôt tombé amoureux d'elle, se met à chanter lui aussi... Dans un décor écossais de studio, Minnelli brosse de colorés tableaux champêtres où les maigres péripéties, entrecoupées de pas de danse, célèbrent la vie tranquille et le bonheur simple de Brigadoon, ceci pour mieux les comparer à la fureur citadine d'un New York gentiment caricaturé dans une savoureuse séquence. Un conte fantastique où se croisent l'imaginaire et la réalité pour mieux nous prodiguer cette solide morale répétée à l'envi de « l'amour qui rend tout possible ». Mais la scène la plus irréelle demeure celle où tous les villageois, jupettes écossaises au vent, restent « scotchés » (made in Scotland, donc...) devant le numéro de claquettes de Van Johnson et Gene Kelly. Un vrai choc des cultures ! Une adaptation TV réalisée par Fielder Cook verra le jour en 1966, avec Peter Falk et Sally Ann Howes.

THE BRIGHTON STRANGLER

1945. RÉAL.: MAX NOSSECK. SCÉN.: ARNOLD PHILLIPS, MAX NOSSECK. INT.: JOHN LODER, JUNE DUPREZ, IAN WOLFE, MILES MANDER, ROSE HOBART. PROD.: HERMAN SCHLOM, RKO. USA.

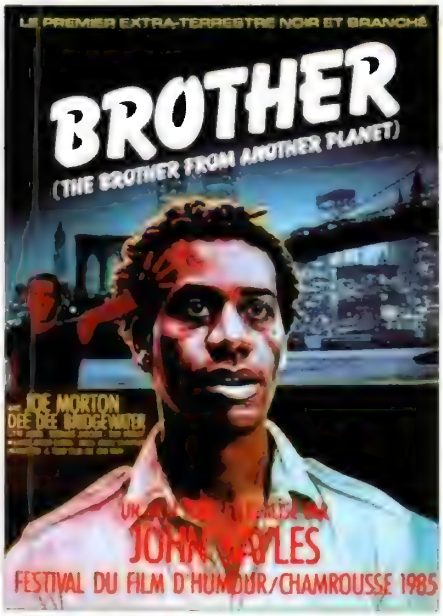
Du **Bloody Bird** avant l'heure, mais en noir et blanc et en moins baroque. Durant la Seconde Guerre Mondiale, Reginald Parker, l'acteur réputé, joue au théâtre le rôle d'un célèbre étrangleur défrayant la chronique. Blessé lors d'une attaque aérienne, il perd la mémoire, disparaît de la circulation, et finit par se prendre pour son personnage assassin, nommé Edward Grey. Le tueur reprend alors ses activités, mais s'agit-il vraiment d'Edward Grey, ou bien de son double, Reginald Parker ?

BROTHER

BROTHER FROM ANOTHER PLANET. 1984. RÉAL. ET SCÉN.: JOHN SAYLES. INT.: JOE MORTON, DEE DEE BRIDGEWATER, CAROLINE AARON, STEVE JAMES, LEONARD JACKSON, TOM WRIGHT. PROD.: PEGGY RAJSKI, MAGGIE RENZI, A. TRAIN FILMS, INC N.Y. DISTR.: FILMS DU SÉMAPHORE. USA.

Loin des grandes mises en scène à effets spéciaux qui marquent souvent la venue chez nous d'extraterrestres plus ou moins belliqueux, ce **Brother**-là débarque de façon subtile à Harlem, où il procède à un état des lieux rien moins que pessimiste. « Brother », en tant que personne, représente l'imprécateur (muet), témoin de la misère humaine, des inégalités raciales et des deals lucratifs, sans cesse poursuivi par des chasseurs de prime issus de sa planète, les déjà fameux « Men in Black » (David Strathairn et John Sayles, l'auteur/cinéaste). Capable de guérir par imposition des mains, ou de réparer de la même façon un flipper récalcitrant, il pose un regard charitable mais attristé sur notre quotidien ordinaire et va jusqu'à croiser son alter ego sous la forme d'une statue du Christ, au visage tout aussi douloureux. Lent et

Brother : le regard critique du « Frère » venu d'ailleurs.

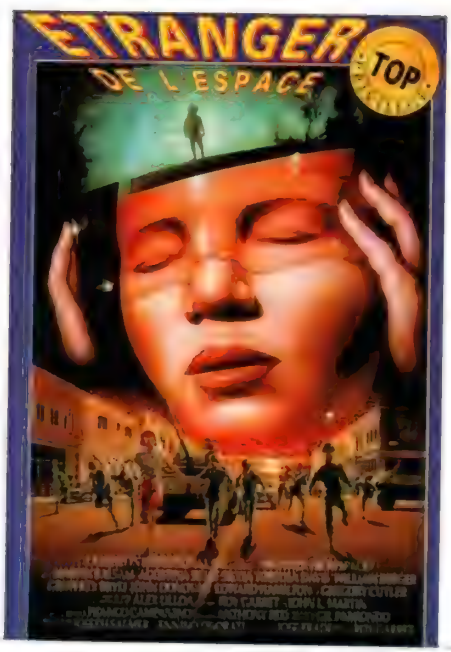


peu démonstratif, ce « frère de l'espace » joue le minimalisme et la description sarcastique, heureusement sauvés par un humour placide assez bien senti. (M33P.26, M35P.37).

BROTHER FROM SPACE

FRATELLO DELLO SPAZIO. VID.: **ÉTRANGER DE L'ESPACE**. 1988. RÉAL.: ROY GARRET (MARIO GARIAZZO). SCÉN.: ROY GARRET, JOHN L. MARTIN. INT.: AGOSTINA BELLI, MARTIN BALSAM, WILLIAM BERGER, GREGORY CUTLER, EDWARD HAMILTON. PROD.: JOSÉ FRADE, OVERSEAS FILMGROUP/CALEPAS INTERNATIONAL. ITALIE.

En mélangeant très fort les thèmes d'**E.T.** et de **Rencontres du troisième type**, Roy Garret poursuit sa quête au royaume du plagiat sans peine. L'auteur de **La Possédée** (copiée sur **L'Exorciste**) et de **Very Encounters of the Four Kind** (copié sur, attendez, ne me dites rien…) imagine cette fois la venue sur Terre d'un petit alien revêtu d'un casque aquarium laissant apparaître un visage pathétique, ambiance vainqueur de coupe, catégorie « j'ai encore trempé ma tête dans une bassine de latex ». En face, un prêtre débonnaire (Martin Balsam), une médium non voyante (Elizabeth Teissier, souffrante, laisse sa place à Agostina Belli) et une palanquée de militaires (dont l'inattendu William Berger), bien



résolus à capturer le gentil extraterrestre. C'est long, bavard, naïf (surtout avec cette étrange fascination de l'alien pour toutes les représentations du Christ…), et le spectateur finit curieusement par envier l'état de l'héroïne, dont la cécité lui épargne au moins la vision de telles horreurs cinématographiques. (M71P.57).

BROTHER JOHN

1972. RÉAL.: JAMES GOLDSTONE. TV. SCÉN.: ERNEST KINOY. INT.: SIDNEY POITIER, BERVERLY TODD, WILL GEER, BRADFORD DILLMAN, RAMON BIERI, PAUL WINFIELD. PROD.: COLUMBIA. USA.

Bonne nouvelle : le Messie revient. Mauvaise nouvelle : il est noir ! C'est du moins ce que pensent les habitants d'une petite ville d'Alabama, dérangés dans leur vie quotidienne par la visite d'un Sidney Poitier christique venu voir si les hommes méritent encore leur salut et s'ils s'aiment vraiment les uns les autres. Il ne va pas être déçu ! Le pessimiste Goldstone poursuivit ainsi sa télévisuelle carrière, passant parfois au grand écran pour délivrer au peuple médusé de fervents messages d'espoir : **Rollercoaster** (le manège s'écroule…), **Le Jour de la fin du monde** (la Terre aussi…).

BROTHERHOOD

2000. RÉAL.: DAVID DECOTEAU. SCÉN.: B. LOUIS LEVY, MATTHEW JASON WALSH. INT.: NATHAN WATKINS, JOSH HAMMOND, BRADLEY STRYKER, ELIZABETH BRUDERMAN, DONNIE EICHAR. PROD.: MICHAEL C. CUDDY, DAVID DECOTEAU, RAPID HEART PICTURES. USA.

Une confraternité de vampires particulièrement bavards cherche au campus du coin le candidat idéal capable d'abriter l'esprit de leur chef, lequel doit prendre l'air tous les cent ans sous peine d'extinction. Sur cette trame minimaliste évoquant fort un **Génération Perdue** qui se retrouverait dans l'univers de **Scream**, David DeCoteau, le pervers bien connu, modère ses ardeurs et semble vouloir changer son registre, jusqu'ici cantonné à la série B nanardo-libidineuse. L'humour devient sarcastique et volontaire, les effets spéciaux plus discrets et l'érotisme habituel s'envole au profit d'une réserve de bon ton propre à satisfaire les amateurs de ***Buffy contre les Vampires*** ou du décevant ***Charmed***. DeCoteau où es-tu ? Pour ceux qui le chercherait

L'inquiétante Megan aux yeux verts (Elizabeth Bruderman) dans The Brotherhood.

encore, rappelons la liste de ses nombreux pseudonymes au travers de quelque 55 films (même s'il signe parfois de son propre nom…) : Jack Reed, Ellen Cabot, Julian Breen, Eric Mancini, Martin Tate, Richard Chasen et, plus récemment, Victoria Sloan.

THE BROTHERHOOD 2 : YOUNG WARLOCKS

2001. RÉAL.: DAVID DECOTEAU. SCÉN.: MATTHEW JASON WALSH. INT.: JUSTIN ALLEN, STACEY SCOWLEY, JULIE BRIGGS, JENNIFER CAPO, NOAH FRANK, HOLLY SAMPSON. PROD.: DAVID DECOTEAU, RAPID HEART PICTURES/REGENT REALM. USA.

Avec sa nouvelle société, Rapid Heart Pictures, David DeCoteau entame une nouvelle carrière et voit dans la série des **Brotherhood** matière à recréer ce style d'anthologie à la ***Night Gallery***, ou ***Tales from the Darkside***, réunissant les principaux thèmes et monstres du répertoire classique. Le deuxième opus s'intéresse cette fois à la la sorcellerie, toujours en milieu estudiantin, sans bouleverser pour autant les lois du genre. Un jeune sorcier s'efforce seulement de convertir de nouveaux adeptes dans une école très catholique, ceci afin d'acquérir un formidable pouvoir comparable à celui de son maître Satan.

The Brotherhood 2 : Young Warlocks : le campus ensorcelé...

THE BROTHERHOOD 3 : YOUNG DEMONS

2002. RÉAL: DAVID DECOTEAU. SCÉN: ERIC BLACK (MATTHEW JASON WALSH). INT.: KRISTOPHER TURNER, WILLIAM GREGORY LEE, ERIC ROBERTS, ELISA DONOVAN, BRADLEY STRYKER. PROD: DAVID DECOTEAU, RAPID HEART PICTURES, REGENT REALM ENTERTAINMENT. USA.

D'abord appelée **Lords of the Night**, puis **Demon Slaves**, voici le troisième volet de la série. Cette fois, nos étudiants doivent lutter contre une malédiction ancestrale qui les pousse à se transformer en horribles ghoules. De plus en plus ouvertement « gay » (le réalisateur tourna jadis plusieurs hardcores homosexuels), **The Brotherhood 3** ne lésine pas sur les torses nus des jeunes gens, et une scène de séduction « classique » impliquant une jeune fille est aussitôt suivie par une autre entre deux garçons, DeCoteau ayant visiblement pris un malin plaisir à recruter ses acteurs parmi une jeunesse issue de milieux catholiques conservateurs, selon son propre aveu. Suivant en cela les traces de Roger Corman, le réalisateur a réussi le challenge de tourner ce troisième épisode en cinq jours, dans une école de Winnipeg. Quoi qu'il en soit, la formule fonctionne et d'autres titres devraient suivre, dont un **Wolves of Wall Street** explorant cette fois le thème de la lycanthropie.

LA SORTIE DE **FAUSTO 5.0** CONSTITUE UNE BONNE OCCASION DE REVENIR SUR **LA MAIN DU DIABLE**, L'UNE DES PLUS BELLES ILLUSTRATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES DU MYTHE DE FAUST, ET ACCESSOIREMENT L'UNE DES RARES AUTHENTIQUES RÉUSSITES DU CINÉMA FANTASTIQUE FRANÇAIS.

La Main du Diable

RÉSUMÉ

Roland Brissot, artiste peintre médiocre et poseur, gagne sa vie chichement dans le Montparnasse bohème des années 30. Malheureux en amour, aigri par la reconnaissance qui lui tourne le dos, il rencontre un restaurateur reconnu qui lui propose un pacte étrange : contre un sou, il lui donne une main aux pouvoirs magiques, qui lui offrira tout ce qu'il désire. Mais l'homme le prévient : Brissot devra impérativement revendre cette main pour la moitié de ce qu'il l'a achetée avant de passer de vie à trépas, s'il ne veut pas être damné éternellement. Le peintre, sceptique, accepte le marché. Bientôt, il voit ses rêves les plus fous se réaliser : les femmes lui tombent dans les bras, un talent aussi subi que génial le fait éclater sur la scène parisienne... Mais dans l'ombre, un petit homme en noir au sourire inquiétant ne tarde pas à apparaître et à le suivre partout...

Comme souvent lorsqu'un pays traverse une période troublée, ses artistes trouvent dans le malheur et l'inquiétude matière à nourrir leur inspiration et transcender les travers de leurs compatriotes. Il en fut ainsi en France pendant la période de l'occupation allemande, entre 1940 et 1944, période qui sera curieusement l'une des plus prolifiques en ce qui concerne le cinéma fantastique, genre peu visitée de par chez nous comme chacun sait. **L'Assassinat du Père Noël** de Christian-Jaque, **Les Visiteurs du soir** de Marcel Carné, **L'Homme qui vendit son âme** de Jean-Paul Paulin... Autant de films sombres qui jouent habilement du registre de la métaphore ou de la fable pour mieux évoquer les angoisses et les renoncements d'une époque tragique. **La Main du Diable**, tout en étant une adaptation libre de la nouvelle *La Main enchantée* de Gérard de Nerval, prend comme point de départ le mythe de Faust, figure même du damné volontaire (créée par Goethe au début du XIXe siècle) qui choisit de perdre son âme pour assurer son bonheur terrestre.

À LA CROISÉE DES CHEMINS

Mais si **La Main du Diable** est une telle réussite, on le doit d'abord et avant tout à l'intelligence de deux artistes exceptionnelles, le réalisateur Maurice Tourneur et le scénariste Jean-Paul Le Chanois, qui choisissent volontairement de verser dans le pur film de genre plutôt que dans le symbolisme épais et le message social appuyé.
Trop souvent présenté comme le père du néanmoins génial Jacques Tourneur (**La Féline**, **Rendez-vous avec la peur**), Maurice Tourneur est plus célèbre aux États-Unis qu'en France. Et pour cause : il fut l'un des plus brillants créateurs du cinéma muet hollywoodien (il a même une étoile à son nom sur Hollywood Boulevard). Parmi les films qui lui firent connaître la gloire outre-Atlantique : **L'Oiseau bleu** (1918), **L'Île au trésor** (1920) ou **Le Dernier des Mohicans** (1921). De retour en France, Tourneur ne s'avère nullement déstabilisé par l'avènement du cinéma parlant et enchaîne à nouveau des œuvres puissamment inspirées, comme le superbe film de gangster **Justin de Marseille** ou le polar **Cécile est morte** (l'une des meilleures enquêtes sur grand écran du commissaire Maigret). Quand La Continental (voir encadré) l'embauche pour mettre en scène **La Main du Diable**, en 1942, le cinéma français est sous la botte de l'occupant. Les films sont alors tournés dans des conditions spartiates : les économies de bout de chandelle et le système D sont la règle générale. Ce contexte va pousser Tourneur à redoubler d'ingéniosité pour conférer à son film une atmosphère très spéciale, mixe parfaitement équilibré d'expressionnisme allemand, d'efficacité narrative américaine et d'un sens du détail typiquement français.

UNE SCÈNE UNIQUE

Dès la scène d'ouverture, en une dizaine de minutes, le ton du film, très énergique, est posé, le décor planté, le personnage principal présenté et les enjeux de l'intrigue exposés. Le malheureux Brissot surgit, l'air hagard, dans une auberge de montagne au moment du dîner. Son aspect singulier (il

Ci-contre :
Une image de la fameuse séquence finale de La Main du Diable. Un plan que l'on croirait échappé du Cabinet du Docteur Caligari.

Page de gauche, en haut : Roland Brissot (Pierre Fresnay) ne va pas tarder à accepter l'étrange talisman que lui vend le restaurateur Mélisse (Noël Roquevert).

est manchot) ainsi que l'étrange paquet qu'il trimballe avec lui éveillent la curiosité des clients. Lorsqu'une panne de courant survient et que le colis disparaît mystérieusement, effondré, Brissot se confie à la petite assemblée et raconte l'effroyable histoire qui l'a mené au bord du désespoir.
Long flash-back sur l'ascension et la chute d'un arriviste, le film adopte les atours d'un drame fantastique réaliste (jusque dans la personnification du Diable en un petit vieux facétieux aux allures de notaire) rehaussé d'une touche satirique dans sa description acide des milieux artistiques parisiens. Cependant, tout au long du film, le traitement visuel opère de savants virages baroques, comme dans la scène du restaurant où apparaît pour la première fois l'ange gardien de Brissot. Des apartés qui préparent peu à peu le spectateur à la célèbre scène finale du banquet. Une séquence hallucinante où se trouvent réunis tous les possesseurs antérieurs de la main, rassemblés dans le but d'aider Brissot à sauver son âme. Tourneur, dans la plus pure tradition expressionniste du cinéma allemand (1), compose une suite de saynètes opératiques, où les fantômes expliquent, chacun à tour de rôle, les événements les ayant conduits à rentrer en possession de la main puis à s'en débarrasser. Une magnifique succession de tableaux aux décors à la fois minimalistes et surréalistes, où les personnages, minuscules, sont écrasés par leur ombre portée sur des murs vierges. La force suggestive et poétique de cette scène audacieuse est d'autre part renforcée par les très beaux éclairages du chef opérateur Armand Thirard (**Le Salaire de la peur**, **Les Diaboliques**).

LES MEILLEURS

Autre élément clé de la réussite du film, élément d'ailleurs indissociable du cinéma français des années 30-40 : la tenue impeccable du casting, jusque dans le moindre second rôle. Palau (**Les Enfants du Paradis**), Pierre Larquey (**Le Corbeau**), Noël Roquevert (**Un singe en hiver**), tous sont bluffant de vérité. Mais aucun n'arrive quand même à surpasser le talent époustouflant de Pierre Fresnay (**La Grande illusion**, **Le Corbeau**), littéralement habité par son rôle et le jouant avec une telle fièvre qu'il finit par lui conférer une authenticité qui, plus de 60 ans après, fait toujours son effet.
Tout le prix de **La Main du Diable** est là : réunir les plus grands talents de l'époque, et mettre sur pied un petit bijou avec les moyens du bord et dans des conditions plus que difficiles (2). Devant tant de talent, on pense avec émotion aux jeunes réalisateurs français d'aujourd'hui, qui disposent de budgets astronomiques et de conditions de tournage idéales et qui pourtant n'arrivent pas à livrer un film de genre qui tienne debout. **La Main du Diable** n'a besoin de personne pour tenir debout, et ce plus d'un demi-siècle après. C'est le propre des plus grands classiques.

Arnaud BORDAS

(1) La scène plut d'ailleurs beaucoup aux autorités allemandes.
(2) Bertrand Tavernier, qui a reconstitué le tournage de **La Main du Diable** pour les besoins de son film **Laissez-passer** (2001), parlait récemment du comportement de Tourneur pendant le tournage de son film : «Je l'admire beaucoup d'avoir fait ce qu'il a fait avec des chutes de pellicules, en essayant de trouver à chaque fois une idée de plan, en dépit des circonstances, et en donnant au film une dignité visuelle avec rien».

FRANCE, 1943. RÉAL.: MAURICE TOURNEUR. SCÉN.: JEAN-PAUL LE CHANOIS. DIR. PHOT.: ARMAND THIRARD. MUS.: ROGER DUMAS. PROD.: MAURICE TOURNEUR POUR CONTINENTAL FILMS. INT.: PIERRE FRESNAY, JOSSELINE GAËL, NOËL ROQUEVERT, GUILLAUME DE SAX, PALAU... DUR.: 1H22. SORTIE FRANCE LE 21 AVRIL 1943.

LA MAIN DE L'AIGLE

La Continental fut la boîte de production la plus importante et la plus influente de l'Occupation. Si elle était avant tout la créature de Joseph Goebbels, ministre nazi de la propagande, elle fut en fait dirigée par Alfred Greven, authentique francophile et véritable amoureux du cinéma. Goebbels reprochera d'ailleurs assez souvent à Greven de faire passer sa passion avant ses idées, et en viendra même à déplorer qu'il produise autant de bons films. Bons films, le mot est faible. Malgré la chape de plomb nazi, la période d'occupation allemande s'avèrera l'une des plus riches qu'ait connu le cinéma français au cours du XXe siècle. Et La Continental accumulera les réussites avec une régularité confondante : **Les Inconnus dans la maison** d'Henri Decoin, **Les Caves du Majestic** de Richard Pottier, **La Symphonie fantastique** de Christian-Jaque, et surtout le chef d'œuvre de H.G. Clouzot : **Le Corbeau**, avec Pierre Fresnay et Ginette Leclerc.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Brissot et Irène (Josseline Gaël), une vie de couple basée sur le mensonge.

Brissot est devenu malgré lui le débiteur d'un énigmatique petit homme en noir (Palau). Le Diable probablement...

PETITES ANNONCES

■ Vds livre technique en français sur les sfx de maquillage *Fantastic Make-up - L'Art du maquillage 3D*. 13,90 € port compris. Pour tout renseignement, voir le site www.gaetanl.com. Gaëtan Laloge, 9 rue Brune, 21000 Dijon.

■ JH de 26 rech. correspondant(e)s de 26 à 76 ans *(faut pas être désespéré comme ça, mon gars)* pour correspondance endiablée. Avis aux amateurs cinéphiles (tous genres confondus) et aux lecturophiles (pas les fans d'*Hannibal*, merci !), tous genres confondus également... Pour info, je suis fan de King, Masterton, mais aussi Tom Wolfe, Colin Dexter ou Zola... Mous du poignet et flemmards de la plume s'abstenir, merci ! Franck Delannoy, n°3 Couloumet,33410 Loupiac.

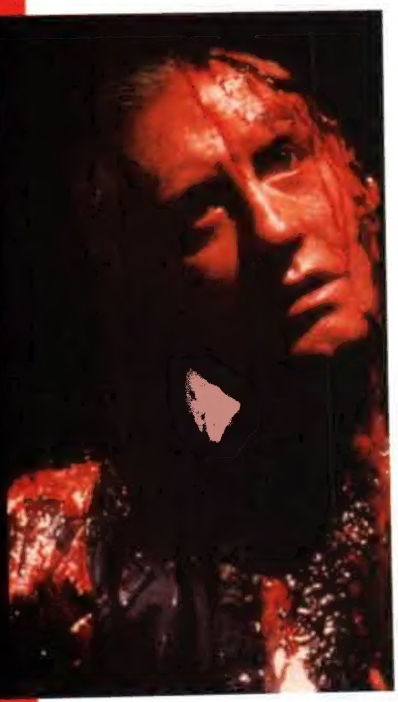
■ Rech. Mad Movies 1 à 14, 16, 18, 19, L'Écran Fantastique n°167 (novembre 97) et anciens numéros de Wrapped in Plastic. Vds en très bon état LD PAL en lot et en cinémascope, collection James Bond 1 à 14. Vds aussi collection complète des Lucasfilm Magazine n°1 à 33, bon prix. Armand Luongo, 58 bd du 26ème R.I., 54000 Nancy. Tel : 03 83 32 04 56.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

«Bonjour les petits amis de la forêt ! Alors voilà, je vous explique : on m'a dit de prendre la pose pour le jeu du titre mystérieux et que comme ça, je deviendrais hyper-célèbre à travers le monde entier. Donc voilà, c'est fait, mais bon, c'est pas tout ça, faut que je vous laisse parce que je dois trouver un docteur au plus vite, là...»

Les cinq premiers à trouver le titre du film où apparaît cet élégant personnage recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 144 était **M.A.L. - Mutant Aquatique en Liberté** (USA - 1989), de Sean S. Cunningham. Seulement 3 gagnants sur ce coup-là : Isabelle Gauvain, J.P. Nicolaï et Frédéric Sauvage.



■ Vds Mad Movies, SFX, DVD **Halloween 1 à 5, Dead Zone, Matrix, L'Armée des 12 singes, Il était une fois en Chine 1** et **2**... Rech. figurines **Star Wars**, BO en CD de **Glory, Guns 1748, La Mutante** et **A.I.** Frédéric Poudou, 18 rue Marcel Paulet, 30250 Sommières. Tel : 04 66 80 98 35.

■ Vds comics Cyber Force n°4, La Planète des singes n°1, Spawn n° 56, 57, 58, Spawn the Darkages tome 7, F5 n°1 et 2. Alban au 06 20 16 62 59.

■ Rech. tout sur les 2 premiers **Evil Dead** (posters, tee-shirt, livres, DVD sauf le 1er *(slips de Bruce Campbell, poils d'aisselles de Sam Raimi...)*), ainsi que les VHS originales ou DVD de la trilogie **Démons** de L. Bava. Cédric Boccaletti, 1215 A Chemin des Ginestes, 83140 Sanary ou tel : 06 22 26 09 10.

■ Donne nombreux docs sur Leo DiCaprio, Claire Danes, Jennifer L. Hewitt, Sandra Bullock, Neve Campbell, David Arquette, Courteney Cox, Sarah M. Gellar, Matthew Perry, Jennifer Aniston et Brad Pitt, **Scream 1, 2** et **3, Sleepy Hollow, Sixième sens** et ***Buffy contre les vampires***. Rech. tout sur l'acteur Viggo Mortensen *(vu la liste qui suit, voilà encore une groupie monomaniaque qui a trop vu le dernier film de Peter Jackson)* + les films **Portrait de femme, Darkly Noon, USS Alabama, The Indian Runner, Young Guns II, Prison** et **Witness**. Sabrina Ombredane, 1 rue des Violettes, 41500 Mer.

■ Ach. ou échange anciens numéros des revues suivantes : Fantastyka, Ciné Live, DVD Mania et romans de la série Angoisse chez Fleuve Noir. Bruno Malitte, 9 rue Duvivier, 58170 Luzy.

■ Vds mags rares : Mad Movies, SFX, EF, Toxic, Vendredi 13, Vidéo 7, Midi Minuit, Ciné Choc, Fantastyka, Ciné Zine Zone, Monster Bis + affiches + scénarios illustrés. Liste de 16 pages. Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

■ Vds revues rares années 70 : Monster Bis, Scream, CZZ, Mad Movies (anciens n°), EF (anciens n°), Creepy Vampirella, etc + K7 originales Hammer Films et Jess Franco (100 à 150 frs). Liste contre 1 timbre à Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mont D'Or.

■ Vds marvel mini-busts (bowen design). Excellent état/neufs. Liste contre 1 timbre à David Guastamacchia, 8 bis impasse des Jardins, 57660 Vahl-Ebersing.

■ Ach. titres suivants de Brussolo : *Les Inhumains* G.D.V., *L'Ombre des gnomes* F.N. Anticip., *Opération serrures carnivores* F.N. Métal. Yvan au 03 20 03 98 53. Yvan Zucchiatti, 80 rue D'Ostende, 59200 Tourcoing.

■ Vds vraies photos (portraits) exclusives de nombreuses stars du petit et du grand écran *(et le moyen écran alors ? on l'oublie toujours celui-là...)*. Joindre un timbre pour liste. Monsieur Lucien, 39 rue Vercruysse, 93170 Bagnolet.

■ Vds environ 350 VHS, 5 € (comme **L'Emprise, Massacre dans le train fantôme** ou **Orca**), des jaquettes, des livres, des mags et des CD. Liste contre un timbre. Daniel Girard, 446 rue de Carentan, 50000 Saint-Lô.

■ Ach. BD Strange-Spécial, Strange, etc à un prix modéré mais en grande quantité. Eric Defours, Gardaillac, 43190 Tence.

■ Rech docs sur **Le Seigneur des anneaux**, surtout ses acteurs et les films de Peter Jackson, ainsi que le film **Urban Ghost Story**. Salomé Biver, 7 rue Gilbert, 41500 Mer.

■ Vds DVD import très rares : horreur (**Jason Goes to Hell**, les films Dragon, **Ilsa**, etc.) + érotique italien (Tinto Brass/Edwige Fenech). Liste sur demande. Joël au 01 60 16 49 18.

■ Rech toute revue cinéma ou autre sur le film **Spider-Man**, l'acteur Tobey Maguire ainsi que les autres acteurs/personnages du film. Sandrine Locatelli, 77 rue de la République, 69600 Oullins.

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV en vidéo années 60 à nos jours. Listes disponibles contre 2 timbres à 0,46 €. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Vds ou éch VHS Hammer (VF) : **Dans les griffes de la momie, Dracula, prince des ténèbres**. Rech **Une messe pour Dracula** (VF ou VO), **Les Horreurs de Frankenstein, La Revanche de Frankenstein**. Stéphane au 01 46 63 15 17.

■ Vds DVD Z2 et Z1 collector, VHS à tirage limité (principalement des films d'arts martiaux de Hong-Kong) entre 40 et 15 €. Me contacter à partir de 19h au 04 78 72 46 83.

■ Rech VHS **La Porte du Paradis** (Michael Cimino), **Documents interdits** (Jean-Teddy Philippe). Cyril Troussier, 21 place du Village, 38180 Seyssins, tel : 06 24 39 66 81.

■ Vds magazines SF, horrreur et fantasy, cinéma et télévision. Envoyez 5 livres sterlings pour recevoir la liste complète (répondre en anglais si possible). Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford M74GQ, England.

■ Vds et éch films fantastique/horreur, VHS originales pour la plupart. Liste contre 1 timbre à Nicolas Dehais, 24 allée du cèdre, 78960 Voisins-le-Bretonneux. Envoyez vos listes pour d'éventuels échanges.

■ Collectionneur propose nbrx films rares SF/fantastique : **Brainstorm, Rodan, Metropolis, Saturn 3, Le Moulin des supplices, Les 7 cités d'Atlantis, Le 7e voyage de Sinbad, Jack le tueur de géants**, etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Collectionneur rech les films suivants en VHS : **L'Amour par terre, La Bête aux 5 doigts, Écrit sur du vent, L'Homme qui rit** ou **L'Imposture des Borgia, Le Jouet, Lady Sings the Blues, Lonesome Cowboys, La Salle de bain, Les 7 chemins du couchant, Shock Corridor, Toute le monde il est beau, tout le monde il est gentil** *(le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle est vraiment très très éclectique, ta liste...)*. Faire offre à Michel Quet, 17 place Jean Jaures, 42000 Saint-Etienne, tel : 04 77 33 83 69.

■ Rech Écran Fantastique n°151. Alain Arnoux, 16 rue Louis Lumière, 31300 Toulouse.

■ Rech personne qui pourrait me recréer le costume de Spider-Man. Je me penche actuellement *(attention à ne pas te casser la gueule, Nico...)* sur un nouveau scénario de l'homme araignée. Contactez Nicolas au 06 18 11 92 63.

■ Vds VHS **Freddy 1, 2, 3** et **7** pour 10 € chacune, + VHS de **Communion sanglante** (film de 1972 avec Brooke Shields) pour 5 €, port compris. Jérémy Copin, 1 allée des champs, 76260 Flocques.

■ Vds nombreuses VHS tout genre à 10 € et numéros collector de L'Écran Fantastique n°2, 9, 10, 11 et 12 à 10 € chacun. Emmanuel au 06 80 35 51 30.

■ Vds nombreuses affiches de cinéma + jeux de photos d'exploitation complets des années 60 à aujourd'hui. Rech pour collection tout ce qui concerne Jodorowski + affiches de film anglaises, polonaises et russes. Béatrice Naudin, 13 avenue du Général De Gaulle, 78125 Gazeran.

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

ARKHAM PRESENTE

COLLECTORS RENDEZ-VOUS

MAD MOVIES

4EME EDITION

L'EVENEMENT S-F DE LA RENTREE

EN DEDICACE :

KENNY BAKER
(R2-D2™)

AMY ALLEN
(AAYLA SECURA™ -AOTC)

MIKE EDMUNDS
(LOGRAY™ -ROTJ)

FEMI TAYLOR
(OOLA™ -ROTJ)

DERMOT CROWLEY
(MADINE™ ,ROTJ)

JEROME BLAKE
(ORN FREE TAA™ -AOTC)

ALAN RUSCOE
(BIB FORTUNA™ -ROTJ)

AVEC CLUB 007

MAUD ADAMS
(JAMES BOND : OCTOPUSSY)

ALEX MALEEV
(DD, BATMAN...)

ANDY LEE
(SPIDER-MAN)

LE SALON SPECIALISE COMICS, BD ET PRODUITS DERIVES

ATTENTION, LES DÉDICACES DES ACTEURS SONT PAYANTES

9€ /JOUR
(GRATUIT POUR LES - DE 12 ANS ACCOMP. AGNES D'1 ADULTE)
16€/2 JOURS

HORAIRES :
SAMEDI 19 OCTOBRE
14H-19H
DIMANCHE 20 OCTOBRE
10H-19H

SALLE WAGRAM
39, AVENUE DE WAGRAM
75017 PARIS
M:TERNES/CHARLES DE GAULLE

POUR TOUT RENSEIGNEMENT:
LIBRAIRIE ARKHAM - 15 RUE SOUFFLOT
75005 PARIS
01-40-51-82-55
ET
WWW.ARKHAM-PARIS.COM

Star Wars character all © 2002 Lucasfilm Ltd. All rights reserved. used under authorization. All other characters © by their respective owners.

SAN FRANCISCO. CALIFORNIE.
VDS MAISON. T.B. ETAT.
ENTIEREMENT EN VERRE.
SUBLIME. ISOLEE. AU CALME.

CAUSE :
DANGER DE MORT & ANGOISSE

13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

SKYROCK
www.skyrock.com

COLUMBIA TRISTAR DVD

GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

LA PRISON DE VERRE

DOLBY DIGITAL 5.1, SCÈNE SUPPLÉMENTAIRE, INTERVIEWS DES ACTEURS, COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR ET DES SCÉNARISTES...

PLUS ANGOISSANT QUE LE FILM : LE DVD

*** ÉGALEMENT DISPONIBLE EN COFFRET 2 DVD À PRIX EXCEPTIONNEL AVEC JF PARTAGERAIT APPARTEMENT**